

PER
Z-6542
CON

LA LITTÉRATURE

AU

BREVET SUPÉRIEUR

EXAMENS DE 1925-1926



CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

1925



Bibliothèque Nationale du Québec

~~3427~~

840.7
con

SCOLASTICAT ST-PIE X, M.I.C.
200, Chemin Sainte-Catherine
MONTREAL 26, P.Q. CANADA.

LA LITTÉRATURE

AU

BREVET SUPÉRIEUR



CONGREGATION DE NOTRE-DAME

1925

SCOLASTICAT ST-PIE X, M.I.C.
2900, Chemin Sainte-Catherine
MONTREAL 20, P.Q. CANADA.

LA LITTÉRATURE

BREVET SUPÉRIEUR

MC

PC
2117
S113

CONGREGATION DE NOTRE-DAME

1923

UNIVERSITY OF MONTREAL
BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE
MONTREAL, QUEBEC, CANADA

Préface

Nous avons le plaisir d'offrir aux professeurs de l'enseignement primaire l'explication des textes qui sont au programme pour les examens de 1925-26.

Nous sentons vivement l'imperfection de ces analyses. Telles qu'elles sont, elles pourront peut-être aider quelques institutrices encore au début de leur carrière professionnelle.

Comme l'année dernière, nous avons suivi la méthode historique de Sainte-Beuve pour ces explications, méthode qui consiste à aller au texte, à trouver les idées qu'il contient, à en étudier le style, les mots, à donner une courte biographie de l'auteur. Nous avons proposé un ou deux sujets de composition presque à chacun des textes expliqués. Ces sujets sont peut-être difficiles pour les débutants. Ils rendront service aux titulaires de classes plus avancées. En tout cas, rien n'oblige à traiter ces sujets. À chaque professeur d'en choisir d'autres plus appropriés à la force de ses élèves. On nous a fait remarquer que ces analyses sont difficiles — c'est l'entraînement qui nous manque. Si nos élèves continuent à suivre avec constance la méthode indiquée, ils en viendront à préparer seuls ces analyses qui leur paraissent trop « savantes » aujourd'hui.

Certaines institutrices, dit-on, font apprendre « par coeur » ces explications aux aspirantes du brevet élémentaire et du brevet supérieur. Rien n'est plus anti-pédagogique. L'élève doit trouver les idées principales, secondaires et particulières d'un texte; il doit essayer de reconnaître les qualités du style, chercher les explications de mots et s'exercer à la composition. Jamais nos élèves n'acquerront les éléments d'une formation littéraire convenable si la mémoire seule est en jeu.

Nous confions à la Vierge du Rosaire les deux petits livres qui vont paraître sous sa protection, qu'Elle accorde à tous, professeurs et élèves, une année scolaire heureuse et bénie.

C. N. D., 1er octobre 1925.

Le corbeau et le renard

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé! bonjour, monsieur du Corbeau :
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
À ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE (Livre I, fable 2).

ANALYSE

I. Nature du morceau. — C'est une fable, c'est-à-dire un récit fictif raconté dans l'intention d'enseigner une vérité morale. La fable appartient donc au genre didactique dont le but est d'instruire. Elle peut être écrite en vers ou en prose.

LECTURE

La fable est un genre très ancien; on peut dire qu'elle se trouve à l'origine de toutes les littératures. Le premier recueil que nous connaissions vient de l'Inde. En Grèce, le

père de la fable est Ésope, esclave phrygien qui vivait au VI^e siècle avant Jésus-Christ. Il récitait des apologues, et peut-être même en écrivait-il. Ses fables ne furent recueillies que deux cents ans après sa mort par Démétrius de Phalère; elles sont en prose et n'ont guère de vie. Le récit ne sert qu'à amener la morale.

Vers le II^e siècle avant Jésus-Christ, les fables d'Ésope furent mises en vers par un Syrien nommé Babrius.

Un affranchi d'Auguste, Phèdre, traduisit à son tour en vers latins, les fables ésopiques. La Fontaine admire chez Phèdre « l'élégance et la brièveté ». Cette brièveté pourtant est un peu excessive, et peut-être La Fontaine exprime-t-il sa propre opinion quand il dit: « Phèdre était si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé. » Mais nulle part la fable n'eut plus de vogue qu'en France et surtout au moyen âge. Le Roman de Renart n'est guère autre chose qu'une suite de fables; et quant aux Ysopets, ils se réclament par leur titre même, du nom d'Ésope et sont de véritables recueils de fables. La Renaissance cultiva aussi ce genre et la fable, populaire au moyen âge, devint savante au XVI^e siècle.

Le meilleur fabuliste français, ou pour mieux dire, le fabuliste français, c'est La Fontaine. Il a transformé la fable, et nous pourrions nous en convaincre en comparant quelques-uns des apologues qui sont au programme avec les mêmes sujets traités par Ésope ou par Phèdre.

Faguet, dans ses conférences sur La Fontaine, propose de classer ainsi les fables:

1. D'abord les fables qui sont des *Contes*, c'est-à-dire celles où l'homme est seul ou principal personnage, comme *l'Huître et les Plaideurs*, le *Vieillard et les trois jeunes Hommes*;

2. Les fables *zoologiques*, où il n'y a que des animaux, tels *le Renard et la Cigogne*, *le Lièvre et la Tortue*;

3. Enfin, il y a des fables purement *philosophiques*, par exemple *l'Horoscope*, *les Lapins*.

Le corbeau et le renard appartient évidemment au second groupe, mais ici les animaux ne sont guère étudiés en eux-

mêmes, corbeau et renard ne sont que des déguisements de l'homme; le premier, c'est le vaniteux et le fat, le second, c'est le flatteur habile en ruses de toutes sortes.

(Fin de la lecture.)

Cette fable est la deuxième du premier livre; elle appartient donc au premier recueil publié en 1668 et dédié au Dauphin. La Fontaine y tient sa parole: « Je me sers d'animaux pour instruire les hommes. »

II. Source du morceau. — Le sujet a été traité pour la première fois sans doute par Ésope; nous le trouvons aussi dans Phèdre, livre I, fable 13. Il est repris encore dans le Roman du Renart. Au dix-huitième siècle, un poète et critique allemand, Lessing, a tenté de le traiter de nouveau en le modifiant; mais ni avant, ni après La Fontaine, on n'a atteint la perfection à laquelle il s'est élevé lui-même.

III. Étude du fond. (Idées). — Cette petite narration est tout-à-fait dramatique. La Fontaine est un inimitable conteur. Nul ne sait mieux que lui suspendre jusqu'au bout l'intérêt du récit, tenir son lecteur en haleine et lui cacher jusqu'au dernier instant le dénouement qu'il voudrait connaître.

L'exposition de cette fable tient en quatre vers. Les deux personnages nous sont présentés : maître corbeau, maître renard.

Le nœud de la narration comprend neuf vers. Et les six vers qui restent forment le dénouement dans lequel est comprise la morale de la fable.

LECTURE

Un rapprochement entre la fable d'Ésope et l'imitation qu'en a donnée La Fontaine, nous fera saisir le génie dramatique du fabuliste français.

Un corbeau, ayant dérobé de la viande, alla se percher sur un arbre; un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer de la viande, se dressa sur ses pattes et lui fit compliment sur sa beauté et sur sa haute taille: il ajouta que plus que tout autre oiseau il méritait d'être roi et que cela ne pourrait manquer d'arriver, s'il avait de la voix. Le corbeau, voulant faire voir au renard qu'il a aussi une belle voix, lâche la viande et pousse

de grands cris; l'autre courut vers l'arbre, et s'étant emparé de la viande, il dit: « O corbeau, tu as toutes les qualités ; acquiers seulement de l'esprit. »

Cette fable convient bien à l'homme de peu d'esprit.

L'exposition d'Ésope est assez maladroite: Un corbeau, ayant dérobé de la viande, alla se percher sur un arbre. Pourquoi nous avertir qu'il s'agit d'un larcin puisque la fable n'est pas dirigée contre les voleurs? « Un renard qui l'avait vu, désirant s'emparer de la viande, se dressa sur ses pattes »; pourquoi encore nous révéler dès le début l'intention du renard? Au lieu de ces deux phrases assez lourdes, La Fontaine nous présente ses personnages dans quatre petits vers très alertes:

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage.

Puis immédiatement, au lieu de rappeler en style indirect les paroles de ses héros, comme Ésope: « il lui dit que plus que tout autre oiseau il méritait... que cela ne pourrait manquer d'arriver... », LaFontaine fait parler le renard lui-même qui commence par une exclamation: « Hé! bonjour... » on croirait qu'il est surpris d'apercevoir le corbeau; d'ailleurs, il est au pied de l'arbre, il faut bien parler haut pour attirer l'attention de son interlocuteur. Les paroles qui suivent nous révèlent bientôt les intentions du renard; les flatteries se succèdent en une gradation ascendante qui ne laisse aucune place au doute. Comme les exclamations qu'emploie La Fontaine donnent de la vie à ce petit discours. On n'est pas surpris d'apprendre que le corbeau *ne se sent pas de joie*. Ésope néglige de le noter, et cependant, c'est un sentiment si naturel à la vanité.

Quelle différence encore entre ces deux phrases: « il lâche la viande et pousse de grands cris », et ce vers: « Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie ».

La leçon donnée par le renard d'Ésope est assez malicieuse: « O renard, tu possèdes toutes les qualités, acquiers de l'esprit seulement ». Mais La Fontaine fait parler son renard d'une manière plus ironique encore:

... Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur, etc...

Ésope croit nécessaire de nous avertir que cette fable convient aux hommes de peu d'esprit. La Fontaine, lui, nous suppose assez intelligents pour saisir cette vérité par nous-mêmes et se contente de nous montrer « le corbeau, honteux et confus, *jurant*, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus ».

Ce rapprochement entre les deux fables suffit à prouver que La Fontaine avait droit d'écrire :

Mon imitation n'est pas un esclavage
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois.

« Il prend l'idée, mais, comme dit Taine, il la repense et la développe à sa façon, il la creuse, l'orne, la retravaille complètement. Les *tours*, c'est-à-dire les expressions, les images, il les traduit, les transpose, les adapte. Quant aux *lois*, aux grands principes des Anciens, il les observe. » (de Parvillez et Moncarey.)

(La lecture finit ici.)

IV. Étude de la forme. (Style et versification). — « Le style, a dit Buffon, n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées » ; « c'est, disent les dictionnaires, la façon particulière dont un écrivain ou un orateur exprime sa pensée. » Or, il est impossible que deux hommes rendent une même pensée d'une façon tout à fait identique. Il y aura donc autant de styles qu'il y a d'écrivains et d'orateurs. Bien plus, tous les écrivains sont tenus de varier leur style suivant la nature de leurs idées :

Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

(Boileau.)

La Fontaine est, avec Molière, le meilleur écrivain que l'on puisse étudier, sous ce rapport. Certaines fables surtout sont de vrais modèles de cette variété, tels le *Chêne et le Roseau*, les *Animaux malades de la peste*, et même le *Corbeau et le Renard*.

La Fontaine débute sur un ton ironiquement solennel. Les deux personnages qu'il nous présente sont importants.

C'est *maître* corbeau d'abord, puis *maître* renard. Aujourd'hui encore, on donne le titre de *maître* aux notaires, aux avocats. De plus, trois inversions en quatre lignes donnent un tour tout-à-fait poétique à ces vers. Et voici le discours ampoulé du renard :

Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau !

Voilà le corbeau anobli et devenu grand seigneur. Préparé par cette adroite flatterie, il va prendre au sérieux tous les compliments du renard :

Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !

Le renard connaît les secrets de la langue française : il y a gradation ascendante du mot *joli* au mot *beau* ; être *joli*, c'est simplement avoir des dehors agréables, être *beau*, c'est avoir des formes parfaites. Déjà le corbeau doit se redresser plein de fierté. Et le renard continue toujours d'une façon très respectueuse :

Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

La Fontaine reprend le style narratif plus simple :

À ces mots le corbeau ne se sent pas de joie.

.....
Le renard s'en saisit,

Et maintenant qu'il tient la proie, il abandonne son ton de déférence et parle au corbeau avec la plus grande familiarité :

... Mon bon monsieur...

Ce n'est plus monsieur *du* corbeau, le grand seigneur qu'il fallait flatter, c'est le sot, dupe de sa vanité à qui il faut faire une leçon, et le style redevient des plus simples.

Il y a peu de figures dans cette fable. À part les inversions du commencement déjà signalées, on trouve encore celles-ci : À *ces mots*, le corbeau... Et *pour montrer sa belle voix*, il ouvre... ; puis une jolie périphrase : *les hôtes de ces bois*.

Plusieurs vers sont remarquables par l'*harmonie imitative*:

À ces mots le corbeau ne se sent pas de joie.

On ne saurait mieux rendre que par cette accumulation de monosyllabes l'émotion du corbeau, on croit entendre sous son noir plumage les battements précipités de son cœur.

Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.

« Ce vers est admirable, écrit J.-J. Rousseau, l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entends tomber le fromage à travers les branches. »

Le vers suivant n'est pas moins remarquable :

Le renard *s'en saisit*...

Ces trois petites sifflantes sont d'un effet surprenant, on croit voir le bond du renard qui se précipite sur le fromage et s'en empare avec la prestesse de mouvement qui lui est propre.

Les deux derniers vers avec leurs syllabes sourdes *on*, *eu*, *u*, rendent bien la confusion du corbeau :

Le corbeau, *honteux et confus*,

Jura, mais *un peu* tard, qu'*on* ne l'y prendrait *plus*.

Hélas ! le corbeau est un vaniteux, tiendra-t-il parole ? La vanité est un défaut bien difficile à corriger surtout quand on n'a pas plus d'esprit que le corbeau.

MÉTRIQUE. — Cette fable est écrite en vers libres, en vers où les diverses mesures s'entremêlent. Lamartine a reproché à La Fontaine, la liberté avec laquelle il manie le vers français. « Ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille, ni sur la page, me rebutaient quand je les apprenais par cœur dans mon enfance. » Ce jugement nous surprend ; comment un poète aussi harmonieux que l'auteur des Méditations a-t-il pu méconnaître l'art merveilleux des vers des fables ?

La Fontaine, il est vrai, emploie tous les mètres, il les mélange avec une liberté qui peut sembler tenir du caprice

mais qui, en réalité, est l'effet d'un art consommé. Voyons ici. Il débute par des vers de dix et de huit pieds pour nous présenter ses personnages :

Maitre corbeau, sur un arbre perché (10)

Tenait en son bec un fromage (8)

Maitre renard, par l'odeur alléché (10)

Lui tint à peu près ce langage : (8).

Voici que le renard veut attirer l'attention du corbeau ; il l'interpelle par un vers de huit syllabes encore et terminé par une rime masculine toujours plus forte que la rime féminine. Mais pour débiter son énorme compliment, il lui faut un vers solennel, et c'est l'alexandrin classique, coupé classiquement, à l'hémistiche qu'il va employer :

Que vous êtes *joli* ! que vous me semblez beau !

Il revient au petit vers de huit syllabes pour la supposition :

Sans mentir, si votre ramage,

Se rapporte à votre plumage,

puis pour bien insister sur la flatterie, un nouvel alexandrin :

Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois,

La Fontaine emploie encore l'alexandrin (vers de 12 pieds), pour exprimer la joie du corbeau, et aussi pour nous faire saisir son geste si imprudent.

Un seul vers de sept syllabes se trouve dans la fable :

Apprenez que tout flatteur,

on dirait que La Fontaine veut insister sur la leçon que va donner le renard.

Cette irrégularité semble donc un mérite loin d'être un défaut. La Fontaine l'a-t-il recherchée ? C'est peu probable : son instinct merveilleux de poète a dû la lui faire trouver sans effort. La Fontaine cependant corrigeait ses vers. On a retrouvé la première rédaction d'une fable (Le renard, les mouches et le hérisson) ; deux vers seulement ont passé sans retouche sur le texte définitif. Il disait lui-même :

Il faut du temps; le temps a part
À tous les chefs-d'oeuvre de l'art.

RIME. — La Fontaine ne recherche pas les rimes riches. Il y a même ici une rime insuffisante, *monsieur* et *flatteur*. Certains auteurs, il est vrai, admettent la rime pour l'œil, « mais il n'y a point de rime pour l'œil, écrit M. Gazier dans son *Traité d'explication française*; les vers sont faits pour être déclamés, et les rimes, suivant l'expression si juste de Boileau à propos du sonnet, sont des *sons* destinés à *frapper l'oreille*. »

V. Morale. — La morale des fables a été vivement critiquée par J.-J. Rousseau et Lamartine. Sans vouloir faire du fabuliste un prédicateur, nous devons admettre cependant qu'il donne parfois d'utiles leçons. « Il est plaisant, écrit Chamfort à propos de la fable que nous étudions, de mettre la morale dans la bouche de celui qui profite de la leçon. » Après avoir cité cette remarque, monsieur Le Bidois ajoute fort justement: « Encore ne faut-il pas se tromper sur la leçon qui n'est pas, comme le prétend Rousseau, « de la plus basse flatterie ». Sans doute, c'est le corbeau qui est puni, il l'est même doublement, dans sa gourmandise et dans son amour-propre. C'est pour nous apprendre, non certes à flatter, mais à ne point nous laisser flatter. Lessing, critique et poète allemand du XVIIIe siècle, a osé refaire cette fable pour changer la leçon. Lui, c'est le renard qu'il punit. Son corbeau tient dans ses serres de la viande empoisonnée; tout réjouit d'être appelé par le renard « oiseau de Jupiter », il la laisse tomber, le renard la happe, il en crève.—Cette morale tudesque ne nous apprend certes pas à flatter. Mais outre qu'elle punit bien brutalement le flatteur, elle fait la part un peu trop belle à la vanité et à la sottise du corbeau. N'en pourrait-on pas conclure aussi qu'il est utile quelquefois de se laisser flatter? On aime mieux la fable de La Fontaine, et sa morale à la française.

VI. Étude des mots. — **MAÎTRE:** Au moyen-âge, on appelait *maître* celui qui, après avoir été apprenti, était jugé capable d'exercer un métier déterminé. Aujourd'hui, on donne encore ce nom aux avocats et aux notaires. Appliqué au cor-

beau, ce doit être un titre purement honorifique. Quant au renard, il est vraiment passé maître en ruse.

PERCHÉ (du latin *pertica*) : Se mettre sur une perche, et, par extension, sur une branche d'arbre.

ALLÉCHÉ (latin *allectare*, attirer à soi) : Attiré par quelque appât.

À PEU PRÈS : presque : On croirait que Lafontaine a entendu le discours, mais parce qu'il craint de ne le pas reproduire textuellement, et par scrupule de loyauté, il nous avertit que le renard parla *à peu près* ainsi.

SANS MENTIR : à vrai dire : Précaution bien ordinaire aux menteurs de profession, ils ont toujours soin de nous prévenir qu'ils vont dire la vérité.

RAMAGE : S'est dit d'abord du chant des oiseaux qui se tiennent sur les rameaux, et par extension du chant de tout oiseau.

Il est parbleu ! grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.

(Régnerd, *le Joueur*, I.)

Au figuré, on appelle ramage le babil des petits enfants.

SE RAPPORTE (A de la conformité avec), c'est-à-dire, si votre ramage est aussi beau que votre plumage.

PHENIX : Oiseau fabuleux qui vivait plusieurs siècles, se brûlait sur un bûcher et renaissait de ses cendres. Au figuré, on l'emploie pour désigner une personne supérieure, unique en son genre.

PROIE : Ce que les animaux carnassiers ravissent pour le manger. Ce mot s'appliquerait donc mieux à la chair qu'à un fromage. Par extension cependant, on le dit de toute chose dont on s'empare avec violence.

MON BON MONSIEUR : Expression familière qui peint bien l'ironie du renard. Maintenant qu'il tient le fromage, il oublie d'employer la particule dont il s'est servi au commencement.

AUX DÉPENS DE : Aux frais de.

VII. Grammaire. — Analyser grammaticalement les mots en italique: Tenait *en* son bec. — S'*en* saisit. — Qu'on *ne l'y* prendrait *plus*.

Nombre et nature des propositions dans le 1er discours du renard.

COMPOSITION. — Développer cette pensée: La flatterie est une fausse monnaie qui n'a cours que par notre vanité. (La Rochefoucauld).

Dans la fable de La Fontaine: *Le renard et le corbeau*, voudriez-vous jouer le rôle du renard ou celui du corbeau? Ou bien ni l'un ni l'autre? Dites pourquoi.

La prière d'un martyr

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?
Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés ?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Ainsi, n'espérez pas qu'après vous je soupire,
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
Vous me montrez en vain, par tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus ;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens ;
De ton heureux destin vois la suite effroyable :
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens —
Encore un peu plus outre et ton heure est venue ;
Rien ne t'en saurait garantir
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir. —

Que cependant Félix m'immole à ta colère ;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux ;
Qu'aux dépens de ma vie, il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave, il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine —

Monde, pour moi tu n'as plus rien :
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien. —

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez mon cœur qui vous peut recevoir ;
De vos sacrés attraits, les âmes possédées,
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage ;
Vos biens ne sont point inconstants,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

CORNEILLE (*Polyeucte*, IV, 2.)

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. — C'est une pièce lyrique enchassée dans la belle tragédie de Corneille : *Polyeucte*.

Polyeucte a été récemment converti au christianisme par son ami Néarque. Dans l'ardeur de son zèle, il brise en public les idoles des faux dieux. Le sacrilège mérite un châtimement exemplaire, d'autant plus que Sévère, favori de l'empereur, vient d'entrer dans la ville de Métilène. Félix, gouverneur d'Arménie et beau-père de *Polyeucte*, afin d'ébranler son genre, fait mourir Néarque devant lui ; cette mort ne fait qu'exalter l'ardeur du nouveau chrétien qui est jeté en prison. Pau-

line, épouse de Polyeucte, impuissante à fléchir la colère de son père, va tenter d'ébranler son époux; on annonce sa visite à Polyeucte qui, se sentant trop faible pour cette dernière et touchante entrevue, se recueille en son âme.

Après une courte invocation à Dieu et à Néarque, il s'adresse à lui-même de pressantes exhortations pour se préparer au combat. En des strophes sublimes, il s'excite au mépris des voluptés et des affections humaines.

II. Étude du fond. — La composition de cette scène est merveilleuse. On y voit se succéder dans l'ordre le plus logique, le plus naturel et le plus frappant les sentiments les plus capables de nous émouvoir.

C'est d'abord *le mépris et la colère contre les délices d'ici-bas*. Un combat terrible se livre dans l'âme de Polyeucte. Pauline va venir: elle est le seul obstacle que le chrétien redoute à cette heure. Elle représente pour lui les plaisirs de la terre opposés au bonheur du ciel. Or, ces plaisirs, il y a renoncé, il les déteste; et cependant il craint de se laisser ressaisir par eux en présence de celle qu'il aime; n'est-il pas naturel qu'il s'excite à la colère, au mépris pour eux? Polyeucte, c'est l'homme qui lutte, mais c'est le philosophe qui sent la fragilité des choses d'ici-bas.

Ce premier assaut contre sa passion semble décisif. Le héros triomphe! il se fait agressif; non seulement il méprise les faux dieux, mais il raille les impies, qui s'en font les esclaves et c'est le second sentiment: *mépris railleur des impies et des puissants*.

Le troisième sentiment, c'est *la colère contre Décie, le persécuteur des chrétiens*. Tigre altéré de sang, Décie impitoyable...

Puis le ton change, la foi de Polyeucte s'exalte, et le voilà qui prophétise:

Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.

Cette exaltation de l'âme jusqu'à la vision prophétique, c'est un quatrième sentiment.

Cette vision anticipée de l'avenir a, en quelque sorte, sur-naturalisé Polyeucte; de plus en plus il se détache de la terre, plus que cela, il s'offre à la mort :

Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.

oblation volontaire, enthousiaste même, cinquième sentiment plus noble, plus spirituel que les autres; on pressent la victoire finale de Polyeucte. Aussi dans la strophe suivante le héros s'enflamme en nous parlant des *saintes douceurs* du ciel, qui s'opposent si bien à la *Source délicieuse* du début. Et c'est le suprême sentiment, l'effusion *mystique*, résultat naturel de la lutte qui s'est livrée dans l'âme du martyr. Le chant de combat finit en chant de victoire.

Maintenant Pauline peut venir, Polyeucte saura soutenir sa présence sans faiblir. Il pourra répondre victorieusement à tous ses arguments, lui dire sans que sa vertu soit ébranlée :

Je vous aime,

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

III. Étude de la forme. — Ces strophes si admirables par les idées et les sentiments ne le sont pas moins par leurs beautés lyriques. Remarquons d'abord l'heureux agencement de la strophe. Elle est composée de cinq vers alexandrins et de cinq octosyllabes, et divisée en un quatrain à rimes croisées et en un sixain à rimes redoublées et embrassées. Les quatre premiers vers ont un sens complet, d'un rythme large et tranquille; ils annoncent et exposent les idées; le rythme rapide et pressé des cinq petits vers exprime l'émotion qu'en reçoit l'âme de Polyeucte.

Dans les trois premières strophes, aux voluptés du monde, aux succès des ennemis de Dieu, il oppose son mépris des biens méprisables, les tristes lendemains de la gloire et les vengeances terribles du Seigneur. Et dans les deux dernières, après avoir pris en pitié les biens de la terre et contemplé les saintes douceurs du ciel, il dit un dernier adieu au monde et s'élève jusqu'à Dieu.

La langue est simple et forte. Quelle vigueur dans ces expressions : « Flatteuses voluptés », « attachement de la chair et du monde », « sujette à l'instabilité, en moins de rien tombe par terre » ; « vous étalez en vain vos charmes impuissants ». « La foudre toute prête à crever la nue » — « M'immole à ta colère ».

Quel relief ne donnent pas à la pensée des antithèses comme celles de la première strophe :

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.
Source délicieuse, en misères féconde.

Et dans la 2e strophe :

Vous étalez en vain *vos charmes* impuissants
Il (Dieu) étale à son tour des *revers* équitables.

3e strophe :

De ton *heureux* destin vois la suite *effroyable*.

4e strophe :

Et qu'à *titre d'esclave*, il *commande* en ces lieux.

Pour accentuer encore la vigueur de tout ce morceau, Corneille a recours à des images, sobres sans doute, mais nettes, précises et frappantes, d'autant plus frappantes qu'elles sont tirées d'objets connus. La félicité de l'impie est essentiellement chose fragile, et cependant tant qu'elle dure, elle brille et fascine, quoi de plus naturel alors que de la comparer au verre !

Comment exprimer avec plus de vérité l'orgueil de l'impie que par ce tour hyperbolique :

Vous me montrez en vain *par tout ce vaste empire*
Les ennemis de Dieu pompeux et triomphants.

Et *ces glaives* que Dieu tient tendus, pour les châtiments qu'il réserve aux « fortunés coupables » quelle énergique métaphore. On croit voir sur la tête de chacun, suspendue par un

cheveu, l'épée nue de Damoclès aux coups aveugles et inattendus!

Puis encore cette métaphore si saisissante:

Et la *foudre* (pour le châtiment) qui va partir,
Toute prête à crever la nue.

Et encore cette autre métaphore:

Que cependant Félix m'immole à ta colère ;

Comme si la colère de Décie était une divinité à laquelle il fallait offrir des holocaustes. Il faudrait encore relever les apostrophes, les interrogations, les imprécations, les exclamations, tout cela contribue à donner à ces strophes un mouvement, une force, une vérité admirables.

IV. Étude des mots. —

SOURCE DÉLICIEUSE: source de délices; l'expression est imitée du latin: l'adjectif équivaut au substantif précédé de la préposition *de* et marquant un complément déterminatif.

ATTACHEMENTS DE LA CHAIR: Dans le langage religieux, la *chair*, c'est la nature humaine considérée avec ses appétits, ses passions, ses faiblesses et opposée à l'esprit, c'est-à-dire à ce qu'il y a de divin en nous.

SUJETTE: (du latin *subjectus*, mis dessous): Soumis, assujéti par sa nature ou sa situation.

INSTABILITÉ: Défaut de stabilité.— Au figuré: Défaut de permanence; c'est dans ce sens figuré qu'on dit l'instabilité des choses humaines.

CE VASTE EMPIRE: L'empire romain, persécuteur des chrétiens.

POMPEUX: Employé ici, en parlant des personnes. Aujourd'hui, cet adjectif ne s'emploie plus guère qu'en parlant des choses. Dans le texte, il signifie: triomphants et qui étalent leur triomphe avec orgueil.

ÉTALER: Au vers 2e, de la 2e strophe, il signifie: déployer avec faste dans l'intention de séduire; au vers 5e: « il étale des

revers équitables », il a le sens un peu différent de : exposer aux regards, dérouler devant les yeux.

REVERS : Disgrâce, accident fâcheux ; ici, il signifie : la misère après le triomphe.

ÉQUITABLE : Conforme à la justice naturelle. Les revers qu'éprouvent les persécuteurs sont équitables, car il est juste que le crime soit puni.

PENDUS : mis pour suspendus. Emploi assez rare même au XVIIe siècle. Mme de Sévigné dit pourtant : L'auditoire paraissait pendu à tout ce qu'il disait.

IDÉES : (du grec *idéa*, aspect, image). — Simple représentation d'une chose dans l'esprit. Ce n'est cependant pas dans ce sens que Corneille l'emploie ici ; il lui laisse toute la force du mot grec *idea* ; ce ne sont pas de simples pensées d'en haut, mais des images divines, éternelles que Polyeucte entrevoit déjà.

INCONSTANT. : Corneille l'applique aux choses ; de nos jours, il ne s'emploie guère qu'en parlant des personnes. On dit encore cependant : saison inconstante.

CONTENTS : Qui a l'esprit satisfait, le cœur joyeux. Au XVIIe siècle, et notamment dans le texte, il a un sens beaucoup plus fort ; il exprime la pleine satisfaction de l'être.

V. Grammaire. —

1. Donnez, avec définition, un homonyme de chair, tout, coup, sang, vois, cœur.
2. Donnez des mots de même famille que cœur, sang, vie.
3. Analysez grammaticalement et logiquement :

Saintes douceurs du ciel...

Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir.

VI. Composition française. —

Note du correcteur: $\frac{11}{20}$.

Idées fines, nettement exprimées. Évitez quelques expressions abstraites ou toutes faites, et qui trahissent votre pensée. J'aurais désiré avoir un peu plus de vigueur dans le plan. Mais c'est un bon travail, et quelques passages sont fort élégants.

LE CARACTÈRE DE PAULINE DANS POLYEUCTE.

Fort juste. Le système habituel de Corneille est de créer des caractères nobles, généreux, qui provoquent l'admiration par le triomphe du devoir sur la passion. Loin de s'en départir dans Polyeucte, il en fait l'application d'une façon tout originale. Les caractères sont plus admirables que jamais; l'idée chrétienne les fait rayonner d'une beauté nouvelle. C'est que le poète voulait donner un démenti à ce préjugé fait de jansénisme et d'étroitesse, à savoir que le christianisme n'est pas poétique et que, par suite, les sujets religieux ne conviennent pas à la tragédie.

Bien. Corneille fait donc de Pauline un type parfait de grandeur et d'abnégation, une héroïne de l'amour humain et un modèle de piété filiale. C'est vraiment l'un des caractères les plus délicatement nuancés qu'il ait mis sur la scène.

Un peu vague.

Bon. L'héroïne a épousé Polyeucte pour se soumettre au choix de son père. L'amour qu'elle ressentait pour Sévère a été sacrifié. Cependant le souvenir du chevalier romain vit toujours au fond de son cœur. Elle a pour l'homme qui lui a été imposé une affection vraie, une estime profonde pour ses belles qualités; mais tout cela est placide et peu démonstratif.

Vague.

Sa sympathie, son attrait naturel vont à Sévère. Elle nous le laisse voir quand elle dit à sa confidente :

« Je donnai par devoir à son affection
« Tout ce que l'autre avait par inclination. »

*Evitez toute
confusion
de terme.
Elle ne veut
plus aimer,
et n'aime
plus.*

Cette *inclination grandit* quand Sévère, qu'elle croyait mort revient victorieux et couvert de gloire. De là ses hésitations lorsque son père la presse de revoir ce vainqueur dont il redoute la vengeance. Elle sait que sa raison triomphera de ses sentiments, mais elle tremble à la pensée de la lutte qu'il lui faudra soutenir et des déchirements intérieurs qui en résulteront.

« Mon père, je suis femme, et je sais ma faiblesse. »

Bien.

Ce trouble elle ne peut le dissimuler à Sévère, mais comme elle *dévoile bien en même temps la dignité de son âme généreuse en lui disant un éternel adieu :*

.....Cessez de me voir.
« Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte. »

*C'est une
idée très fa-
milière au
17^e siècle.*

Cette héroïne de la piété filiale, cette épouse déjà chrétienne par les sentiments, n'a que le devoir en vue. *On lui a reproché de s'en être faite l'esclave, d'avoir poussé l'obéissance au-delà de la limite raisonnable ;* autant de reproches mal fondés. Les principes sur la soumission filiale sont justement ce qui constitue l'originalité de son caractère, ce qui la distingue des autres créations de théâtre et l'élève au-dessus d'elles.

*Bien obser-
vé.*

Au début, elle désapprouve l'exaltation religieuse de Polyeucte ; mais à mesure que son époux se dégage des affections terrestres, son amour conjugal se débarrasse insensiblement de tout alliage et tend à un idéal plus parfait. Noble, éprise du beau, Pauline embrasse le bien que sa raison lui montre. Si autrefois, elle

a aimé Sévère, c'est qu'elle a reconnu que jamais Rome

« N'a produit plus grand coeur, ni vu plus honnête
[homme. »

N'exagérez pas. Ce n'est pas encore le christianisme de Polyeucte qu'elle admire en lui ; c'est la fermeté.

Bien.

Mais quand les circonstances lui ont fait découvrir en Polyeucte une vertu plus haute, un bien plus estimable, elle n'hésite pas à appliquer la volonté à l'acquisition de ce bien. Les vertus humaines de Sévère lui paraissent bien faibles auprès de la *générosité chrétienne* de Polyeucte. Son image pâlit devant celle de l'époux prisonnier. Combien plus noble lui paraît cet époux qui sacrifie une félicité sensible à une idée ! Comme elle le sent supérieur à l'amant ! Dès lors, elle s'attache à Polyeucte de toute la force de son âme. De l'estime, de l'admiration, elle passe à l'amour, à un amour vif, enthousiaste, passionné, un amour dépouillé de tout égoïsme, capable des dévouements intrépides et des délicatesses exquises.

Bien.

Pour sauver son « cher criminel », il n'y a pas de démarches qu'elle ne tente : prières, reproches, arguments, elle use de tout. Quand Polyeucte par une dernière *purification* de tout amour-propre, la cède à son rival ; quand par la force des circonstances, elle *peut accepter sans infidélité* le bonheur d'être à Sévère, elle emploie Sévère lui-même à obtenir la grâce de Polyeucte. Quelle conduite admirable et audessus de tout éloge ! Cette grande figure se révèle encore dans les scènes touchantes où elle essaye d'attendrir tour à tour l'époux et le père. Aucune crainte ne peut arrêter l'élan de son dévouement ; elle est résolue à tous les sacrifices et ne peut se figurer un état de bonheur ou de malheur qu'elle ne partagerait pas avec Polyeucte. L'amour l'entraîne sur les pas du martyr ; la grâce l'éclaire et elle connaît main-

tenant la source d'où jaillissait l'héroïsme de son *époux* et peut s'écrier avec l'accent de la conviction :

« Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée. »

Mauvais.

Elle *y a basé* sa conduite, voilà pourquoi elle a plané au-dessus des faiblesses et des irrésolutions dans des circonstances critiques où des âmes vulgaires auraient misérablement succombé.

C'est juste.

La lumière de la vérité qu'elle reçoit, bien que grâce toute gratuite, est comme la conséquence naturelle de sa vertu.

THERÈSE.

VII. Auteur. — Corneille (Pierre), le père de la tragédie française, né à Rouen en 1606, mort en 1684. Ses plus belles tragédies sont : le *Cid* (1636), *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*.

Les obsèques de la lionne

La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leurs patois messieurs les courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître :
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.

La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion;
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : « Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix!
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles; venez lours,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »
Le cerf reprit alors: « Sire, le temps de pleurs
Est passé; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
« Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
« J'y prends plaisir. » À peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier: « Miracle! Apothéose! »
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

LA FONTAINE (Livre VIII, fable 14.)

ANALYSE

I. Nature et source du morceau.— Cette fable de La Fontaine est la 14e du VIIIe livre. Elle appartient donc au deuxième recueil publié en 1678 et en 1679.

C'est évidemment une satire de la société contemporaine. L'auteur en a emprunté le sujet à Abstémios, littérateur ita-

lien du XVI^e siècle, qui lui-même l'avait peut-être tiré d'une anecdote du poète grec Lucien.

II. Étude du fond. — Cinq vers très simples forment l'entrée en matière :

La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.

Puis nous voici en plein dans le drame qui peut se diviser en cinq scènes.

La première nous représente le roi à la nouvelle de la mort de son épouse se composant une douleur convenable et signifiant, en même temps, ses volontés à toute sa province pour que les obsèques royales soient dignes de lui et d'elle.

À la deuxième scène, on entend les courtisans rugir en leurs patois et l'on aperçoit un cerf qui, lui, ne pleure pas.

La troisième scène nous montre le roi entrant dans « une colère terrible », au rapport d'un flatteur qui, non seulement accuse le cerf de rester insensible mais soutient qu'il l'a vu *rire*. Alors nous tremblons pour cet animal hardi qui ose ainsi se moquer d'un deuil sacré. La voix du monarque tonne sur lui :

« Chétif hôte des bois,
« Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix ! »

Et l'orgueil superbe éclate encore plus menaçant :

« Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »

Nous attendons avec anxiété la réponse de la pauvre bête. Quelle fine psychologie lui est prêtée dans le plaidoyer qui fait le sujet de la quatrième scène. Pénétrant la vanité secrète qui anime la fureur du lion, il dit :

« Sire, le temps des pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.

Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue;
Et je l'ai d'abord reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
« Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi. »

Quel *tact* dans la *communication* d'outre-tombe. Pas de reproches mérités, mais seulement des paroles délicates sortant d'un cœur qui se complaît aux regrets supposés d'un si bon époux.

« Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
« J'y prends plaisir. »

Le cinquième acte tient dans un vers et demi à peine. :

« À peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier: « Miracle! Apothéose! »

Voilà le peuple caméléon.

La conclusion :

« Le cerf eut un présent bien loin d'être puni. »

ne fait que constater cette chose malheureusement trop vraie, que la flatterie et le mensonge ont plus de succès que la vérité.

Une dernière réflexion un peu brutale mais très sensée précise toute la pièce :

« Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât; vous serez leur ami. »

Les acteurs de ces différentes scènes remplissent parfaitement leurs rôles.

C'est le lion d'abord, le roi des animaux, qui, par convenue, tire de ses yeux quelques larmes pour pleurer l'épouse qui a cessé d'exister pour lui depuis fort longtemps; qui, même en sa colère terrible, reste royal et digne, qui n'exerce pas lui-même sa vengeance, ce serait faire trop d'honneur au cerf. Puis les courtisans qui se frayent un chemin pour être les premiers à offrir « leurs compliments de consolation au prince ».

Les cris et les lamentations dont ils remplissent la chambre mortuaire sont toujours au diapason de la note du maître et en diffèrent simplement par les « patois » variés de chaque intéressé.

Le vrai portrait du courtisan éclate dans les vers qui suivent :

« Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître :
Peuple caméléon, peuple singe du maître ; »

Nous pouvons rapprocher de ce jugement celui de La Bruyère, quand il dit que « le courtisan pleure d'un œil et rit de l'autre. »

Et Saint-Simon racontant la mort du grand Dauphin, peint plus cruellement encore le deuil hypocrite des ambitieux et des favoris : « Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots tiraient leurs soupirs de leurs talons, et avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux s'inquiétaient déjà de la santé du roi ; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. »

Quant au cerf, c'est le plus rusé de tous les courtisans ; orateur habile et perfide, il « sait parler aux rois » et, selon La Bruyère, « c'est peut-être où se terminent toute la prudence et toute la souplesse du courtisan ».

III. Philosophie de Descartes.—Avant de parler du style, expliquons une allusion à la doctrine cartésienne qui se trouve dans les vers :

« On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts. »

On sait que Descartes (1596-1650), faisait des animaux de simples automates, de véritables machines. Il confondait dans son esprit la *simplicité* de l'âme humaine avec sa *spiritualité*, ne reconnaissant pas qu'une substance peut être sim-

ple, et cependant dépendante de la matière et pour son existence et pour son opération, ce qui constitue une âme simple et matérielle, telle est l'âme des bêtes; et qu'au contraire, elle peut être en même temps, simple et indépendante de la matière ce qui constitue la spiritualité, comme l'âme humaine. Or, voulant établir une différence essentielle entre les animaux et l'homme, Descartes ne pouvait leur prêter la même âme. Il prit donc le parti plus facile, mais absurde, de dire que les animaux n'ont pas d'âme mais sont de simples automates. La Fontaine avait trop de bon sens pour suivre cette théorie, et il fut avec madame de Sévigné un des plus fervents défenseurs de la sensibilité des animaux.

IV. Étude de la forme. —

a) STYLE. — Le style de cette fable est vivant et coloré. Les mots conviennent parfaitement à chaque personnage. Le roi, malgré sa fureur emploie des termes choisis, ceux qui peuvent le mieux exprimer le mépris qu'il fait du cerf et la haute idée qu'il a de lui-même :

« Chétif hôte des bois,

.....
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles; venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses *augustes* mânes.

Le cerf, est déférent envers le maître. Il n'omet aucun titre et parle en langage royal quand il répète le message de la reine :

« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi. »

Les mots très expressifs: prévôts, peuple caméléon, peuple singe du maître, chétif hôte des bois, digne moitié, mânes, apothéose, gober l'appât, ajoutent au coloris, au naturel du style. — Les vers :

« La colère du roi, comme dit *Salomon*,
Est terrible, et surtout celle du roi-lion ; »

nous font sourire et l'on serait tenté de répéter, en la modifiant un peu, la réflexion de La Fontaine :

« On ne s'attendait guère
À voir Ulysse en cette affaire. »

b) VERSIFICATION.— La versification est riche et souple. Les vers sautillants du début :

« La femme du lion mourut ;
Aussitôt chacun accourut »

peignent très bien les allées et venues des importants de la cour. Les alexandrins traduisent les pensées graves, telles que

« La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi-lion, »

tandis que les vers de huit syllabes (octosyllabes) font ressortir avec plus de grâce et de netteté la vision de la reine dans la gloire :

« Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue. »

La Fontaine se permet des enjambements, afin de faire jaillir sa pensée :

« La reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils. »

ou afin de produire la sensation de l'action indiquée :

« Venez, loups,
Vengez la reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes. »

La rime est suffisante : pleurs, fleurs — temple, exemple. Il y a quelques rimes riches : mourut, accourut — faire, affaire.— Une rime semble être pour l'œil seulement : loups, tous.

Il y a beaucoup de variété dans la disposition des rimes : quelquefois elles sont plates (2 vers féminins succèdent à 2 vers masculins) :

Le prince aux cris s'abandonna
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit à son exemple.

D'autres sont croisées, une rime féminine alterne avec une rime masculine :

Le cerf reprit alors : « Sire, le temps des pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue,
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;

D'autres encore sont embrassées, deux rimes d'une espèce, sont *entre* deux rimes de l'autre :

« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
« Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes,
« Aux champs élyséens j'ai goûté mille charmes,
« Conversant avec ceux qui sont saints comme moi. »

D'autres enfin sont mêlées, c'est-à-dire ne suivent pas une règle uniforme.

Ces libertés du mètre et de la rime nous frappent moins aujourd'hui, car les poètes romantiques nous ont habitués à toutes ces fantaisies, mais elles sont bien surprenantes quand on songe à la versification si régulière et si correcte du XVIII^e siècle où l'on ne connaissait que l'alexandrin ou les strophes de Malherbe.

Une autre surprise que nous cause cette fable, comme plusieurs autres du reste, c'est l'intervention directe de l'auteur. En un siècle où Pascal avait écrit : « Le moi est haïssable », La Fontaine ne craint pas de se mettre en scène, et vraiment, il y avait un peu d'audace à écrire dans une fable destinée à Mme de Montespan :

Je définis la cour un pays où les gens...

Et encore :

Amusez les rois par des songes,

V. Étude des mots. —

PROVINCE: Se disait autrefois de tout le pays gouverné, du royaume. Racine l'emploie dans ce sens. Hermione crie au roi Pyrrhus: « Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces. » (Andromaque, vers 1358).

PRÉVOTS: Magistrats ou officiers chargés d'emplois divers.

PATOIS: Idiôme populaire propre à une province. Le mot est assez malicieux ici puisque La Fontaine appelle les animaux, Messieurs les courtisans.

CAMÉLÉON: Espèce de lézard qui prend des teintes diverses, non, comme on l'a cru, en reflétant des objets qui l'entourent, mais selon qu'il est plus ou moins gonflé d'air. (Hatzfeld).

ON DIRAIT QU'UN ESPRIT: *Un* a ici le sens latin de *unus*, un seul.

ACCOUTUMÉ DE: Le verbe *accoutumer* signifie souvent à cette époque « avoir coutume de ». C'est un emploi neutre. « Je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts. » (Corneille). Nous disons encore *une chose accoutumée*.

TU NE SUIS PAS: Suivre (dans le sens du verbe latin *sequi*) veut dire « suivre les traces de », « imiter »: « Tu n'accompagnes pas ces gémissements de tes plaintes. »

NOS SACRÉS ONGLES, pour « nos ongles sacrés ». Au XVII^e siècle, bien des adjectifs servant d'épithètes sont mis avant le substantif: « Lauriers, *sacrés* rameaux qu'on veut réduire en poudre. » (Corneille, Horace).

MÂNES: Les mânes étaient, selon les anciens, les ombres des morts, c'est-à-dire ce qui pouvait bien subsister d'eux. Plus tard, on désigna sous ce nom les âmes des Bons; et on les honora, comme participant à la nature divine.

D'ABORD: dès l'abord, tout de suite.

GARDE QUE: Le verbe garder est pris au sens neutre; aujourd'hui, prends garde. Emploi fréquent alors: « Adieu, sors, et surtout garde bien qu'on te voie. » (Le Cid).

CHAMPS ÉLYSÉENS pour Champs Élysées : Les anciens appelaient ainsi la partie des Enfers où séjournaient les ombres des gens vertueux.

SAINTS : Le mot saints évoque au milieu de tout ce paganisme une idée chrétienne. Peut-être LaFontaine l'emploie-t-il dans le sens latin « pur », « honnête », « vertueux ».

APOTHÉOSE : Mise au rang des dieux. Sous l'empire romain, la plupart des empereurs furent divinisés : beaucoup même eurent des autels de leur vivant.

GOBER : Mot de la langue familière, « avaler goulûment » comme un poisson avale l'hameçon. Au figuré : se laisser prendre sottement par de belles paroles.

VI. Grammaire. —

1. Que remarquez-vous sur l'expression : le temps de pleurs ? — La Fontaine y fait une ellipse ; c'est une figure dont il use souvent.

2. Quelle est la fonction de *indignation* dans le vers :

Quelque indignation dont leur cœur soit rempli.

Indignation est complément indirect de soit rempli. On écrirait aujourd'hui : De quelque indignation...

3. Donner avec définition un homonyme de cour, reine, hôte, suis, sire, temps, voix.

4. Mots de même famille que *suivre*. Suivre, du latin *sequi*, *secutus* ; séquence, séquelle, conséquent, subséquent, obsèques, obséqueux. Suite, poursuite, poursuivre.

VII. Composition. — Faites le portrait du flatteur, et montrez en quoi il diffère de l'ami.

VIII. Biographie. — La Fontaine (Jean de), 1621-1695. Le plus illustre des fabulistes. — Né à Château-Thierry, en Champagne, La Fontaine s'est immortalisé par son recueil de Fables. « La fable, telle que l'a faite La Fontaine, dit Gérusez, est une des plus heureuses créations de l'esprit humain.

Elle tient à l'épopée par le récit, au genre descriptif par les tableaux, au drame, par le jeu des personnages et la peinture des caractères. »

La Fontaine mena une vie repréhensible à bien des titres, mais il se convertit sincèrement deux ans avant sa mort. Quand on l'ensevelit, on constata qu'il portait un cilice.

(D'après les *Lectures littéraires F. I. C.*)

Le drapeau de Carillon

(Extrait)

Un soir que, réunis autour de ce foyer,
Ces hôtes assidus écoutaient en silence
Les longs récits empreints de cet esprit guerrier
Qui seul adoucissait leur amère souffrance,
Ces récits qui semblaient à leurs coeurs désolés,
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname,
Le soldat, rappelant les beaux jours envolés,
Découvrit le projet que nourrissait son âme.

« O mes vieux compagnons de gloire et de malheur,
« Vous qu'un même désir autour de moi rassemble,
« Ma bouche, répondant au vœu de votre coeur,
« Vous dit, comme autrefois : Nous saurons vaincre ensemble.
« À ce grand roi pour qui nous avons combattu,
« Racontant les douleurs de notre sacrifice,
« J'oserai demander le secours attendu,
« Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

« Emportant avec moi ce drapeau glorieux,
« J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône
« Et lui montrant de là ce joyau radieux
« Qu'il a laissé tomber de sa propre couronne,
« Ces enfants qui vers Dieu se tournant chaque soir
« Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
« Je trouverai peut-être un cri de désespoir
« Pour attendrir son cœur et combler votre attente. »

À quelque temps de là, se confiant aux flots,
Le soldat s'éloignait des rives du grand fleuve,
Et dans son cœur, bercé des rêves les plus beaux,
Chantait l'illusion dont tout espoir s'abreuve.
De Saint-Malo, bientôt il saluait les tours
Que cherche le marin au milieu de l'orage,
Et, retrouvant l'ardeur de ses premiers beaux jours,
De la vieille patrie, il touchait le rivage.

Quand le pauvre soldat avec son vieux drapeau
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans, à cet hôte nouveau,
Qui parlait de *nos gens*, de gloire, de batailles,
D'enfants abandonnés, des nobles sentiments,
Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
Demandaient, en riant de ses tristes accents,
Ce qu'importaient au roi *quelques arpents de neige* !

OCTAVE CRÉMAZIE.

ANALYSE

I. Source du morceau. — Ces strophes sont extraites d'un chant patriotique de Crémazie: « Le Drapeau de Carillon ». L'auteur le publiait en 1858. Il y transforme en symbole de la nation canadienne-française un messenger réel envoyé à la Cour pour y présenter des dépêches en vue de la reprise de Québec. Ce messenger devient dans le morceau un vieux soldat, et au lieu des dépêches, c'est le Drapeau de Carillon qu'il apporte à Louis XV

« Pour attendrir son cœur et combler l'attente de ses compagnons. »

Le chant entier se peut diviser en sept parties auxquelles s'ajoutent comme conclusion, quatre strophes: apostrophe au vieux drapeau — expression d'amour respectueux du passé — de vœux pour la survivance de notre langue et de notre foi.

Les strophes à analyser forment la troisième et la quatrième partie du chant entier.

II. Fond. — Après un résumé ému de la grande défaite: l'abandon de la France, la mort de Montcalm, le triomphe des Anglais, le désespoir de « nos fiers paysans », l'auteur a parlé d'un drapeau conservé par « l'intrépide guerrier qui le portait à Carillon »; et autour duquel chaque dimanche, on se réunissait dans la « chaumière » du vétéran pour « s'entretenir des héros tombés dans le dernier combat ». Là, les courages se retrempaient « dans la joie et l'espérance » au contact des « choses du passé ».

« Un soir que, réunis...

C'est un épisode dans le drame entier. L'idée générale s'en détache : « Le Drapeau de Carillon plaidera et obtiendra le retour de la domination française au Canada. »

Depuis la conquête, le Drapeau de Carillon a été le signe de ralliement du peuple canadien. Ce même drapeau porté aux pieds du roi de France lui parlera des douleurs, des regrets, des espoirs, des prières de ses enfants et touchera son cœur pour le décider à envoyer « le secours attendu »,

« Qu'à ses fils malheureux *doit* sa main protectrice. »

Le soldat, gardien de la « sainte relique », confie un soir à ses compagnons « ce projet que nourrissait son âme ».

« À quelque temps de là... »

« Et dans son cœur, bercé des rêves les plus beaux
Chantait l'illusion dont tout espoir s'abreuve. »

Mais à Versailles, les courtisans rient des nobles sentiments comme du malheur dont témoigne le drapeau déployé et ils demandent au soldat :

« Ce qu'importaient au roi *quelques arpents de neige*. »

Donc trois parties dans cet extrait : Le soldat *expose* son projet aux compagnons ; il *exécute* son projet, par son départ et sa démarche ; le projet *n'aboutit* pas... à cause de la mauvaise volonté des courtisans :

PLAN

Trois parties :	Situation du fait	Un soir Réunion autour du drapeau
I. Projet exposé	Programme soumis	Récit du temps passé But { Répondre au vœu de tous. Redevenir français Moyen { Démarche auprès du roi Représentation du drapeau Souvenir de ses enfants
II. Projet exécuté	Voyage Présentation à Versailles	Départ Arrivée

III. Projet avorté	Refus d'admission: railleries sur	Nos gens Gloire Batailles Enfants abandonnés Nobles sentiments
	Raison du refus:	Qu'importent au roi « quelques arpents de neige »

Le Drapeau de Carillon est un chant de patriotisme dont le regret, l'indignation, l'amertume, la tristesse fournissent tour à tour le thème.

L'inspiration y est *vraie, noble et soutenue*.

1. *Vraie*. — Il faut être dominé par le patriotisme pour faire surgir, d'un fait d'histoire, de si riches suggestions. Pour ne nous arrêter qu'aux strophes analysées ici, de quel amour témoigne ce geste du guerrier qui veut tenter le retour à la France. Comme l'auteur a dû les éprouver tous ces regrets qu'il met au cœur du soldat et de ses compagnons, « les douleurs du sacrifice », « le désespoir », enfin qui se croit capable « d'attendrir » pour voir son « attente comblée ».

Ainsi le récit du refus essuyé à Versailles dans son dépit indigné révèle un véritable patriotisme. Comment aimer sa race dans ses origines et ses destinées et ne pas sursauter devant l'insulte jetée à tous les découvreurs, les fondateurs et les enfants de sa patrie par la méconnaissance d'une œuvre d'un siècle et demi et le mépris de l'appellation donnée au pays. « Quelques arpents de neige... ».

2. *Noble*. — Le symbole ainsi conçu est d'une noblesse délicate et sublime. Le drapeau incarne aux yeux du guerrier, la gloire du passé, l'espérance de l'avenir; il commande l'amour et le respect. Il parle de fidélité, de bravoure et de courage; au pied du trône royal, il sera l'inéluctable argument qui devra décider Louis XV à reprendre sous sa tutelle ses « fidèles enfants ».

3. *Soutenue*. — Jusqu'au dernier vers, c'est le même souffle de vérité et de noblesse dans l'expression de l'amour pour la patrie.

III. Forme. — *Genre.* C'est une élégie et tient donc du lyrisme, « expression spontanée, poétique et rythmée d'un sentiment sincère ».

Le vers en est la forme naturelle. Nous trouvons des vers de douze syllabes dans toute la partie étudiée. Les rimes sont croisées et en général suffisantes. Notons les rimes riches suivantes : désolés et envolés — rassemble et ensemble.

Le style. — La vérité et la noblesse du fond se retrouvent dans le ton et les expressions : La vérité dans l'expression consiste à rendre l'idée ou le sentiment dans tout leur relief et toute leur force. Nous l'avons dit, l'idée et le sentiment des strophes étudiées se confondent dans le patriotisme. L'expression vraie sera donc empreinte du patriotisme qui regrette, qui souffre, qui espère.

Les citations pourraient être nombreuses, nous nous bornons à quelques-unes.

REGRET :

Racontant les douleurs de notre sacrifice.

SOUFFRANCE :

Ces récits qui semblaient à leurs coeurs désolés
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname.

« Demandaient en riant de ces tristes accents
« Ce qu'importaient au roi quelques arpents de neige. »

ESPOIR :

Et dans son coeur, bercé des rêves les plus beaux,
Chantait l'illusion, dont tout espoir s'abreuve.

NOBLESSE :

« ô mes vieux compagnons *de gloire* et de malheur. »

Nous *saurons* vaincre ensemble,

Lâches courtisans...

des nobles sentiments
Que notre coeur bénit et que le ciel protège.

Toutes les strophes se pourraient ici signaler.

Relevons quelques images :

Ces récits qui semblaient
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname

Deux comparaisons: l'aloès plante originaire de l'Afrique et le cinname, ancien nom du cannelier, se retrouvent dans les Saintes Écritures comme symboles de pureté et de douceur.

Jours *envolés*: métaphore vieillie qui prête des ailes aux jours.

À ce grand roi pour qui...: périphrase pour désigner Louis XV.

Ce joyaux précieux
Qu'il a laissé tomber de sa couronne !...

Métaphore facile à saisir.

Tout espoir s'abreuve d'illusion.

Métaphore: un espoir grandit, il s'alimente, l'illusion devient son aliment et son breuvage.

« Ce qu'importaient au roi quelques arpents de neige. »

Allusion à la parole de Voltaire lors de la perte du Canada: « Pour quelques arpents de neige. »

IV. Grammaire. — Analyse logique (dernière strophe):

Six propositions y sont renfermées.

Première proposition: Principale: « Les courtisans demandaient ce ». — Sujet: courtisans; verbe: étaient; attribut: demandant; comp. direct: ce; indirect: cet hôte; circ.: en riant et quand le soldat essaya.

Deuxième proposition: Complétive circonstancielle: « Quand le pauvre soldat essaya ». — Sujet: soldat; verbe: fut; attribut: essayant; comp. direct: de franchir; indirect: drapeau.

Troisième proposition: Complétive déterminative: « Qui parlait ». — Sujet: Qui; verbe: était; attribut: parlant; comp. indirect multiple: gens, gloire, batailles, etc.

Quatrième proposition: Complétive déterminative: « Que votre cœur bénit ». — Sujet: Cœur; verbe: est; attribut: Bénissant; comp. direct: que.

Cinquième proposition: Complétive déterminative: « Que le ciel protège ». — Sujet: ciel; verbe: est; attribut: protégeant; comp. direct: que.

Sixième proposition: complétive déterminative: « Qu'importaient au roi quelques arpents de neige ».—Sujet: Arpents; comp. dét.: neige; verbe: étaient; attribut: important; comp. direct: que; indirect: au roi.

V. Composition. — Sujet proposé: « Qui pourra jamais dire de combien de déceptions, de combien de douleurs, se compose une gloire? »

Appliquez à Crémazie cette parole qu'il écrivait lui-même après la mort de l'historien Garneau.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE:	{ Parole	
	{ Application	
DÉVE- LOPPE- MENT:	Gloire de Crémazie	Pensée dominante de sa vie
		Patriotisme
		Influence
		Son titre: Père de poésie nationale
		Son génie dans son cœur
	Déceptions de Crémazie	Ambition du talent personnel
		Ambition de la gloire littéraire du pays
	Douleurs de Crémazie	Épreuve de vie matérielle
		Exil
		{ Vie Mort
CONCLUSION:	{ Allusion à la parole proposée.	

DÉVELOPPEMENT

« Qui pourra jamais dire de combien de déceptions, de combien de douleurs, se compose une gloire? »

Cette parole, écrite par Crémazie lui-même après la mort de l'historien Garneau, n'est-elle pas une lumière favorable à l'étude de la vie du barde canadien? De fait, la gloire de Crémazie est incontestable, et non moins incontestables ont été ses déceptions et ses douleurs.

La gloire de Crémazie! Quelle est-elle? C'est la gloire d'une vie consacrée à une pensée grande, noble et généreuse, à la pensée de la survivance de sa race, à la pensée du pays. Le Canada! Qui plus que lui l'a chéri? Non, jamais Canadien ne fut plus sincèrement patriote, jamais poète ne fut plus complètement national. Le patriotisme chez lui, c'est le souffle, c'est l'âme, c'est le génie. Ses plus beaux vers ne sont que des tableaux, des visions que les pages de notre histoire ont fait passer devant ses yeux. Le premier, il a chanté notre patrie et par ses chants il l'a fait aimer. Il a réveillé dans bien des âmes la flamme des générosités endormies et combien de nos grands hommes sont devenus *grands*, pour avoir puisé dans le Cénacle de la rue de la Fabrique, à Québec, l'enthousiasme patriotique avec lequel le libraire poète évoquait :

« Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux ? »

Qui sait si le Canada ne doit pas à Crémazie, l'œuvre de Garneau, comme la France doit à Châteaubriand, l'œuvre de Thierry?

Le plus brillant de nos poètes, Louis Fréchette, a trouvé dans le patriotisme de Crémazie, « son cher vieux maître », comme il l'appelait, la source de très vibrantes inspirations. Crémazie fut donc le père de notre poésie nationale.

Crémazie n'a pas fait de chef-d'œuvre, — c'est vrai; ses poèmes ne sont ni parfaits ni complets; sa phrase est souvent lourde et vieille; mais ses idées, ses sentiments sont sublimes comme les mélodies de nos grèves, vigoureux, comme les chênes de nos forêts.

Un homme peut-il mourir, quand il a trouvé dans son âme les accents de toute une race, les échos de toute une nation?

« Frappez au cœur, c'est là qu'est le génie ! »

C'est là que fut le génie de Crémazie. C'est par le cœur qu'il fut grand. C'est de son cœur que surgit, avec son « Drapeau blanc », le Canadien désespéré qui s'en alla mourir sur la colline de Carillon... Et notre gratitude, en lui disant merci pour son œuvre si belle, bénit aussi ces hérauts du souvenir national qui, en 1906, coulaient le bronze qui devait immor-

taliser, à Montréal, la mémoire de ce Canadien glorieux, Crémazie!

Quiconque connaît la gloire de Crémazie ne peut ignorer les déceptions de ce génie. Méditons sa vie, nous les approfondirons. Assoiffé de culture, « il lui fallut discipliner son talent, au hasard des lectures auxquelles il s'appliquait et apprendre sans maître à faire des vers. Il était bien difficile à nos rimeurs de 1850 de perfectionner leur art : ils manquaient des instruments de travail les plus nécessaires à qui veut exceller dans la poésie. » Est-il souffrance plus acerbe que cette tendance de l'âme vers un bien absolu impossible à atteindre... cette déception continue de l'artiste qui compare l'œuvre au modèle et se voit privé des moyens de reproduire l'idéal?

Et qui a mesuré l'intensité de l'amour du poète pour son pays a deviné ses ambitions sans bornes pour le triomphe des droits de sa nation. Aussi devant la difficulté de subsistance nationale, devant les luttes de notre peuple pour la conservation de sa langue, brisé des mille causes de griefs qu'il rumina dans son cœur exilé, combien décevant dut être pour son âme le pronostic inquiet porté par lui et qu'il croit infaillible, sur la littérature canadienne dont il déclare la création impossible. Ces prévisions heureusement étaient fausses; elles n'en ont pas moins torturé le cœur de Crémazie.

Et cet homme « épris d'idéal, qui ne semblait devoir vivre que de la pensée » connut les épreuves de la vie matérielle; attaché à son pays et aux siens, il dut laisser sa mère et ses frères à qui seules des lettres intimes devaient désormais parler de son affection et de ses regrets; il dut s'exiler du Canada où la riche nature

« À ses vastes forêts, mêle ses lacs géants. »

Sa douleur d'alors ne l'avait-il pas peinte à l'avance quand il écrivit « l'exil » dont il devait goûter toutes les amertumes?

« Priez pour l'exilé, qui loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie,
Isolé dans la vie, isolé dans la mort;
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère.
Qui pense à l'exilé qui sous la terre dort? »

Après seize ans d'exil, exilé il mourait. Chrétien, il fait venir le prêtre qui lui aide à passer à Dieu. Puis mêlant dans son délire ses deux amours : religion et patrie, en un élan patriotique, sa dernière parole salue le Canada en saluant le ciel. C'est le dernier soupir de sa vie douloureuse :

« Ma patrie, tu me veux ? Me voilà ! Me voilà ! »

Oui elle a été composée de bien des déceptions et de bien des douleurs, la gloire qui entoure pour nos âmes dans l'admiration et la reconnaissance, le nom vénéré de Crémazie !

VI. Biographie. — Octave Crémazie naquit à Québec en 1827, il fit ses études au Séminaire de cette ville, puis s'associa à ses frères Jacques et Joseph qui avaient ouvert une librairie. Les affaires tournèrent mal, le poète dut s'expatrier (1863) ; sous le nom de Jules Fontaine, il vécut à Paris et au Havre et mourut dans cette dernière ville en 1879. Crémazie n'a pas produit de chef-d'œuvre ; il reste quand même l'initiateur de la poésie de « chez nous » et est regardé aujourd'hui encore comme « poète national ».

Citons parmi ses ouvrages : Chant du vieux soldat canadien — Le Drapeau de Carillon — Le Canada — La Fiancée du Marin — Castelfidardo — Le Chant des voyageurs et Journal du Siège de Paris.

Le loup et le chien

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers;
Mais il fallait livrer bataille,
Et le mâtin était de taille
À se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables.
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? rien d'assuré, point de franche lippée,
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi: vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit: « Que me faudra-t-il faire?
— Presque rien, dit le chien: donner la chasse aux gens
Portant bâtons et mendiants;
Flatter ceux du logis; à son maître complaire:
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse. »

Le loup déjà se forge une félicité

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.

« Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ? rien ? — Peu de chose.

— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyez est peut-être la cause.

— Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?

— Il importe si bien, que de tous vos repas

Je ne veux en aucune sorte,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

LA FONTAINE (Livre I, fable V).

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. — La fable « le loup et le chien » est la cinquième du premier livre des Fables de La Fontaine. Ce livre a été dédié par l'auteur à Monseigneur le Dauphin.

Phèdre avait traité le même sujet : « le loup et le chien » dans la septième fable de son troisième livre.

II. Fond. — *Le bienfait de la liberté* constitue l'idée générale de la fable. Cette idée apparaît dans les dernières paroles du loup :

« Il importe si bien, que de tous vos repas

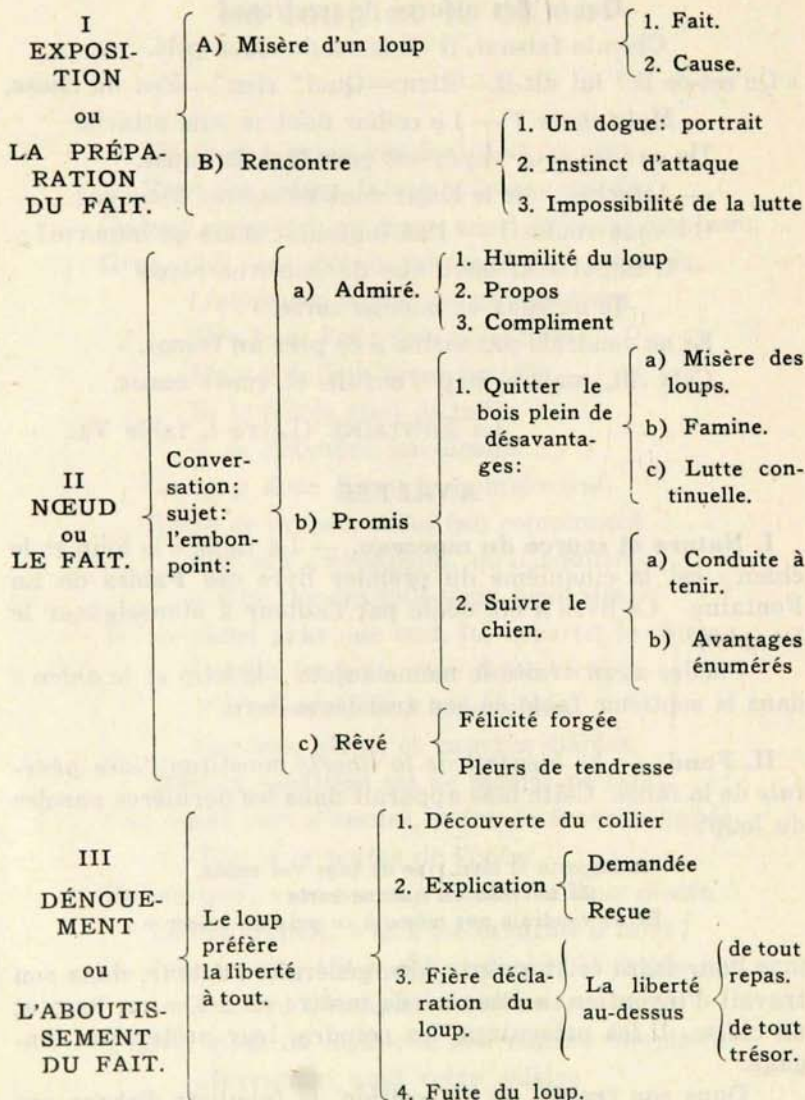
Je ne veux en aucune sorte

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Pour faire éclater cette idée générale, l'auteur, dans son travail d'invention, a imaginé de mettre en scène un loup et un chien. Il les présentera, les peindra, leur prètera un langage.

Dans son travail de disposition, le fabuliste élabore son plan. L'exposition, le nœud, le dénouement seront les trois parties principales puisque cette fable est une narration. Dans ces parties entreront comme suit les idées secondaires et les idées particulières :

PLAN



Ainsi pour résumer le fond de la fable: le loup plus faible, fait la cour au dogue puissant qu'il aborde. Remarquons

au passage que La Fontaine n'omet pas de signaler ici un des traits importants du caractère de « sire loup » : la voracité :

L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ;

La conversation devient familière. Amicalement, le chien conseille au loup de quitter le bois :

Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin.

Un double tableau est présenté par le dogue qui plaide en faveur d'une vie facile : 1o la vie misérable des habitants du bois ; 2o la vie heureuse du chien de service. L'avantage apparaît tout à la dernière situation. Le loup s'intéresse à la proposition :

Que me faudra-t-il faire ?

Puis il se laisse convaincre. Ne voit-il pas le dogue puissant et gras ? N'expérimente-t-il pas la vérité de sa propre misère ? On lui propose une manière d'agir tout aisée et surtout lucrative. Il est touché :

Déjà il se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.

Tout est donc prêt pour le dénouement. C'est établi : la conservation du loup semble liée à un changement de situation. Mais le sire aperçoit le collier du dogue, il pressent une chose grave. L'*esclavage* de celui dont il allait partager la vie se révèle à lui. Aussi, il revient aussitôt sur sa décision. Crânement il déclare :

— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

Cela dit, il s'enfuit, et court encor.

Le but de l'auteur est atteint, grâce à l'heureux enchaînement des idées de la fable. La disposition est donc ici parfaite : toutes les idées secondaires et les idées particulières servent à mettre en lumière l'*idée-maîtresse* du morceau.

III. Étude de la forme. — Le plan élaboré, La Fontaine donne, dans son travail d'élocution, une forme à ses idées par le style que nous étudierons ici.

Disons d'abord que le morceau à analyser étant une fable, appartient à la poésie didactique, l'un des genres secondaires dans la littérature.

Écrite en vers libres de huit, de dix et de douze syllabes, elle présente comme la plupart des autres fables de La Fontaine des rimes mêlées.

Le style est :

1. *Naturel.* — En effet les expressions sont simples et aisées. Toutes pourraient être citées en exemples.

2. *Vif.* — Point de longueurs :

Un loup n'avait que les os et la peau,

L'explication suit sans commentaires :

Tant les chiens faisaient bonne garde

Le dogue est dépeint en traits précis :

...aussi puissant que beau
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

Du commencement à la fin de la fable, on retrouve la même allure. Notons-la : a) dans les rejets :

Et lui fait compliment sur son embonpoint qu'il admire... Vous ne courez donc pas où vous voulez?...

b) dans l'expression : chemin faisant...

c) dans le dernier dialogue : « Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ? rien ? — Peu de chose. — Mais encor ? — Le collier, etc... »

3. *Palpitant d'intérêt.* — 1o Le portrait physique du loup : « Il n'avait que les os et la peau » ; du chien : « puissant, beau, gras, poli. »

2o Le portrait moral du loup : a) *Voracité* : « L'attaquer, le mettre en quartiers, Sire loup, l'eût fait volontiers. » ;

b) *Un peu flatteur*: « Il l'aborde humblement et lui fait compliment sur son embonpoint »; c) *courage*: « tout à la pointe de l'épée »; d) *fierté et conviction*: « Il importe si bien que de tous vos repas, je ne veux en aucune sorte, et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. »

Le portrait moral du chien: a) *tolérant*: il s'intéresse au loup; b) *habile*: dans l'étalage des désavantages de la vie du bois, dans son plaidoyer en faveur de sa propre vie, dans sa manière d'esquiver la servitude dont il porte le stigmaté; c) *vulgaire*: son idéal c'est d'être gras; d) *vil*: flatter, complaire, être attaché.

4. *Colorié*. — a) de mots pittoresques: *Dogue puissant*, doué d'une grande vigueur physique; *beau*, bien proportionné; *gras*, bien nourri; *poli*, poil brillant. — Les quatre épithètes peignent bien le dogue en face du loup qui n'a que *les os et la peau*.

METTRE EN *quartiers*: en quatre parties.

LE LOUP *donc*: Donc comporte ici une malicieuse ironie.

LUI FAIT *compliment*: Comme seule manière d'aborder les puissants.

EMBOINPOINT: Est d'un heureux à propos de la part d'un loup affamé.

QU'IL ADMIRE: L'envie du loup est ici marquée et laisse soupçonner son regret de ne pouvoir dévorer le dogue.

CANCRES: crabe. Exprime ici l'idée d'un être qui végète.

HÈRES: désigne en ce lieu un homme peu considéré.

PRESQUE RIEN: Malice du mot *presque*, prêtant une espèce de banalité aux obligations du flatteur.

CHASSE: C'est le métier du loup, le mot permet au chien de passer plus rapidement sur des devoirs moins agréables.

ATTACHÉ: C'est le mot révélateur de la servitude du chien. Celui-ci glisse sur ce mot, mais le loup l'a saisi avec promptitude et y oppose son indignation.

b) D'expressions qui font image : « N'avait que les os et la peau », « beau sire ». Marque l'ironie de la part du dogue.

« ...la condition est de mourir de faim. », peint bien l'extrême misère des hôtes du bois.

« ...franche lippée », couronne le tableau de misère et doit creuser un peu plus l'appétit du loup.

« Tout à la pointe de l'épée » : exprime la manière difficile de se pourvoir du loup.

« Force reliefs » : expression énergique pour marquer l'abondance.

« Mainte caresse » : argument décisif.

« Pleurer de tendresse » : comique des pleurs de tendresse que fait jaillir le contraste entre le souvenir des longs jeûnes passés et l'espoir des longues réparations futures.

« Est peut-être la cause » : tournure qui marque bien le caractère détourné et vil du chien de la fable.

IV. Grammaire. —

A) ÉTUDE DE MOTS. — 1. LOUP (de *lupum*, *lupi*) : Leu, ancien français.

Dérivés. — Louve, louver, louvet, louvette, louvetage, louveteau, louveter, louveterie, louvetier.

Composés. — Queue-leu-leu, Saint-Leu, tête-de-loup, dent-de loup, gueule de loup, pied de loup, saut de loup, loup doré, loup marin, loup de mer, loup-cervier, loup-garou.

2. RELIEF (de lever : levare) :

Dérivés. — Leveur-euse, levier, levrière, levage, levain, levant, lève, levé, levée, levis.

Composés. — Lever-Dieu, lève-gazon, lève-nez, enlever : enleveur, enlevure ; prélever : prélèvement ; relever : relevailles, relève, relevée, relèvement, releveur-euse, relief ; élever : élève, éleveur, élevure, élevage, éleveur, élévation, élevatoire, surelever ; levantin-ine ; Pont-levis.

3. FORGER (fabricare) :

Dérivés. — Forge, forgeable, forgeage, forger-euse, forgeron, fabrique, fabricant, fabricant-trice, fabrication, fabricant, fabricant.

FOURVOYÉ: de four, vieux français: fors: dehors; et de voyé, formé de voie (chemin), signifie donc: égaré.

MÂTIN: Chien domestique de forte taille.

EMBonPOINT: (en-bon-point), bien en chair.

LIPPÉE: Ce que l'on prend avec la lippe ou la lèvre.

COL: Cou.

PELER: Du latin pilare: dégarnie de poil.

Analyse grammaticale des « que » dans la fable:

UN LOUP n'AVAIT *que*: Ne *que*: expression conjonctive, mise pour seulement.

AUSSI PUISSANT *que*: Que: conjonction; unit les deux termes de comparaison: puissant et beau.

SUR SON EMBONPOINT qu'IL ADMIRE: Qu': pronom relatif masculin singulier à cause de l'antécédent embonpoint.—Complément direct de admire.

IL *ne* TIENDRA *qu'à* VOUS: *Ne que*: expression conjonctive mise pour seulement.

D'ÊTRE AUSSI GRAS *que* MOI: aussi *que*: conjonction unit deux termes de comparaison—être aussi gras *que* je suis gras.

Que ME FAUDRA-T-IL FAIRE? *Que*: pronom interrogatif des deux genres et des deux nombres. Complément direct de faire.

QU'EST-CE LÀ? Qu': pronom interrogatif, masculin singulier; attribut de ce.

DE CE QUE VOUS VOYEZ: Que: pronom relatif, masculin singulier, complément direct de voyez.

MAIS qu'IMPORTE: Qu': pronom interrogatif, masculin singulier, complément direct de importe.

Analyse logique: Le collier dont je suis attaché, De ce que vous voyez est peut-être la cause. Cette phrase renferme trois propositions:

a) Proposition principale: Le collier est peut-être la cause. — *Sujet*: collier (compl. détermin.: dont je suis attaché). — *Verbe*: est. — *Attribut*: cause.

b) Proposition complétive déterminative: Dont je suis attaché. — *Sujet*: je. — *Verbe*: suis. — *Attribut*: attaché (compl. ind.: dont).

c) Proposition complétive déterminative: Que vous voyez. — *Sujet*: vous. — *Verbe*: êtes. — *Attribut*: voyant (compl. dir.: que).

B) RÈGLE DE SYNTAXE.—Portants et mendiants sont des participes présents; ils devraient être invariables. Mais le participe était dans l'ancienne langue, variable en genre et en nombre. Ce n'est qu'en 1679 que l'Académie décréta la règle que nous savons. La Fontaine se conforme souvent à l'ancien usage.

C) EXERCICES D'INVENTION.—Trouver les expressions courantes ou locutions proverbiales où entre le mot *loup*.

Avoir une faim de loup. — Manger comme un loup. — Être connu comme le loup blanc... le loup gris... — Qui se fait brebis, le loup le mange. — Il faut hurler avec les loups. — On apprend à hurler avec les loups. — Être enrhumé comme un loup. — Un froid de loup. — La faim chasse le loup du bois. — Marcher à pas de loup. — Enfermer le loup dans la bergerie. — Les loups ne se mangent pas entre eux. — Se mettre dans la gueule du loup. — Tenir le loup par les oreilles. — Quand on parle du loup, on en voit la queue. — Entre chien et loup. — Quiconque est loup, agisse en loup.

V. Composition. —

CONSEILS

Nous avons étudié la fable du point de vue de la composition, c'est-à-dire que nous avons suivi l'auteur dans son travail d'invention du sujet, de la disposition de ses idées, et de l'élocution ou style.

Pour rendre cette étude plus pratique, inspirons-nous-en

dans un travail de composition suggéré par la fable. Le sujet de notre travail s'énoncera comme suit :

« Appréciez la conduite du loup de la fable. Terminez votre composition en faisant une application de la leçon dégagée de cette conduite. »

CONSEILS

Le travail d'invention consiste dans la recherche des matériaux pour la dissertation des idées secondaires et des idées particulières qui mettront en lumières la pensée générale : « La conduite du loup est digne d'éloges. »

Alors bien des idées se présentent. Choisissons pour ne garder que celles qui se rapportent absolument au sujet. Puisqu'il s'agit d'apprécier une conduite ; rappelons ce qu'elle a été ; disons que nous l'approuvons. Nous pourrions aussi faire voir quels avantages aurait trouvés le loup à suivre le chien ; insistons surtout sur la grandeur, l'héroïsme et la gloire de sa conduite.

Pour l'application demandée, nous parlerons de la jeune fille aux prises avec la mode.

Faisons maintenant la disposition de nos idées en les ordonnant dans l'élaboration d'un plan. Nous aurons trois divisions principales : entrée en matière, nœud et conclusion.

Le sujet tel que présenté, détermine le nœud et la conclusion, seule l'entrée en matière sera donc à trouver.

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE	Exposition du travail à faire sur une fable.	
	Division de la composition.	1. Apprécier la conduite du loup. 2. Appliquer à la vie courante la leçon qui se dégage de cette conduite.

NŒUD.	{	Apprécier la conduite du loup.	Admirer cette conduite, faisant valoir	{	1. Puissance de l'invitation du chien. 2. Avantages présentés au loup.
			Montrer dans la conduite du loup	{	1. la sagacité. 2. la gloire. 3. la fierté. 4. la grandeur.
			Dire ce qu'aurait été la conduite opposée	{	1. Vile. 2. Dégradante.
CONCLUSION.	{	Appliquer à la vie courante la leçon qui se dégage de cette conduite.	1. Leçon voulue par le moraliste.		
			2. Application générale	{	Ceux qui se dégradent pour un gain matériel.
			3. Application particulière	{	La jeune fille esclave de la mode.
			4. Insinuation de la mode.		
			5. Réponse fière à lui adresser.		

DÉVELOPPEMENT

II. Développement. — Les fables ont quelque chose de magique pour briser à la réflexion nos cerveaux de quinze ans. Ainsi, après avoir lu, analysé et appris de mémoire : « le loup et le chien » de La Fontaine, il s'agit maintenant de juger « Maître loup ». Vous apprécierez sa conduite, dit notre sujet de composition, puis vous le proposerez comme modèle à une portion de l'humanité. » Vous ne nierez pas la difficulté du travail et le courage de qui l'aborde résolument.

Et me voici à l'œuvre. Si, par hasard, je rencontrais ce loup « qui court encore » combien volontiers je le saluerais en lui disant : « Sire loup, je vous félicite. Votre conduite lors de votre rencontre avec le chien au « col pelé » fait l'admiration de toutes les classes d'étudiants. Vous auriez eu tant de raisons de suivre l'insinuant « *canis* ». Son invitation n'avait-elle pas le ton de l'amitié ? Il semblait plaindre si sincèrement votre sort en le dépeignant dans ses caractères les plus hideux, et avec quel art il opposait au tableau de vos misères les avantages de la vie à laquelle il vous conviait ! D'ailleurs, tous ses conseils semblaient dictés par un réel intérêt et un vif désir de remédier à vos maux. Vous en étiez vous-même convaincu, beau sire, et vous alliez marcher sur les traces d'un ami, heureux, riche et considéré. Vos plus chers intérêts vous y portaient ; la sagesse paraissait vous en faire un devoir.

Mais, ô bonheur ! Assez tôt, vous apercevrez le danger et devant l'esclavage qui vous guette, fuient et l'appât de l'abondance et le souci même de la conservation. Alors vraiment, vous étiez sage, reconnaissant qu'il n'est pas un ami véritable celui qui nous conseille au détriment de notre destinée. Né pour la liberté, vous ne pouviez sans vous annihiler, vous lier au service même du plus bienfaisant des maîtres ; vous l'avez compris, c'est votre gloire.

Votre conduite a témoigné d'une fierté héroïque ; vous avez refusé comme indigne de vous de *descendre*, même pour *vivre*. À tout prix, vous avez voulu conserver votre personnalité et la conserver dans l'intégrité de sa valeur.

Oui, j'estime grande votre riposte au chien puissant :

Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

La dignité de votre réponse se mesure à la vilénie d'une conduite opposée.

Comme vous auriez été dégradé, maître loup, en la compagnie des chiens de service. Vous seriez devenu leur risée. Vous auriez été doublement servile, vivant en dehors de votre voie.

« Recevez donc, Sire, mes compliments très sincères. »

Mais ce loup le rencontrerai-je jamais? Vous en doutez, et moi, de même. Aussi, sans plus chercher, en compagnie du fabuliste, je cours aux hommes pour l'application de la leçon ici dégagée.

Car, on nous l'a dit, La Fontaine met les animaux en scène afin de mieux faire voir à l'humanité ses défauts et ses travers. Le bonhomme visant dans notre fable la foule de ceux qui n'hésitent pas à sacrifier leur personnalité morale pour un gain matériel, aurait certes distingué dans notre société, la jeune fille, de tous les âges qui comportent ce titre, la jeune fille, dis-je, immolant son goût, sa délicatesse d'âme, sa candeur aux préjugés de la mode.

À cette jeunesse dans sa fleur, le beau dogue qu'est la mode, se présente fort de son ascendant sur les petits esprits, et ceux-là, nous le savons, ils sont légion. Elle affuble la jeune fille de telle robe, l'entraîne à telle réunion, lui dicte telle manière d'agir, invoquant toujours le même principe : « Tout le monde fait ainsi » ; c'est la grande excuse, le collier de l'esclave.

« Que tu perdes par cet esclavage une personnalité pleine de promesses, d'heureuses dispositions à la simplicité et au vrai goût, la vigueur de tes convictions ; que tu perdes même ta foi et ton âme, qu'importe », dit la mode.

Oh ! vive la jeune fille qui sait répondre : « Il m'importe si bien à moi, Canadienne, à moi, enfant de la sainte Vierge, à moi fille de Dieu et chrétienne, il m'importe si bien de garder ma fierté, mon honneur et ma foi, que « je ne veux en aucune sorte », de la gloire à laquelle il me faudrait sacrifier tous ces biens ! »

Discours de Mardochée

Quoi ! Lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !...
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.
Pour un plus noble usage, il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours,
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer,
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas,
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.
C'est lui qui m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher.
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,

Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers,
Par la plus faible main qui soit dans l'univers.
Et vous qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être, et toute votre race.

RACINE (*Esther*, Acte I, Scène III.)

ANALYSE

I. Origine et nature du morceau. —

SUJET. — Les Juifs ont été amenés en captivité par Nabuchodonosor, roi d'Assyrie. Les Perses, sous la conduite de Cyrus ont fait la conquête de cet empire. Assuérus est leur roi. Il a choisi pour épouse une jeune juive de grande beauté nommée Esther. Mardochée, oncle et tuteur de la reine, ayant refusé de se prosterner devant Aman, favori d'Assuérus, cet indigène ministre fait décréter par le roi la destruction de la nation juive. C'est alors que Mardochée demande à sa nièce d'intervenir auprès d'Assuérus. Esther objecte qu'elle expose sa vie, puisqu'une loi défend sous peine de mort de pénétrer dans la salle où se trouve le roi, si le roi lui-même n'a pas appelé. Le texte est un discours c'est-à-dire le développement oral d'une proposition.

Le discours de Mardochée, comme tout discours, comprend un *exorde* ou entrée en matière; une *proposition* ou vérité à démontrer; une *division* ou distinction de parties; des *arguments*, c'est-à-dire des raisons qui prouvent la vérité à démontrer; une *confirmation*, c'est-à-dire de nouvelles preuves sur ce qui vient d'être dit; une *péroration* ou conclusion du discours.

II. Les idées. — Plan du discours.

L'*exorde*, ou entrée en matière, est dans les vers qui précèdent, alors que Mardochée annonce à Esther le décret d'Assuérus :

.....O Reine infortunée!
O d'un peuple innocent, barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel.
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

La *proposition*, ou vérité à démontrer est contenue dans quatre vers :

Que dis-je? Votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?
Eh! quel besoin son bras a-t-il de nos secours?

D'où: *proposition*: La vie d'Esther ne lui appartient pas, cette vie est à son peuple et à Dieu qui n'a pas besoin de nos secours.

D'où encore, deux points:

1o Si votre vie est à Dieu, vous devez en faire le sacrifice, quand Dieu l'exige.

2. Si vous ne voulez pas accomplir ce sacrifice, les desseins de Dieu se réaliseront quand même, et vous périrez avec tous les Juifs.

PLAN

I	Il faut être prêt à faire le sacrifice de la vie si Dieu l'exige	A Arguments de Mardochée pour convaincre Esther	a) Va-t-elle compter sa vie pour quelque chose quand la patrie va périr? Cette vie est	1. À sa famille 2. À Dieu
			b) Dieu a peut-être permis qu'Esther devint reine pour sauver Israël.	
			c) Dieu n'a pas choisi Esther pour être en spectacle aux Asiatiques	
			d) Dieu ne l'a pas choisie pour charmer les yeux des hommes par sa beauté	
		B Confirmation	Dieu réserve ses saints pour un usage plus noble que ceux qui viennent d'être mentionnés	
		C Conclusion de la 1ère partie	S'immoler pour le nom de Dieu et pour sa gloire, voilà ce que doivent désirer les enfants d'Israël	

II	Dieu réalisera ses projets lors même qu'Esther refuserait de répondre à sa mission	A Arguments de Mardochée pour prouver que Dieu n'a pas besoin de nos secours	a) Les rois de la terre ne peuvent rien contre Lui	1. Dieu n'a qu'à se montrer pour dis- siper leur ligue 2. Dieu parle et les fait rentrer dans la poussière
			b) Au son de sa voix	1. La mer fuit 2. Le ciel tremble
			c) Il voit comme un néant l'ensemble de l'univers	
			d) Les mortels sont devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas	
		B Confirmation de la 2 ^e partie	a) Si Dieu a permis l'audace d'Aman, c'est qu'il voulait éprouver Esther	
			b) C'est Dieu qui a conduit Mardo- chée devant Esther	
		C Conclusion	S'il faut que la voix de Mardochée frappe en vain les oreilles d'Esther, les merveilles divines n'en éclate- ront pas moins	
		D Péroration de tout le discours	a) Dieu peut confondre Aman	
			b) Dieu peut briser les fers des Juifs par la plus faible main	
			c) Esther infidèle à sa mission périra aussi bien que sa race	

III. Le style. — Dans toutes ses tragédies, Racine nous présente l'exemple d'un style sans défaillance. « C'est l'extrême noblesse dans l'extrême simplicité », disait M. Brunetière. C'est toujours la même pureté, la force, la grâce, l'harmonie, la convenance générale dans tous les détails. Pour ne citer qu'un point, relevons quelques-unes des grandes images du discours de Mardochée à Esther. Elles sont empruntées à la Sainte Écriture :

a) L'ÉCRITURE :

« La mer a vu le Seigneur et elle a fui. » (Ps. 47.)

RACINE :

« Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble. »

b) L'ÉCRITURE: « Les rois de la terre se sont levés, les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ... Celui qui habite dans le ciel se rira d'eux... Tu les briseras avec un sceptre de fer, tu les réduiras en poussière comme un vase d'argile. » (Ps. 2.)

RACINE:

« Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
« En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre
« Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer,
« Il parle et dans la poudre, il les fait tous rentrer. »

c) L'ÉCRITURE: « Toutes les nations sont devant Dieu comme si elles n'étaient pas. Elles sont pour lui comme le vide et le néant. » (Isaïe, XL, 17.)

RACINE:

« Il voit comme un néant tout l'univers ensemble
« Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
« Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas. »

(D'après Sengler, s. j.)

IV. Les mots. —

PATRIE: (du latin, *patria*, acc. *patriam*): Pays où l'on est né et auquel on appartient comme citoyen. — Ex.: Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie: Bossuet, *Histoire universelle*.

COURROUX: (Subst. verbal de courroucer): Courroucer, du latin pop. *corruptiare*, dérivé de *corruptum*, part. passé de *corrumpere*, corrompre, aigrir et p. ext. irriter. Irritation véhémement contre quelqu'un par qui on a été offensé. Ex.: Comment ce courroux si terrible, en un moment s'est-il évanoui? (Racine, *Esther* II, 8.)

TRÔNE: (du latin *thronus*, acc. *thronum*): Siègne élevé où les souverains sont assis dans les réunions solennelles. — Ex.: Préparez un trône pour Joas. Rac. Ath. — P. anal.: Dieu... du haut de son trône, interroge les rois. Rac. Esth. III, 4.

SPECTACLE: (du latin *spectaculum*, acc. *spectaculum*): Vue d'un ensemble qu'embrasse le regard. Ex.: Placide à vos genoux, vous doit être, Madame, un spectacle assez doux.

(Corn., *Théod.* III, 5.) — Fig.: Ensemble de choses qu'observe l'esprit. Ex.: Ils nous apprennent à craindre Dieu et nous sont un spectacle éternel des jugements qu'il exerce sur ses enfants ingrats. (Bossuet, *Hist. univ.* II, 20.) — Spécialt. Divertissement offert à la curiosité du public. Ex.: Des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple, (Bossuet, *Hist. univ.* III, 6.)

HÉRITAGE (dérivé de hériter, du radical du verbe, au part. présent et du suffixe latin *aticus*, âge). — Ce qui échoit à quelqu'un par voie de succession. Quand mes mains de tout mon héritage, aux pauvres feraient le partage. (Rac., *Cantiq. spirit.*). — Fig.: Condition, situation que quelqu'un reçoit d'un autre. Ex.: Un héritage de gloire, d'honneur.

ROIS: (du latin, *rex*, acc. *regem*) :

a) Chef souverain de certains États. — Ex.: Fille, femme, mère de rois si puissants. (Boss., *R. d'Angl.*)

b) Le livre des Rois, livre de la Bible qui contient leur histoire.

c) Les Rois mages, venus pour visiter l'Enfant-Jésus.

GUERRE: (Emprunté de l'anc. haut allem. *werra*, querelle, déjà latinisé en *guerra* par un scoliaste de Lucain) *bella*, *bellum*. — Lutte à main armée entre deux peuples. Ex.: Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains. (Montesq.: *Rom.* 4.) — Fig.: État de lutte: Qui terre a, guerre a, Faire la guerre aux vices, (Pasc., *Prov.* 10.)

MER: (du latin, *mare*, acc. *mare*): Vaste étendue d'eau salée qui occupe une partie considérable de la surface du globe terrestre. Ex.: Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble. (Rac., *Esth.*, I, 3.)

CIEL: (du latin *caelum*, acc. *caelum*): 1o Partie de l'espace qui apparaît comme une voûte demi-sphérique circonscrite par l'horizon. Ex.: Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge! (Corn., *Rodag.* V, 1.) — 2o Région supérieure considérée par l'homme comme le séjour de la Divinité. Ex.: Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires. (Boss., *R. d'Angl.*) — Spécialt. Le séjour des bienheureux. Ex.: C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire. (Corn., *Poly.* IV, 3.)

UNIVERS: (du latin, *universum*, acc. *universum*): (T. dict.): L'ensemble de la création. Ex.: Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit comme un point. Par la pensée, je le comprends. (Pasc., *Pens.* I, 6 bis.) — P. ext.: L'ensemble des habitants de la terre. Ex.: Voilà, Messieurs, le spectacle que Dieu donne à l'univers, (Boss., *R. d'Angl.*)

TRÉPAS: (Subst. verbal de trépasser): Passage. Spécialt.: Passage de la vie à la mort (chez l'homme). Ex.: Il n'est point de si cruel trépas où d'un front assuré je ne porte mes pas. (Corn., *Poly.* IV, 5.)

AUDACE: (du lat. *audacia*.) Hardiesse extraordinaire. Ex.: Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace. (Boil., *Ep.* 4.)

FÊTE (du latin pop., *festā*, acc. *festam*): 1o Solennité religieuse, commémorative, célébrée à certains jours de l'année. Ex.: Solennisez vos fêtes sans ombrage. (Racine, *Ath.* III, 4.)

2o Réjouissance publique en l'honneur de quelque évènement mémorable. Ex.: Les fêtes publiques. — Fig. Ex.: La nature est en fête, (riante).

VOIX: (du latin, *vox*, acc. *vocem*): Le son articulé, la parole. Ex.: Elle crut entendre une voix douce et paternelle. (Boss., *A. de Gonz.*) — Fig. (Gramm.) Forme de la conjugaison indiquant si l'action exprimée par le verbe est faite ou subie par le sujet. La voix active, passive, moyenne.

FEU: (du latin *focum* ou *ignis*, acc. *ignem*): Dégagement de chaleur et de lumière produit par la combustion de certains corps, que les anciens considéraient comme un des quatre éléments. Ex.: Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux. (Fén., *Exist. de Dieu* I, 2.). — Spécialt.: Le feu du ciel, la foudre. — Feu symbolique: Le feu sacré (chez les Romains). — Fig.: Ardeur généreuse, enthousiasme, inspiration. Ex.: Tant que l'on a du feu, on est aimable. (Pascal.)

RACE: (de l'ital. *razza*, d'origine incertaine, peut-être slave).: Ensemble des ascendants et descendants d'une même famille, d'un même peuple. Ex.: Vous périrez peut-être et

toute votre race. (Racine, *Esth.* I, 3.) — La postérité. — Ex.:
Et ton nom paraîtra dans la race future. Aux plus cruels tyrans une cruelle injure. (Racine, *Brit.* V, 6.)

LECTURE

PRIÈRE D'ESTHER

O mon souverain roi !

Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux.
Même tu leur promis de ta bouche sacrée
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère.
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger,
Nos superbes vainqueurs insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes
Et veulent qu'aujourd'hui un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracle,
Pourrait anéantir la foi de tes oracles,
Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
Le Saint que tu promets et que nous attendons ?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Ivres de notre sang, ferment les seules bouches,
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,

Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple, embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu : ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche. Accompagne mes pas
Devant ce fier lion qui ne te connaît pas;
Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise,
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis,
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

Esther, Acte I, Scène IV.

V. Composition. — Sujet proposé. — Après avoir étudié le discours de Mardochée et lu attentivement la « Prière d'Esther », exposez les motifs pour lesquels l'héroïne juive mérite votre admiration.

PRÉPARATION DU SUJET.

La maîtresse fait lire la réponse d'Esther au discours de Mardochée :

« Allez ! que tous les Juifs dans Suse répandus
« À prier avec vous jour et nuit assidus,
« Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
« Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère. »

La maîtresse. — Vous le voyez, chères élèves, Esther, à ce moment d'angoisse extrême, demande que les Juifs prient

et jeûnent pendant trois jours. Elle-même observe avec ses suivantes une pénitence afflictive. L'Écriture dit qu'elle prit des vêtements de deuil, et qu'au lieu de parfums, elle se couvrit la tête de cendre. Voyez ensuite avec quelle ferveur Esther prie.

LECTURE:

« Me voici donc tremblante et seule devant toi. »

La maîtresse. — Seule avec Dieu, c'est ainsi que se décident les vocations héroïques. La spontanéité avec laquelle elle recourt à la prière et reste seule avec Dieu, avant de songer à aucun autre moyen humain pour sauver son peuple, nous assure tout de suite qu'Esther est une âme croyante.

Donc, premier motif de notre admiration: *la foi d'Esther*. C'est parce qu'elle vit de la foi, qu'elle a recours à la prière, à la prière unie à la pénitence. Ne l'oublions pas, l'âme qui prie et qui sait s'imposer des sacrifices peut tout obtenir du bon Dieu.

LECTURE:

« Mon père, mille fois m'a dit dans mon enfance,
« Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
« Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
« Il plut à ton amour de choisir nos aïeux;
« Même tu leur promis de ta bouche sacrée
« Une postérité d'éternelle durée. »

La maîtresse. — Esther, à cette heure difficile, se reporte aux jours de son enfance. Ce souvenir des leçons d'un père indique une piété filiale qui attendrit. Les âmes vulgaires oublient vite. Il n'en va pas ainsi de notre héroïne, et ce nous est un nouveau motif de l'admirer. Afin de toucher le cœur de Dieu, Esther lui rappelle ses bienfaits envers les Juifs. C'est bien ainsi que nous faisons. Pour obtenir de nouvelles faveurs d'un bienfaiteur, nous lui rappelons ses bontés passées.

LECTURE:

« Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi;
« La nation chérie a violé sa foi;
« Elle a repudié son époux et son père
« Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère. »

La maîtresse. — C'est-à-dire: les Juifs ont délaissé le vrai Dieu pour adorer les idoles.

LECTURE:

« Maintenant, elle sert sous un maître étranger. »

La maîtresse. — Les Juifs d'abord soumis aux Assyriens étaient sous la domination des Perses depuis la conquête de l'Assyrie par ces derniers.

LECTURE:

« Mais, c'est peu d'être esclave, on le veut égorger.
« Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
« Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
« Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
« Abolisse ton nom, ton peuple et ton autel. »

La maîtresse. — Nous l'avons dit déjà, Aman, favori d'Assuérus, avait fait décréter par ce dernier, la perte de la nation juive.

LECTURE:

« Ainsi donc, un perfide, après tant de miracles,
« Pourrait anéantir la foi de tes oracles, »

La maîtresse. — Ce perfide, est Aman, impie et calomniateur. Les *oracles de Dieu* sont les promesses solennelles faites aux patriarches, et plus tard au peuple juif par la bouche des prophètes.

LECTURE:

« Ravirait aux mortels le plus cher de tes dons,
« Le saint que tu promets et que nous attendons. »

La maîtresse. — *Le saint que tu promets*, c'est-à-dire le Messie.

LECTURE:

« Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches
« Ivres de notre sang ferment les seules bouches
« Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
« Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais. »

La maîtresse. — *Ivres de notre sang*, est une métaphore hardie très fréquente dans l'Écriture. Esther, on le voit, ne

se contente pas de prier et de faire pénitence, elle *répare*, elle demande pardon pour les péchés d'Israël. Elle ne réclame rien pour elle-même, alors que sa vie est extraordinairement menacée : une âme si haute ne connaît pas l'égoïsme et ce nous est un troisième motif de l'admirer.

LECTURE :

« Pour moi que tu retiens parmi ces infidèles
« Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles
« Et que je mets au rang des profanations.
« Leur table, leurs festins et leurs libations. »

La maîtresse. — Il est facile de constater qu'Esther ne s'est pas laissé séduire par les délices d'une cour orientale, et que *la vanité* n'a aucune prise sur ce noble cœur. Les vers qui suivent le montrent avec évidence en nous fournissant un 4e motif d'admiration :

LECTURE :

« Que même cette pompe où je suis condamnée,
« Ce bandeau, dont il faut que je paraisse ornée,
« Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
« Seule, et dans le secret, je le foule à mes pieds,
« Qu'à ces vains ornements, je préfère la cendre
« Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre. »

La maîtresse. — Quel parallèle à établir entre Esther et certaines jeunes filles d'aujourd'hui qui pourraient tout sacrifier à la mode !

LECTURE :

« J'attendais le moment marqué dans ton arrêt,
« Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt,
« Ce moment est venu : ma prompte obéissance,
« Va d'un roi redoutable affronter la présence,
« C'est pour toi que je marche, accompagne mes pas,
« Devant ce fier lion qui ne te connaît pas. »

La maîtresse. — *Ce fier lion*, c'est-à-dire Assuérus.

LECTURE :

« Commande, en me voyant, que son courroux s'apaise,
« Et prête à mes discours un charme qui lui plaise
« Les orages, les vents, les cieux te sont soumis ;
« Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis. »

La maîtresse. — La démarche d'Esther pouvait lui coûter la vie, puisqu'il était défendu, sous peine de mort d'entrer chez le roi sans y être appelé.¹ Or, depuis trente jours, Assuérus n'avait point vu Esther. Le caractère violent, du roi et les lois inflexibles des Perses défendaient à la reine de se présenter. Il était même probable que sa sentence de mort serait prononcée avant qu'elle pût dire un seul mot en faveur de ses infortunés frères. Voilà ce que suggérerait la prudence humaine. Autres sont les conseils de la foi. Esther a prié, elle est prête à faire le sacrifice de sa vie pour sauver son peuple. C'est l'amour de la patrie poussé jusqu'à l'héroïsme. Aussi le calme et la modestie avec lesquels elle s'immole mettent le comble à notre admiration.

Résumons notre préparation :

1o Esther prie avant de songer aux moyens humains de sauver son peuple. C'est une âme de foi.

2o Elle évoque le souvenir de son enfance et cette façon de procéder n'est pas d'une âme vulgaire.

3o Non seulement Esther prie, mais elle demande pardon pour son peuple.

4o Elle ne se laisse pas séduire par la richesse et par les délices de la plus grande cour qu'il y eût alors en Orient.

5o La vanité ne peut atteindre son âme.

6o Esther reste modeste et calme, alors que tout l'espoir de son peuple est en elle.

7o Le sentiment patriotique lui fait accepter le sacrifice de sa vie même avec joie.

Quelle élève ne peut maintenant écrire deux petites pages sur un sujet ainsi préparé.?

DÉVELOPPEMENT

Entre les femmes de la Bible dont on nous a raconté l'histoire : Sara, Judith, Débora, Esther a des titres particuliers à notre sympathie.

¹ Cette défense si sévère avait pour but de protéger la vie du roi.

Nous l'admirons quand, dans une foi ardente, elle se confie à Dieu avant de songer à tout autre moyen humain de sauver son peuple :

« O mon souverain roi, lui dit-elle,
« Me voici donc tremblante et *seule* devant toi..... »

Seule, avec Dieu, c'est ainsi, nous assure-t-on, que se préparent les vocations héroïques. À la prière, Esther sait joindre la pénitence, puisque rien n'est puissant comme le sacrifice, sur le cœur de Dieu. Elle substitue, aux parfums de l'Orient, la cendre et la poussière, à son manteau de pourpre, des vêtements de deuil. Et, alors, non seulement Esther prie, mais elle *répare*, elle demande pardon pour la nation infidèle qui a renié Dieu et méprise sa loi. En cette heure d'angoisses sans nom où sa vie est extraordinairement menacée, Esther ne pense pas à elle-même. Elle ignore l'égoïsme et ses subtils raffinements.

Nous aimons Esther et nous l'admirons parce que dans un moment aussi grave, sa pensée se reporte aux jours de son enfance :

« Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance,
« Qu'avec nous tu juras une sainte alliance..... »

Un cœur moins noble eût oublié : l'oubli, en effet, est facile aux âmes vulgaires.

Nous admirons Esther, parce qu'elle ne s'est pas laissé séduire par le faste et les délices d'une cour asiatique, parce que la vanité n'a pu l'atteindre, alors qu'elle porte la couronne royale :

« Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée.....
« Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds. »

Nous l'admirons encore, parce qu'elle est calme et modeste alors que tout l'espoir de son peuple est en elle.

Enfin, nous vénérons Esther, parce qu'elle a poussé l'amour de la patrie jusqu'à mourir pour elle, et ce dernier motif met le comble à notre admiration.

Copie d'élève.

COMPOSITION.

Lequel, de Corneille ou de Racine a vos préférences ?
Dites pourquoi.

Préparation du sujet :

La maîtresse. — Il est sûr, chères élèves, que vous n'êtes pas préparées à traiter ce sujet. D'abord vous n'avez lu, pour ainsi dire, aucune des œuvres de Corneille et de Racine. Nous allons cependant essayer, de dire *quelque chose* de *quelques-unes* des tragédies de l'un et de l'autre poète ; voir ensuite, quelles raisons nous avons de préférer l'un ou l'autre.

Lorsque le Cid fut joué, en 1636, sur le théâtre de Marais, par la troupe Mondery, Corneille, père de la tragédie française, avait trente ans. Ce ne fut pas un succès : ce fut un triomphe. Jamais le théâtre français n'avait entendu de pareils applaudissements. Les spectateurs créèrent alors un proverbe : « Beau comme le Cid ». La grande tragédie venait de s'imposer par un chef-d'œuvre immortel.

Le sujet du Cid est tiré d'une pièce espagnole.

Rodrigue, surnommé le Cid, c'est-à-dire *Seigneur*, est sur le point d'épouser Chimène. Don Diègue est le père de Rodrigue. Don Gormas est le père de Chimène. Or, dans une querelle, Don Gormas a donné un soufflet à Don Diègue. Don Diègue, trop faible pour se mesurer avec son adversaire, charge Rodrigue de sa vengeance.

Rodrigue tue Don Gormas. Désormais un abîme le sépare de Chimène. Chimène va-t-elle épouser le meurtrier de son père !! Rodrigue a vingt ans. Chimène est plus jeune encore. Cette tragédie sera donc la tragédie de la jeunesse, et qui dit jeunesse, dit héroïsme, sacrifice, dévouement. Mais le Cid est avant tout la tragédie de *l'honneur*. C'est la lutte entre le devoir de venger un père et l'amour envers une fiancée.

Il faut bien dire toutefois que cette façon d'envisager le *devoir* et *l'honneur* est tout-à-fait en désaccord avec la morale chrétienne.

Donc, 1^{ère} idée : Le Cid est la tragédie de *l'honneur filial*. C'est le triomphe du *devoir* sur la *passion*.

Le sujet d'Horace est tiré de l'histoire romaine. Rome et Albe sont en guerre. Leur sort est remis entre les mains de six guerriers dont trois sont romains et de la famille des Horaces; les trois autres sont albains et de la famille des Curiaces. Or, au premier choc, deux Horaces tombent morts, et les trois Curiaces sont blessés. Horace, trop faible pour lutter contre les trois réunis, fait mine de fuir, et, quand il a suffisamment distancé ses adversaires, retourne sur ses pas et les tue l'un après l'autre. Mais Camille, sœur d'Horace est la fiancée de l'un des Curiaces. Elle injurie son frère qui, furieux, se rend coupable du meurtre de sa sœur.

L'idée qui dirige cette tragédie est qu'il faut tout sacrifier à la patrie, même les plus chères affections de la famille.

Donc, 2ème idée: triomphe du devoir: le patriotisme sur les affections de la famille.

Le sujet de Polyeucte, est l'abrégé du martyre de saint Polyeucte, lors de la persécution de Dèce.

Pauline, fille de Félix, persécuteur des chrétiens, aime un chevalier romain nommé Sévère. Pour obéir aux ordres de son père, Pauline renonce à Sévère et épouse Polyeucte. Polyeucte est converti au christianisme par son ami Néarque, et obtient de Dieu la grâce de la conversion de Pauline, au prix de son propre martyre.

Donc, 3ème idée: Triomphe du devoir: (le martyre ici) sur l'amour de Pauline.

Résumons: « Corneille, dans le Cid, montre l'homme se sacrifiant à l'honneur; dans Horace, Corneille montre l'homme se sacrifiant à la patrie; dans Polyeucte, Corneille montre l'homme se sacrifiant à Dieu ».

(*Littérature des Sœurs de Sainte-Anne.*)

Étudions maintenant le sujet de trois pièces de Racine.

Racine était plus jeune que Corneille de trente ans. L'une de ses premières pièces fut *Andromaque*.

Andromaque a épousé Hector. Ce dernier a été tué dans la guerre de Troie. Andromaque a été faite prisonnière avec son fils, Astyanax, par Pyrrhus, vainqueur d'Hector. Pyrrhus est épris de sa royale captive et veut l'épouser en lui

sacrifiant Hermione, sa fiancée. Afin que son fils ait la vie sauve, Andromaque consent à se rendre à l'autel avec Pyrrhus ; elle se donnera ensuite la mort pour rester fidèle à celui que la mort lui a ravi. Mais Hermione a chargé Oreste, dont elle est aimée, de tuer Pyrrhus. Oreste obéit et Andromaque est libre. Hermione se suicide et Oreste est pris de démence.

Donc, 1ère idée : Admirens Andromaque, type de pureté, de tendresse maternelle, de fidélité conjugale, et plaignons Pyrrhus, Hermione et Oreste qui se sont laissé dominer par la passion et meurent misérablement.

Le sujet de Britannicus est tiré de l'histoire romaine.

Néron fait empoisonner son frère Britannicus pour l'empêcher de prétendre au trône de l'empire et pour lui ravir Junie dont ils désirent tous deux l'alliance. Agrippine est la digne mère de Néron, elle est tuée par ordre de son fils. Burrhus, gouverneur de Néron, est mis à mort par ordre du même tyran. Narcisse, gouverneur de Britannicus, se tue de désespoir après s'être enrichi par des confiscations. Junie, type de douceur, de modestie et de délicatesse, se fait vestale après la mort de Britannicus.

Donc, 2ème idée : Les personnages qui agissent mal sont tous punis. Seuls, Britannicus et Junie, s'ils ne sont pas heureux humainement parlant, ont du moins droit à notre sympathie.

Comme nous avons étudié Esther, nous n'y reviendrons pas. Nous avons donc en présence, les sujets de trois tragédies de Corneille et de trois tragédies de Racine.

Cela posé, vous avez déjà, chères élèves, quelques idées pour votre composition. Mais certes, c'est encore bien difficile, n'est-ce pas, de choisir entre Corneille et Racine ?

Continuons. Le système dramatique des deux poètes est basé sur le même principe. Tous deux étudient ce qui passe dans l'âme de leurs personnages et négligent les événements extérieurs. Mais chez Corneille, c'est la *volonté*, éclairée par l'intelligence qui agit, et c'est pourquoi ses héros font toujours leur devoir.

Chez Racine, c'est l'amour qui est en jeu. La volonté de l'homme est faible : le péché originel lui a fait subir une grave

atteinte. Ses personnages sont donc plus passionnés que ceux de Corneille, et ils succombent à la tentation, là où rien n'eût fait fléchir ces derniers.

On a dit de Corneille qu'il est plus *idéal*; de Racine qu'il est plus *naturel*: d'où la pensée qui n'est pas tout à fait juste, il me semble, et que nous discuterons un jour. « Corneille a peint les hommes tels qu'ils devraient être, Racine les a peints tels qu'ils sont. »

Si vous préférez Corneille, il faut dire pourquoi et ce n'est pas facile. C'est le problème que posait un jour Son Éminence le cardinal Touchet à un auditoire d'élite, à l'occasion du centenaire de la mort de Racine: « À vous de dire, Messieurs, si Polyeucte est plus beau qu'Athalie, si le « Qui te l'a dit » d'Hermione donne plus le frisson du sublime que le « Qu'il mourût » du vieil Horace. »

Corneille nous fait aspirer à un idéal. L'idéal c'est le naturel dégagé de ses imperfections. Y aspirer n'est pas nécessairement y réussir; mais se proposer un but supérieur est une bien belle chose. Agir toujours d'après une volonté éclairée par l'intelligence devrait être notre idéal à toutes.

Par ailleurs, nous aimons à retrouver dans Racine quelque chose de nos émotions, de nos sentiments, de nos luttes intérieures. Mais comme il fait bon de se retrouver tout de même en compagnie de ceux qui pratiquent la vertu sans défaillance. Toutes, un jour ou l'autre du reste, nous avons savouré l'austère jouissance de dire: « Non » à la tentation qui nous proposait tel plaisir, telle lecture, telle vanité, tel mensonge, telle visite qui aurait satisfait notre intérêt, notre besoin de plaisir ou notre amour-propre.

Racine a des titres aussi à notre préférence. Nous l'avons déjà dit, il prêche, à sa manière, le triomphe du devoir sur la passion, en montrant ses personnages punis où ils ont péché.

Puis Racine est le peintre par excellence de la femme. Six de ses tragédies portent des noms féminins. Cherchez-les, vous les nommerez à la prochaine leçon. Racine nous a donné Esther, figure de la sainte Vierge; avec Esther, il a composé Athalie pour des jeunes filles comme vous. Enfin, il a renoncé au théâtre en pleine fleur de génie, par délicatesse de conscience.

Quel que soit le sujet de votre préférence, chères élèves, vous pouvez tirer cette conclusion: La supériorité de Corneille, c'est d'avoir été le créateur du genre et un professeur d'énergie; la supériorité de Racine, c'est d'être un artiste sans rival et vous pourriez répéter le vers d'Athalie:

« Ce sont deux puissants dieux »,

sans craindre d'entendre répliquer:

« Il faut craindre le mien,

« Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien. »

NOTE: ¹⁷/₂₀ — *Correction de M. Léger, professeur à l'Université de Montréal.*

Très bon travail d'une ordonnance simple et claire, appuyé sur des faits précis, et où ne manquent pas les réflexions personnelles. Le style est de qualité très satisfaisante.

LEQUEL DE CORNEILLE OU DE RACINE A VOS PRÉFÉRENCES
ET POURQUOI ?

Trop elliptique.

Dans un très beau discours, prononcé à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de Racine, Son Éminence le cardinal Touchet posait à un auditoire d'élite le problème difficile à résoudre de la prééminence entre Corneille et Racine:

« À vous de dire, Messieurs, si Polyeucte est « plus beau qu'Athalie, si le « Qui te l'a dit » « d'Hermione donne le frisson du sublime, non « moins que le « Qu'il mourût » du vieil Ho-
« race... »

Le même problème nous est proposé aujourd'hui sans les ressources hélas! de l'auditoire de Monseigneur d'Orléans.

Provoquer l'admiration par le spectacle du devoir triomphant sur la passion, telle est la préoccupation habituelle de Corneille. Cette préoccupation s'accuse d'abord dans le Cid, le héros castillan, qui, placé entre son amour et ce qu'il suppose un devoir, hésite à peine un instant, et du même coup, venge son père et

fait orpheline sa fiancée, Chimène. Elle se manifeste, cette préoccupation, dans « Horace » où nous voyons l'impérieux devoir triompher de la plus légitime sensibilité, du patriotisme sur l'amour fraternel.

Mais, c'est surtout dans Polyeucte que le système de Corneille s'affirme plus nettement et que le « Père de la tragédie » donne un admirable exemple de ses procédés et de son irrésistible influence. L'idée chrétienne y rayonne plus complète et plus entière. Les caractères qu'elle y inspire prennent quelque chose de sa noblesse et de son élévation, et nous y suivons ses admirables progrès dans l'âme sincère de Pauline, comme nous y touchons du doigt son incontestable supériorité sur l'honnêteté païenne. Pauline aime Sévère, un chevalier digne d'elle, par obéissance à son père Félix elle fait violence à son cœur pour aimer Polyeucte que le devoir lui impose.

« Je te suivrai partout et mourrai si tu meurs », dit-elle à Polyeucte. Polyeucte meurt, en effet; et quand, par l'effusion de son sang, il a obtenu à son épouse la grâce de la foi, Pauline entrevoit l'idéal surnaturel ou l'héroïsme de son époux a pris naissance. Elle devient chrétienne. « Je sais, dit-elle, je sens, je crois, je suis désabusée. » Pauline est une Romaine, c'est une âme forte qui a fait du devoir la mesure de sa vie, et qui a été au-dessus des faiblesses et des irrésolutions où les âmes vulgaires vont se perdre.

Donc, l'élévation des sentiments, l'honneur, la dignité morale, sont du ressort de la tragédie de Corneille. Ses héros et ses héroïnes sont debout dans leur grandeur surhumaine, et leur surnaturelle beauté. Il est le plus moral des dramaturges français, et pourtant... je lui préfère Racine.

*Je ne sais :
la société
des débuts
du 17^e siècle
abonde en
héroïnes qui
ressemblent
singulière-
ment à celles
de Corneille*

L'un des motifs de ma prédilection, c'est que Racine est le peintre par excellence de la femme. Ce génie délicat semble avoir pénétré tous les mystères et toutes les contradictions de sa nature. *Les femmes au théâtre de Corneille sont plutôt la personnification abstraite d'une idée*; chez Racine, ce sont des êtres vivants de notre vie, luttant, louvoyant même les sentiers difficiles.

Je l'aime, parce que son œuvre a le mérite des œuvres supérieures; la vérité réelle et idéale, l'art dans la composition et la réflexion; surtout, parce qu'il fait du bien en nous prêchant lui aussi, à sa manière, le triomphe du devoir sur la passion. Voyez plutôt :

Son Andromaque a beau relever du théâtre païen, la fidélité conjugale de cette veuve d'Hector lui donne je ne sais quel air de parenté avec les veuves austères dont le christianisme a fait une hiérarchie sainte.

Pyrrhus, meurtrier d'Hector, au siège de Troie sollicite vainement la main de sa royale captive; l'enjeu de la situation, c'est la vie d'Astyanax. Plutôt que de voir immoler son fils, elle sera dans le passage d'un instant l'épouse du roi d'Épire; plutôt que d'outrager la mémoire d'Hector, elle s'égorgera aussitôt elle-même.

J'en conviens, à l'heure où elle prend cette résolution, l'Andromaque française redevient païenne.

Mais de complexes intrigues provoquent un autre dénouement : Hermione, la fiancée mécon nue, arme contre Pyrrhus la main d'Oreste; l'instigatrice du meurtre se tue de désespoir, l'assassin est pris de démence; finalement, le vice est puni par ses propres excès et le châ timent des trois criminels devient comme le tri omphes de la vertu. « Britannicus n'est qu'un

cas de conscience chrétien. » Le devoir, représenté par Burrhus, aura pour mandat de retenir Néron sur la pente où le pousse sa folle passion pour Junie.

Très juste.

Je ne conteste pas que la volonté chez Racine est souvent faible, que souvent aussi la raison fléchit en présence de la passion, mais il y a chez lui une morale indirecte très élevée, qu'il s'agit seulement de dégager d'une œuvre que tous les lecteurs et les spectateurs ne peuvent comprendre.

J'aime Racine parce qu'il nous a donné Esther, cette suave épopée biblique dont les récits ont bercé notre enfance; parce que dans cette radieuse figure, il a évoqué, qu'on le sache ou qu'on l'ignore, celle de la Vierge Marie. Je l'aime parce qu'il a enrichi le théâtre d'un personnage nouveau: l'enfant. Enfant royal, il est vrai, le délicieux Eliacin, soustrait par le magnanime Joad aux fureurs d'Athalie. Ce prêtre et cet enfant ont porté bonheur au génie de Racine et comme divinisé l'art dramatique.

Enfin, je préfère Racine à Corneille parce qu'il sut accomplir le plus douloureux des sacrifices que la conscience pût lui demander. À trente-six ans, il abandonne le théâtre en pleine fleur de génie. Il traduit les hymnes du Bréviaire romain dans des strophes enchantées et s'élève à un sommet très haut de piété chrétienne.

Bien.

Racine, a-t-on dit, n'est pas aussi grand que Corneille, ni Eschyle, ni Shakespeare, soit, mais il n'en est pas moins la grâce et l'harmonie, la délicatesse et le bon sens, l'équilibre. La clarté, la beauté, le centre incontesté, sinon le centre unique, selon Sainte-Beuve du drame national; l'étoile « littéraire » la plus pure de la France dans son beau siècle « littéraire ».

NOTE: ¹⁷/₂₀ — Correction de M. Augustin Léger, professeur à l'Université de Montréal.

Il y a une excellente analyse des ressorts dramatiques employés par Corneille et par Racine; on aurait voulu seulement quelques exemples et des allusions précises à tel ou tel de leurs personnages. Le plan n'est pas mauvais et le style est satisfaisant.

LEQUEL PRÉFÉREZ-VOUS DE CORNEILLE OU DE RACINE ET
DONNEZ LA RAISON DE VOS PRÉFÉRENCES

« Et choisis si tu l'oses. »

*Préférence
pour l'un,
choix entre
les deux.*

*Préférez les
donc tous
deux et dites
seulement
en quoi ils
diffèrent.*

Ce défi que Corneille fait porter à l'un de ses personnages dans la tragédie d'Héraclius semble aussi nous être adressé dans l'alternative où nous sommes de marquer notre *préférence* pour deux auteurs qui nous attirent également. En effet, comment choisir l'un et reconnaître ses mérites sans paraître sacrifier l'autre ? Mais nous nous rappellerons ce que Nisard dit si sagement : « Il n'y a rien au-dessus du génie et dans la sphère des Corneille et des Racine, il y a des égaux, il n'y a pas de rang. » Après cette affirmation, nous pourrions les opposer l'un à l'autre sans crainte de rabaisser l'un ou l'autre et la manifestation de notre goût personnel ne sera pas le résultat d'une admiration partielle.

Le système dramatique des deux poètes est basé sur le même principe. Tous deux font de l'analyse psychologique : ils considèrent dans une âme un problème moral, en suivent le développement en négligeant autant que possible les événements extérieurs qui n'ont pas un rapport immédiat avec l'action. Mais ce problème moral, cette lutte qui s'engage entre la passion et le devoir n'est pas conclue par le même moyen, ni de la même manière. Chez Corneille

Bien.

c'est la volonté qui meut tout. Comme l'homme n'est vraiment digne de ce nom que par la lumière de sa raison et la fermeté de sa volonté, la perfection consiste donc dans la connaissance claire du bien et dans sa pratique sans défaillance. C'est ce qui caractérise les héros de Corneille. Ils voient le vrai, le bien et ils y vont de toute leur âme. La passion a un pouvoir effacé chez eux ; si elle se fait sentir, c'est comme pour indiquer qu'ils ne sont pas des êtres incomplets ; elle se manifeste plutôt pour montrer son assujettissement que pour donner le spectacle d'un triomphe qui n'est pas de son droit ! Si parfois la volonté est égarée, c'est le fait de l'erreur de l'esprit et non de la passion. Corneille donne du problème moral une solution qui fait honneur à la dignité humaine.

Peu clair.

Racine suit tout autrement les phases de la crise psychologique et en amène un dénouement différent. *Son abstraction* porte sur la volonté. L'homme par sa déchéance originelle, a subi une grande atteinte dans cette faculté, et les passions n'étant plus gouvernées par une maîtresse vigoureuse, ont elles-mêmes un pouvoir redoutable. Ses héros sont donc plus passionnés et moins volontaires, et dans la lutte intérieure, la volonté ne sachant pas se dégager des entraves passionnelles fléchit, succombe et c'est alors que nous sommes témoins de ces défaites qui font la honte et la douleur de l'homme.

Bien.

Ces manières différentes de pénétrer l'âme humaine ont fait qualifier les deux poètes. On a dit de Corneille qu'il est plus idéal ; de Racine, qu'il est plus naturel. *Ce n'est pas à dire que l'un est dépourvu de la qualité de l'autre. Tous deux sont supérieurement « humains »,* mais tandis que « Corneille nous montre l'humanité

telle qu'elle devrait être, Racine nous la peint telle qu'elle est. »

Et s'il faut maintenant manifester une préférence, je dirai qu'après bien des hésitations et des retours elle va à Corneille. Et pourquoi ? Précisément parce qu'il est plus idéal. Qui dit idéal, ne dit pas fiction. C'est le naturel mais dégagé de ses imperfections. La réalité d'ordinaire, à cause de ses vulgarités et de ses mesquineries laisse l'âme dans le terre à terre ; l'idéal l'élève, l'agrandit, et lui montre un but supérieur, mais possible et raisonnable. C'est l'effet que produit le théâtre de Corneille.

Sans doute on aime à voir Racine nous retracer l'histoire de notre propre âme, nous faire la peinture de ses émotions, de ses sentiments ; on aime à retrouver dans l'âme des héros ses luttes intérieures, ces alternatives de force et de faiblesse, en un mot cette vérité simple, humaine, si conforme à notre condition terrestre. Mais comme il fait bon après cela se retrouver en compagnie d'âmes qui ne transigent jamais avec le devoir ! À admirer ces beaux exemples d'honneur, de dignité, d'abnégation, on se sent épris d'enthousiasme pour tout ce qui est noble, pour tout ce qui élève la vie, on aspire à devenir meilleur. Le théâtre de Corneille est vraiment, comme on l'a appelé, une école de grandeur d'âme ; et en ce siècle où l'on déplore tant l'égoïsme, l'affaiblissement des caractères, l'énervement des volontés, on ne saurait trop concevoir le prix de l'énergie, des grands efforts, de la vertu, en un mot on ne saurait trop chercher cet idéal qui embellit les réalités austères du devoir et procure à l'âme de douces et fortifiantes jouissances.

Louis Hypolite Lafontaine

La session du parlement s'ouvrit en septembre 1841. Tous les esprits étaient dans la plus grande perplexité. La majorité anglaise, maintenue par Sydenham, factice, sans cohésion, s'émiettait de toutes parts.

Le gouverneur s'adressa à Lafontaine dans le dessein de constituer avec son concours un gouvernement viable. Bagot avait frappé à toutes les portes, avant de se tourner vers lui. Enfin, la force des choses l'inclinait vers l'homme de la situation, sur lequel convergeaient toutes les aspirations anxieuses de ses compatriotes. Le premier contact de ces deux esprits éminents leur fit constater l'écart de leurs prétentions respectives, en matière de répartition du pouvoir. « Le premier poste judiciaire du pays, la surintendance de l'instruction publique, le portefeuille du solliciteur-général, voilà ce qui doit satisfaire les Canadiens », disait le premier. « Égalité du nombre des ministres entre les provinces; voilà ce que je réclame, répond Lafontaine, et en plus, un portefeuille pour Baldwin, rien de plus, mais rien de moins. » Ces demandes parurent d'abord exorbitantes à Bagot.

Lafontaine, chargé de revendiquer les droits de tout un peuple, repousse toute demi-mesure de justice; c'est la répartition intégrale qu'il lui faut, l'élévation au pinacle des siens si longtemps relégués dans les bas-fonds de la politique. Notons qu'un ambitieux vulgaire aurait pu entrer dans le cabinet, avec une part moindre de pouvoir, sans soulever les réclamations d'amis peu préparés à un succès complet. Qu'elle est éclatante aussi et exemplaire la fidélité de Lafontaine envers Baldwin dont il exige l'entrée au Conseil, malgré l'aversion du gouverneur pour son ami!

ALFRED DECELLES,
(*Lafontaine et son temps.*)

LECTURE

SIR CHARLES BAGOT

Quelles pages émouvantes que l'histoire de Bagot au Canada! Dans un peu plus d'une année se déroule l'œuvre réparatrice, qui semble se précipiter vers son terme avec d'autant plus de rapidité que les heures du libérateur sont comptées. Il brise la longue chaîne que le pays traîne depuis cinquante ans. Lorsque le rideau descend sur un dénouement heureux, lorsque l'on souhaiterait voir le héros jouir de son triomphe, il tombe abattu sous les lauriers de sa conquête définitive. Il y a là, ce semble, les éléments d'un drame shakespearien. Si les hommes ne s'apprécient dans l'histoire qu'en raison des services rendus à l'humanité, la grande figure de Bagot mérite une page enluminée au livre d'or des hommes illustres. Sa mort, on peut le dire malgré la banalité de l'expression, fut un deuil national. De toutes parts, dans le Bas-Canada, pendant sa maladie, des prières montaient au ciel pour obtenir sa guérison. Lorsqu'il disparut, ce malheur provoqua des regrets universels et des éloges attristés. Ce concert de louanges teintées de mélancolie murmurées pieusement autour de sa tombe, forme le plus bel hommage qui puisse honorer la mémoire d'un homme d'État. C'était l'hommage d'un peuple reconnaissant, mis en possession de ses droits. Le poète a dit :

« Ah! toute nation bénit qui la délie! »

ALFRED DECELLES (*Lafontaine et son temps.*)

ANALYSE

I. Origine et plan du morceau. — Cet extrait est tiré du livre de M. Alfred DeCelles: « Lafontaine et son temps. »

L'exposition comprend :

1o L'ouverture de la session en 1841.

2o La proposition et les divisions du sujet.

Le nœud montre l'antagonisme des idées de Bagot et de Lafontaine au premier abord.

La conclusion nous fait admirer : 1o Le dévouement de Lafontaine envers ses compatriotes ; 2o Sa fidélité envers son ami Baldwin.

II. Le fond. (Les idées) : Louis-Hippolyte Lafontaine.

Idée générale : Lafontaine revendique auprès du gouvernement anglais les droits de ses compatriotes.

PLAN

I EXPO- SITION	1. Ouverture de la session	a) Temps	{ Septembre 1841	
		b) État d'es- prit des ha- bitants	{ Perplexité générale	
		c) Raisons de cette per- plexité	{ La majorité anglaise maintenue par Sydenham était	{ 1. factice
				{ 2. sans cohé- sion
II NŒUD	2. Proposition et divisions	a) Faiblesse du gouver- nement	{ Bagot avait frappé à toutes les portes avant d'appeler Lafontaine	
		b) Appel de Bagot à La- fontaine	{ a) Lafontaine était l'homme de la situation b) La confiance de ses com- patriotes était en lui	{ 3. s'émiettait de toutes parts
	Antagonisme des idées de Bagot et de Lafontaine quant à la répartition du pouvoir	1. Bagot ac- cordait aux Canadiens- Français	a) le poste de juge en chef	
			b) la surintendance de l'ins- truction publique	
			c) le portefeuille de sollici- teur général	
		2o Lafontaine exigeait	{ a) l'égalité du nombre des ministres pour chaque pro- vince. b) un portefeuille pour Bald- win. c) l'élévation au pinacle des siens relégués depuis long- temps aux derniers rangs du pouvoir	

III CON- CLU- SION	La conduite de Lafontaine mérite notre admiration	1o Par son dé- vouement	Un ambitieux vulgaire se serait contenté de travail- ler pour lui-même: Lafon- taine ne songe qu'à l'ave- nir de ses compatriotes
		2o Par sa fi- délité dans l'amitié	Lafontaine réclame un por- tefeuille pour Baldwin que le gouverneur détestait

III. La forme ou le style. —

Clarté et sobriété: Voilà défini en deux mots le mérite de cette page.

1. *Clarté*.—La propriété des termes est l'une des conditions de la clarté. Un auteur qui n'aurait pas eu le souci d'employer le mot propre eût peut-être écrit par exemple: « *La première fois* que ces deux hommes remarquables se rencontrèrent, ils eurent vite fait de constater que leurs idées au sujet de la répartition du pouvoir ne s'accordaient pas. » Lisons maintenant la phrase de M. DeCelles: « *Le premier contact* de ces deux esprits éminents leur fit constater l'écart de leurs prétentions respectives en matière de répartition du pouvoir. »

La clarté du style exige aussi *la pureté de la langue*. C'est dire que les locutions vicieuses, les phrases enchevêtrées, tortueuses, ambiguës doivent être impitoyablement bannies. La page que nous étudions est à ce point de vue irréprochable: la pensée de l'auteur y chemine nette et est facile à saisir. Exemple: « Égalité du nombre des ministres entre les deux provinces, et de plus un portefeuille pour Baldwin. — Voilà ce que je réclame. Rien de plus, rien de moins. »

2. *Sobriété*. — Cette qualité du style exclut l'emphase, les mots ronflants, les figures outrées... M. DeCelles emploie la métaphore, mais il le fait avec tact et goût. Ex.: « La majorité s'émiettait de toutes parts. »

Bagot avait frappé à toutes les portes avant de se tourner vers Lafontaine. « Lafontaine repousse toute demi-mesure de justice, il veut l'élévation au pinacle des siens si longtemps relégués dans les bas-fonds de la politique. »

Enfin, la sincérité de l'auteur est évidente. On sent en M. Alfred DeCelles l'homme de bien, préoccupé des intérêts de son pays, consciencieux, correct, sachant ce qu'il veut dire et le disant tel qu'il le pense.

IV. Mots et expressions. —

SESSION DU PARLEMENT: temps pendant lequel siègent les Chambres.

ACTE D'UNION: Acte d'Union des deux Canadas, le Haut et le Bas, en 1840.

MAJORITÉ FACTICE: Majorité: fraction d'une assemblée dont la politique réunit habituellement le plus grand nombre de voix; — factice: qui n'est pas naturelle, mais produite par un effort de volonté.

SANS COHÉSION (fig.), sans sympathie, sans attraction morale.

GOUVERNEMENT VIABLE: organisé de façon à pouvoir durer.

ASPIRATIONS ANXIEUSES DES COMPATRIOTES: désirs tourmentant les esprits à cause de leur incertitude.

ESPRITS ÉMINENTS: hommes supérieurs, aux qualités excellentes.

RÉPARTITION DU POUVOIR: Manière dont le pouvoir est divisé entre plusieurs.

LE PREMIER POSTE JUDICIAIRE: Celui du juge en chef.

PORTEFEUILLE POUR BALDWIN: Fonction de ministre pour Baldwin.

BAS-FONDS DE LA POLITIQUE: rôles méprisables *ici* à cause de leur insignifiance.

SANS SOULEVER LES RÉCLAMATIONS: Sans exciter la critique.

PERPLEXITÉS: (du latin *per plexus*): inquiétude, irrésolution.

GOUVERNEMENT (du latin: *gubernare*): administration, régime.

ÉCART: (par extension ici): différence.

PRÉTENTION (du latin *praetendere*): action de prétendre à quelque chose comme y ayant droit.

SURINTENDANCE (du lat. *superintendens*): fonction de l'administrateur en chef de certains services.

ÉLÉVATION: (du latin *elevatio*): action de mettre à un niveau supérieur.

PINACLE (du latin *pinaculum*): au propre: comble décoré et terminé en pointe; au figuré: position élevée.

POLITIQUE: (du latin *politicus*): qui a rapport au gouvernement des affaires publiques.

RÉCLAMATION (du latin *reclamatio*): action de réclamer, d'exiger ce qu'on nous doit; ou encore de protester contre une injustice.

FIDÉLITÉS (du latin *fidelitas*): qualité de celui qui est fidèle, probe, vrai.

BALDWIN: Chef du parti politique dans le Haut-Canada formant avec Lafontaine, chef du parti politique dans le Bas-Canada, le ministère Lafontaine-Baldwin, sous l'Union, en 1842. Le gouverneur Bagot n'aimait pas cet ami de son premier ministre, Lafontaine; il est à présumer que Bagot avait conçu une mauvaise opinion de Baldwin, à la suite de la sortie de ce dernier du cabinet Draper.

V. Composition. — SUJETS PROPOSÉS:

1. L'histoire rapporte qu'un peu avant les troubles de 1837, M. Louis-Joseph Papineau et son lieutenant Louis-Hippolyte Lafontaine, sentirent le besoin d'aller « réchauffer les comtés du bas du fleuve Saint-Laurent. » En juin, ils tinrent une assemblée à Montmagny. Lafontaine partageait alors toutes les idées de M. Papineau. Écrivez une lettre dans laquelle, après avoir peint en quelques lignes le portrait des deux ora-

teurs, vous montrerez que le genre d'éloquence de l'un et de l'autre était absolument différent.

2. Expliquez dans une lettre à votre soeur plus jeune, ce qu'il faut entendre par un « gouvernement responsable » et racontez-lui les luttes que Lafontaine eut à soutenir pour faire reconnaître le droit dont nous jouissons aujourd'hui.

DÉVELOPPEMENT

1er SUJET

Saint-Thomas de Montmagny,
le 5 juin 1837.

Chère Marie,

« Pendez-vous! »¹ Nous venons d'entendre deux orateurs à Montmagny et vous n'y étiez pas! Eh bien, oui, MM. Papineau et Lafontaine ont parlé à nos gens, dimanche, à l'issue de la grand'messe. Étant si près de l'église, j'ai pu tout voir et tout entendre du balcon de ma chambre.

M. Papineau monta le premier à la tribune ou *husting*, comme tout le monde dit maintenant. Cinquante ans, des yeux qui lancent des flammes, un nez d'aigle, une bouche très fine, un menton proéminent, comme presque toutes les personnes de volonté tenace: voilà M. Papineau.

Mon père nous a raconté que la haute intelligence, les manières distinguées, la belle prestance de l'orateur de la Chambre lui avaient valu à Londres, lors de son voyage avec M. Neilson, le meilleur accueil dans le monde politique. « Est-ce là, semblait-on dire, l'un de ces hommes qu'on nous fait voir, comme tenant plus des Indiens que des Français? »

Que ne l'avez-vous entendu dimanche, flétrir le gouvernement qui nous régit! — D'une voix tonnante, il reprocha à lord Gosford de s'être emparé de l'argent nécessaire pour l'administration, sans avoir consulté l'Assemblée. « Chaque heure du séjour prolongé de cet homme dans le pays, conclut-il,

¹ Allusion à une parole de Henri IV. Il écrivait à Crillon au lendemain de la bataille d'Arques: « Pendez-vous! nous avons combattu à Arques et vous n'y étiez pas! »

est une insulte et un cruel fléau dont nous ne pouvons demander notre délivrance avec trop d'ardeur. »

Mon père fronçait les sourcils, en écoutant cela et se disait à lui-même : « Il s'emballe ! Il s'emballe ! On peut difficilement être plus injuste ! »

Moi, je ne voyais que l'orateur, et tressaillais en l'entendant s'écrier avec une émotion où vibrerait toute l'ardeur d'une âme passionnée : « O mes compatriotes, je vous adjure, au nom de la Liberté, de ne pas faire de vos fils les captifs des Anglais !

J'ai interrogé les voix de la nature et les voix d'outre-tombe, toutes m'ont répondu :

CANADIEN ! CANADIEN !

Ne fais pas de tes fils les captifs des Anglais !

J'ai vu vos champs de blé blondir sous l'ardeur du soleil de juin, et chacun des épis ondulant sous la brise a murmuré à mon oreille :

CANADIEN ! CANADIEN !

Ne fais pas de tes fils les captifs des Anglais !

J'ai admiré notre Saint-Laurent, d'Ontario à Gaspé ; et ses flots, calmes sous le ciel, aussi bien que ses vagues, déferlant avec rage sur les rochers, aux heures de la tempête, m'ont crié :

CANADIEN ! CANADIEN !

Ne fais pas de tes fils les captifs des Anglais !

D'un souvenir attendri, j'ai salué le drapeau aux trois lys d'or arboré par Cartier sur nos plages, le drapeau aussi du vainqueur de Carillon, et l'un et l'autre m'ont dit dans un sanglot :

O FILS DE FRANCE !

Ne fais pas de tes fils les captifs des Anglais !

Mieux encore ! J'ai interrogé nos morts. Montcalm m'a répondu : « J'ai mieux aimé mourir que de voir Québec aux mains des Anglais ! » — Lévis m'a dit : J'ai brûlé mes drapeaux et brisé mon épée, plutôt que de les voir entre les mains des Anglais ! Et Bourlamaque, le rude soldat tout mutilé, m'a

répété du fond de la Guadeloupe: « Feras-tu de tes fils les captifs des Anglais? »

O mon pays, terre arrosée des sueurs de ces vaillants qui furent nos pères, non! jamais! jamais! tu ne seras le captif des Anglais?... »

Des hourras! des bravos enthousiastes ont accueilli ces paroles enflammées, et c'est au cri de « Vive la liberté », que M. Lafontaine a gravi à son tour les degrés de la tribune.

M. Louis-Hippolyte Lafontaine a trente ans, dit-on, et ressemble d'une façon étonnante à Napoléon I. On assure même qu'une dame de la société anglaise de Québec, qui a connu l'empereur, se serait écriée en l'apercevant l'autre jour: « Si Bonaparte n'était pas mort, je dirais que c'est lui. » ¹

Le lieutenant de M. Papineau est donc petit de taille; mais une tenue très digne rachète ce défaut de stature. Les yeux ont une expression de franchise qui inspire la confiance, et la régularité des traits forme un bel ensemble.

Les talents de M. Lafontaine ne sont pas de ceux qui séduisent et enlèvent la foule; et pourtant si l'éloquence de M. Papineau nous empoigne, la logique de M. Lafontaine nous convainc. « Nous n'aurons pas la faiblesse, dit-il, de voter des subsides à la Couronne, si elle ne veut pas nous donner un Conseil législatif électif. » Et l'orateur énumère les motifs de cette réclamation:

« 1. Sur vingt-trois membres qui composent le Conseil, huit seulement sont canadiens. C'est dire que ces derniers ont un délégué par dix mille habitants, tandis que les Anglais ont un délégué par deux cents.

2. Quand il s'agit de questions vitales pour notre race, comme celle de l'éducation ou de la langue, elles sont réglées à l'encontre de nos intérêts et de nos besoins.

3. Le Conseil siège à huis clos et s'entoure de mystères.

4. La liberté de la presse n'existant pas dans le pays, le Conseil ne possède aucun moyen pour se renseigner sur les besoins du peuple.

¹ Cette parole fut prononcée plus tard par Lady Bagot.

5. Les juges sont pour la plupart ignorants, à tel point que plusieurs personnes ont été ruinées par dénis de justice, ou par des jugements iniques, etc.

Or, un tel gouvernement, s'exclame Lafontaine, ne peut être qu'un gouvernement d'aveugles, et l'Angleterre n'a pas le droit de maintenir un tel régime dans l'une de ses colonies, fût-elle la moins civilisée. »

Vous le voyez, chère amie, le genre d'éloquence n'est pas le même. M. Amable Dionne, ancien député de Kamouraska, qui a diné ici aujourd'hui, assure que M. Lafontaine est un esprit équilibré, ennemi des chimères, et qu'il est appelé à rendre service à notre pays quand l'âge l'aura rendu plus sage.

En attendant le feu est aux poudres, surtout dans la région de Montréal :

« De quoi DEMAIN sera-t-il fait ? »

Revenez-nous bientôt. Les vêtements à confectionner pour les pauvres vous appellent, et les causeries de notre cercle assurent qu'elles languissent quand vous n'êtes pas là !

MARTHE.

L'huître et les plaideurs

Un jour deux pèlerins, sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter :
Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
À l'égard de la dent, il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
L'autre le pousse et dit : « Il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
— Eh bien ! vous l'avez vue ; et moi je l'ai sentie. »
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge,
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
« Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles,
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

LA FONTAINE (Livre IX, fable 9.)

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. — C'est une fable, la neuvième du livre IX. Suivant toute probabilité, La Fontaine, en a emprunté le sujet à Boileau. — Le neuvième livre des fables a paru en 1679, et Boileau avait publié en 1669 l'Épître à l'abbé Desroches, épître qu'il n'avait composée que pour conserver la fable *l'huître et les plaideurs*.

II. Étude du fond.—

a) *Résumé.* — Le sujet de la fable est très simple: deux voyageurs se disputent une huître qu'ils viennent de trouver. Un homme qui passe est choisi comme juge du cas en litige. Il ouvre l'huître, l'avale et remet à chaque contestant une des coquilles.

b) *Morale.* — La Fontaine, comme il l'a fait déjà dans « Le chat, la belette et le petit lapin », combat la manie des procès, mais sa conclusion est moins tragique et Perrin Dandin se contente de *gruger* l'huître tandis que le « *saint homme de chat* » a eu la cruauté de croquer les deux contestants.

c) *Division.* — L'exposition de cette fable est très courte; une phrase a suffi au poète pour nous faire savoir ce dont il s'agit. Le nœud, ou la dispute des pèlerins, est la partie importante de ce petit drame, aussi La Fontaine y a-t-il consacré quatorze vers sur les vingt-et-un qui composent toute la narration. Quant au dénouement, il comprend cinq vers seulement. — Quatre vers sont ajoutés au récit pour exprimer la moralité.

PLAN

EXPOSITION: Huître trouvée.	{ Deux pèlerins rencontrent une huître rejetée par la mer. (v. 1-2.)
NŒUD: Discussion des pèlerins.	{ 1. Convoitise des deux pèlerins. (v. 3-4.) 2. Mouvement du premier pour ramasser l'huître. (5). 3. Opposition du second (6-9). { a) Il veut qu'on décide à qui elle revient; b) Il prétend qu'elle est au 1er qui la voit 4. Réplique du premier qui dit avoir bon oeil. (10-11). 5. L'autre soutient avoir vu l'huître le premier. (12-13). 6. Le premier réplique qu'il l'a sentie (14). 7. Dandin arrive, on le prend pour juge (15-16).

DÉNOUEMENT : { 1. Dandin ouvre l'huître et l'avale. (17).
Huître grugée par Dandin. { 2. Surprise des deux pèlerins. (18).
3. Sentence ironique du juge. (19-21).

MORALE: { Les procès sont ruineux pour les familles; réglez
donc vos différends à l'amiable. (22-25.)

III. Étude de la forme. — a) *Style.* — Le style de cette fable est d'abord très vivant, nous croyons voir les personnages se mouvoir devant nous, et cette vie, ce mouvement est dû en partie à l'emploi que fait l'auteur des différents temps du verbe. C'est le présent d'abord :

Un jour deux pèlerins sur le sable *rencontrent*
Une huître, que le flot y venait d'apporter :
Ils *l'avalent* des yeux, du doigt ils se la *montrent*;

Puis le passé :

À l'égard de la dent, il *fallut* contester.

Voici l'imparfait de narration immédiatement suivi du présent :

L'un se *baissait* déjà pour amasser la proie ;
L'autre le *pousse*...

Et la conversation s'engage, vive, animée jusqu'à ce qu'arrive Perrin Dandin.

On ne saurait mettre plus de vie et d'entrain dans une conversation d'aussi peu d'importance.

Quelle variété aussi dans le style de cette fable. La Fontaine a le talent de changer les tournures : il fait un usage fréquent de l'inversion : « *sur le sable rencontrent une huître... que le flot y venait d'apporter.* » Dans le même vers, il emploie la construction logique et l'inversion : « *Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent.* »

Il ne craint pas pour varier le tour d'employer la petite phrase participe correspondant à l'ablatif absolu des Latins : « Nos deux messieurs le regardant » beaucoup plus originale et plus rapide que la complétive : « Pendant que les deux messieurs le regardaient ». Et encore : « Ce repas fait... » au lieu de : lorsque ce repas fut fait.

b) *Métrique et rime.* — Cette vie, cette variété que nous admirons ici, il faut reconnaître que La Fontaine les a obtenues par le mélange habile des mètres et des rimes, et toutes les autres libertés qu'il se permet : coupes du vers, enjambements, etc.

Dès les premiers vers, nous constatons ces licences qui produisent le plus heureux effet d'harmonie imitative :

Un jour — deux pèlerins — sur le sable — rencontrent
Une huître — que le flot — y venait — d'apporter.

La Fontaine aurait pu, en changeant la rime, écrire *rencontrent sur le sable* ou même *rencontrent une huître sur le sable* ; il ne l'a pas voulu, et il a eu raison. Le second vers, grâce à l'enjambement et à l'inversion *y venait d'apporter*, pour *venait d'y apporter*, qui serait incorrect, à cause de l'hiatus *y apporter*, rend à merveille le mouvement du flot qui vient mourir sur le rivage. Les deux petits sujets *l'un, l'autre* placés au commencement de deux vers et qui se détachent si bien, nous font saisir la prestesse des mouvements des deux pèlerins :

L'un se baissait déjà...
L'autre le pousse et dit...

tandis qu'il y a quelque chose de sentencieux dans ce sujet qui, à lui seul, occupe tout un vers :

Celui qui le premier a dû l'apercevoir...

Tout ce petit dialogue d'ailleurs est très bien conduit, et s'il faut voir là, avec Lamartine, des vers « disloqués et boiteux », c'est à la nature même que nous devons nous en prendre, car toute cette scène est absolument naturelle et vivante.

c) *Figures.* — Les figures abondent dans cette fable :

1. *L'inversion* d'abord :

Sur le sable rencontrent.

Y venait d'apporter.

Du doigt, ils se la montrent.

À l'égard de la dent, il fallut contester.

Il est bon de savoir.

Reprit son compagnon.

Dit l'autre, etc.

2. *La litote*: (figure par laquelle on dit moins pour faire entendre plus) :

Je ne l'ai pas mauvais aussi, pour et moi aussi, je l'ai très bon.

3. *L'hyperbole*:

La proie, pour l'huître.

Ce repas fait, il s'agit d'une huître.

Je l'ai sentie — trait bien comique et qui fait penser à l'anecdote des deux Gascons: Voyez-vous cette mouche qui marche au sommet de la tour de Notre-Dame? — Non, mais je l'entends marcher.

4. *Le tour de paradoxe*:

Ils l'avalent des yeux — *Avaler* (ad vallem), signifie proprement faire descendre les aliments dans l'estomac. La figure est très hardie; les deux voyageurs sont si affamés, que leurs yeux voudraient *aval*er ce qu'ils ont été les premiers à voir; on dit de même *manger des yeux*.

5. *La synecdoque*: À l'égard de la *dent*, le singulier pour le pluriel, la *dent* pour les *dents*; le signe pour la chose signifie la *dent* pour l'action de *manger*.

6. *L'ironie* enfin qui domine partout: La Fontaine voulait montrer le ridicule de la plupart des procès, et il choisit *une huître* comme sujet de contestation. Il consacre les deux tiers de sa fable à la dispute entre les deux pèlerins.

Il nous montre ensuite son juge improvisé au moment où il va prononcer la sentence:

Perrin | fort gravement | ouvre l'huître | et la gruge.

La phrase est grave, majestueuse comme l'action elle-même; ne s'agit-il pas d'un juge? et la cause est si importante... Enfin il termine d'une manière on ne peut plus ironique, puisque Perrin Dandin donne aux plaideurs ce qui n'était pas contesté, qu'il paraît leur accorder une faveur en les renvoyant sans frais, et les invite à la paix après s'être adjudgé l'objet du différend.

IV. Étude des mots. —

PÈLERINS: (*peregrinus*, voyageur, d'où *pérégrinations*). D'après l'étymologie, un pèlerin est un homme qui voyage. Plus ordinairement, un pèlerin est un homme qui voyage pour visiter un lieu consacré.

HUÎTRE: Genre de mollusques lamellibranches à double coquille avec charnière. Les huîtres les plus estimées au Canada, sont celles de Malpèque (grandes) et de Caraquette, plus petites mais dont le goût est très délicat. L'élevage des huîtres se fait dans des parcs spéciaux. Les huîtres passent pour nuisibles pendant l'époque du frai, de mai à septembre; aussi recommande-t-on de n'en pas manger pendant les mois sans r (mai, juin, juillet, août). Certaines huîtres fournissent la nacre et des perles.

À L'ÉGARD DE LA DENT: relativement à — Certains critiques ont reproché à La Fontaine cette expression un peu hardie, parce que les dents n'ont rien à faire quand il s'agit d'avaler une huître.

CONTESTER: (du latin *cum*, avec, et *testari*, témoigner): refuser de reconnaître un droit, nier la vérité d'un fait — ici il signifie, disputer, débattre.

AMASSER: aujourd'hui amasser signifie réunir, entasser, plusieurs choses ensemble; au XVIIe siècle, il signifiait aussi *relever de terre*; dans ce sens maintenant, on dit *ramasser*.

GOBEUR: mot charmant, créé par La Fontaine, du verbe *gober* qui signifie avaler avec avidité et sans savourer ce qu'on avale.

DIEU MERCI! Locution elliptique comme la plupart des locutions exclamatives; (sous-entendu, *j'en dis* merci à Dieu).

SUR MA VIE: *au risque de perdre ma vie*. C'est une espèce de jurement; on dit dans le même sens: que je meure si je ne dis pas vrai.

INCIDENT: (du latin *incidere*, tomber sur), événement de médiocre importance qui survient au cours d'une affaire.

PRENNENT POUR JUGE: Expression figurée; les pèlerins ne *s'emparent pas* de Dandin, ils le prient de vouloir bien être

leur juge; on dit couramment prendre pour ami, prendre pour témoin.

ET LA GRUGE: (d'un mot hollandais qui signifie *écraser*) au propre, il signifie manger en faisant craquer sous les dents, ici, il est pris d'une manière plus générale et signifie avaler.

COUR: Nom donné aux sièges supérieurs de justice. Autrefois les rois et les seigneurs tenaient leurs assises dans des enclos à ciel ouvert, dans des cours; le mot est resté.

SANS DÉPENS: Sans que vous ayez rien à payer pour les frais de justice.

PERRIN-DANDIN: C'est un nom employé comiquement par La Fontaine et Racine; ils l'ont emprunté à Rabelais.

ARGENT (de *argentum*, métal blanc): Ce mot sert à désigner indifféremment l'or, l'argent, la monnaie de cuivre et même les billets de banque.

LE SAC ET LES QUILLES: locution proverbiale.

PRENDRE SON SAC ET SES QUILLES, c'était au dix-septième siècle, prendre ses hardes pour s'en aller. La Fontaine ne peut avoir adopté ce sens. Il a dû faire allusion plutôt au jeu de quilles. Perrin-Dandin prend l'argent qu'on a mis comme enjeu et laisse aux joueurs le sac qui doit contenir les quilles elles-mêmes. Manière très pittoresque de dire: il prend pour lui ce qu'il y a de meilleur et ne laisse aux plaideurs que ce qui a peu de prix.

V. Grammaire. —

1. Que pensez-vous de l'expression: Je ne l'ai pas mauvais *aussi*? — On la regarderait aujourd'hui comme incorrecte, et l'on dirait: Je ne l'ai pas mauvais *non plus*. Mais au XVII^e siècle, dans une proposition négative, *aussi* avait le sens de *non plus* et l'on en pourrait citer de nombreux exemples. Je ne sais ni moi *aussi* (Scarron).

2. Comment analyseriez-vous l'adjectif *nos*, dans *nos* deux messieurs? — C'est un adjectif possessif explétif; les messieurs ne sont évidemment pas à nous, mais La Fontaine veut dire: les messieurs *dont nous nous occupons*.

3. Au 8e vers le verbe *apercevoir* est-il bien le mot qui convient? Prouvez-le en donnant le sens exact de voir, apercevoir, et regarder. — *Voir*, c'est simplement saisir par le sens de la vue ; *regarder*, c'est *chercher à voir* ; *apercevoir*, c'est découvrir, voir à une certaine distance et par conséquent d'une manière plus ou moins confuse. Ce dernier verbe est donc bien celui qui convient dans ce vers.

4. Analysez grammaticalement les mots en italique et logiquement, la phrase entière :

Un jour, deux pèlerins sur le sable *rencontrent*
Une huître *que* le flot *y* venait d'apporter.

VI. Sujet de composition. — Suivant Brossette, Boileau avait appris la fable « l'Huître et les Plaideurs » de son père auquel il l'avait ouï raconter dans sa jeunesse. « Elle est, ajoute-t-il, tirée d'une ancienne comédie italienne. Cette même fable a été mise en vers par La Fontaine; mais au lieu de la Justice, il a mis un juge sous le nom de Perrin-Dandin, qui avale l'huître. En quoi notre auteur disait que La Fontaine avait manqué de justesse; car ce ne sont pas les juges seuls qui causent des frais aux plaideurs; ce sont tous les officiers de la justice. »

Ainsi la fable de Boileau a précédé de dix ans celle de La Fontaine et l'auteur de l'Art poétique croyait avoir mieux fait que son ami. Êtes-vous de cet avis? Justifiez votre réponse en comparant la fable que vous venez d'étudier avec celle de Boileau que voici :

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun rencontrèrent une huître :
Tous deux la contestaient, lorsque dans leur chemin
La Justice passa, la balance à la main.
Devant elle, à grand bruit, ils expliquent la chose,
Tous deux, avec dépens, veulent gagner leur cause.
La Justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
« Tenez, voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des sottises d'autrui nous vivons au palais :
Messieurs, l'huître était bonne. Allez! vivez en paix. »

PLAN

I
ENTRÉE
EN
MATIÈRE.

Au triple point de vue de la composition, des personnages et du style, la fable de La Fontaine est supérieure à celle de Boileau.

1o Composition:

- a) Exposition:
obscur chez Boileau,
très claire et très vivante chez La Fontaine.
- b) Contestation:
réduite à un demi-vers chez Boileau,
développée de la manière la plus plaisante chez La Fontaine.
- c) Dénouement:
à peu près le même chez les deux poètes.
- d) Moralité:
n'est pas exprimée chez Boileau,
exposée en quatre vers par La Fontaine.

II
CORPS
DU SUJET.

2o Personna-
ges:

- a) Deux voyageurs — chez Boileau.
deux pèlerins — chez La Fontaine.
- b) La Justice, personnage abstrait
et bien solennel chez Boileau,
Perrin Dandin, personnage con-
cret et très comique chez La Fontaine.

3o Style:

- a) Mots — assez ternes, quelquefois
impropres chez Boileau.
Très justes et très pittoresques
chez La Fontaine.
- b) Vers — alexandrins réguliers chez
Boileau,
libres chez La Fontaine.
- c) Rimes — plates chez Boileau.
mêlées chez La Fontaine.
- d) Le dernier vers de Boileau est un
trait d'esprit fort heureux.

III
CONCLU-
SION.

Boileau n'eût été qu'un médiocre fabuliste. Son vrai rôle, c'est celui de Législateur du Parnasse, et son chef-d'oeuvre l'Art poétique. La Fontaine n'eût sans doute été qu'un médiocre législateur, mais il est un inimitable fabuliste.

DÉVELOPPEMENT

N'en déplaise au Législateur du Parnasse, je trouve sa fable bien inférieure à celle de La Fontaine au triple point de vue de la composition, des personnages et du style. Une étude comparée des deux apologues prouvera que je n'ai pas tort.

Le début de Boileau d'abord me semble obscur. Quel est cet auteur qu'il ne nomme pas ? et surtout quel est ce chapitre ? Ne semble-t-il pas d'ailleurs qu'il s'agit ici d'un ouvrage et que l'auteur n'ait employé le mot chapitre que pour les besoins de la rime ?

Boileau nous avertit que ses deux voyageurs sont à jeun, on comprend alors l'empressement de chacun à dévorer l'huître, mais c'est un bien maigre repas pour un homme affamé.

La Fontaine, lui, nous raconte la chose comme s'il en avait été témoin :

Un jour, deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître...

et il a soin de nous avertir qu'elle est très fraîche, puisque le flot vient de l'apporter ; excellente raison pour expliquer la convoitise des deux gourmets.

Et comme l'auteur l'exprime bien cette convoitise :

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent...

Mais, hélas ! une huître ne se partage pas, et c'est pourquoi :

À l'égard de la dent, il fallut contester.

Boileau réduit à un demi-vers cette dispute qui est pourtant une partie importante du petit drame :

Tous deux la contestaient...

La Fontaine, le fin observateur qui voyait si bien les gens et les bêtes, nous fait le tableau le plus amusant de cette contes-

tation. Il nous fait voir le premier pèlerin qui se baisse pour ramasser l'huître, l'autre qui le pousse. Il nous fait entendre la dispute, futile, comme toutes celles des gens chicaniers qui se querellent pour des riens, jusqu'à ce qu'il arrive à ce trait d'un comique achevé :

— Eh bien ! vous l'avez vue et moi je l'ai sentie !

On songe involontairement à l'anecdote des deux Gascons : « Voyez-vous cette fourmi qui marche au sommet de la tour de Notre-Dame ? — Non, mais je l'entends marcher. »

Le dénouement dans les deux auteurs est le même, c'est-à-dire que le juge mange l'huître et ne laisse aux plaideurs que les écailles.

Quant à la morale, Boileau nous la laisse deviner, La Fontaine l'exprime d'une manière très plaisante dans les quatre derniers vers.

Despréaux, dit Brossette, prétendait que La Fontaine manquait de justesse en faisant intervenir un juge au lieu de la justice elle-même, « car, disait-il, ce ne sont pas les juges seuls qui causent des frais aux plaideurs, ce sont tous les officiers de la justice. » Sans doute, mais les *officiers* de la justice ne sont pas la *Justice*. Et l'on ne conçoit pas comment un personnage peut être la *Justice* et cependant *vivre des sottises d'autrui*.

La Fontaine garde mieux les convenances quand il choisit pour vider la querelle un juge dans la personne de Perrin-Dandin.

De plus, la Justice, — eût-elle même sa balance à la main ! — est quelque chose de très abstrait et de très solennel.

Perrin-Dandin, lui, est un personnage très concret. La Fontaine nous le peint de main de maître, et sa gravité narquoise lorsqu'il vient de duper les pèlerins est admirable.

Quant aux deux plaideurs, Boileau n'esquisse pas même leur portrait ; il se contente de nous dire que ce sont des voyageurs.

La Fontaine, lui, nous peint ses deux pèlerins : ils sont avides, têtus, chicaniers, niais, faciles à duper ; on croit les

voir bouche bée et les yeux égarés quand, pour toute sentence Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge.

La fable de La Fontaine est donc supérieure à celle de Boileau pour la composition et les personnages; elle l'est encore si l'on considère le style.

Les mots qu'emploie Boileau sont ternes, quelquefois même impropres :

Droit litigieux n'est pas juste — l'objet d'un litige est précisément de savoir où est le droit.

Demande l'huître n'est pas exact non plus; puisque l'huître est sur le sable, le juge n'a qu'à la prendre.

Arrêt, employé pour l'action d'avaler, n'est pas le terme qui convient.

Non plus que *bataille*, employé pour contestation. Il semble bien que bataille soit là uniquement pour rimer avec écaille.

Boileau emploie le vers alexandrin, et d'un bout à l'autre de la fable, il conserve les rimes plates. Ce qui ne donne guère de variété à son récit. La Fontaine, au contraire, mêle et les mètres et les rimes, et c'est ce qui donne à son petit apologue l'illusion de la vie. Le dernier vers de Boileau est très joli et c'est pour le conserver sans doute qu'il a gardé toute la fable. Mais le discours de Perrin-Dandin ne manque pas d'ironie narquoise :

Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille,
Sans dépens; et qu'en paix, chacun chez soi s'en aille.

La comparaison des deux fables n'est donc pas glorieuse pour Boileau. Despréaux ne savait pas faire une fable; son vrai rôle c'est de dicter des lois aux poètes, et son chef-d'oeuvre, c'est l'Art poétique.

Quant à La Fontaine, il n'eût pas eu, sans doute, la patience de composer l'Art poétique « les longs ouvrages me font peur » écrivait-il. Mais il excelle dans la fable, et jamais ni avant ni après le Bonhomme, on n'arrivera à écrire quelque chose qui approche seulement de son « ample comédie à cent actes divers ».

L'automne

Au comte de Bussy Rabutin.

À Livry, ce 30 novembre 1677.

Je suis venue ici achever les beaux jours, et dire adieu aux feuilles; elles sont encore toutes aux arbres; elles n'ont fait que changer de couleur: au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurore, que cela compose un brocart d'or riche et magnifique, que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne serait que pour changer.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. — Nous avons ici une courte mais très jolie description, extraite d'une lettre de madame de Sévigné à son cousin, le comte de Bussy Rabutin.

À une époque où l'on n'aimait guère à se déplacer, où l'on dédaignait la province, Mme de Sévigné fut une intrépide voyageuse. Plusieurs fois elle traversa la France. On la vit en Normandie, en Picardie, en Bourgogne. Elle descendit trois fois en Provence, et, la troisième fois pour y mourir. Mais la province où elle fit les plus longs séjours fut la Bretagne. Elle y passa des mois et même des années, par nécessité plus que par goût peut-être, car elle eut la malchance d'avoir pour mari, pour fils et pour fille des prodiges dont la main était « un creuset où l'argent se fond ». Comme elle voulait payer leurs dettes et pourvoir à leurs dépenses, il fallait économiser; c'est pourquoi elle s'arrachait parfois à Paris et à la Cour pour se retirer dans ses propriétés des Rochers ou du Buron. Ce fut de la sorte qu'elle apprit à connaître autre chose que les parcs dessinés par Lenôtre et les arbustes taillés en parasols.

Ce qu'elle gagna surtout à ces retraites, ce fut de comprendre les beautés de la nature; nous leur devons, nous, ces jolies descriptions dont la marquise émaille ses lettres et qui sont de vrais bijoux littéraires. Toutes les saisons plaisent à l'aimable épistolière, et pour chacune elle a le mot qui peint. Le 13 janvier 1672, elle écrit: « J'ai été à Livry; il y faisait très beau quoique très froid; mais le soleil brillait, tous les arbres étaient *parés de perles et de cristaux*. » Le 1er juin 1674, elle dit à sa fille: « J'étais dans le milieu du jardin comme vous l'avez imaginé; et les rossignols et les petits oiseaux ont reçu avec un grand plaisir, mais sans beaucoup de respect, ce que je leur ai dit de votre part. »

Mais rien ne lui plaît comme l'automne et surtout comme « le renouveau », et l'on pourrait citer nombre de ses lettres où elle décrit les beautés de ces deux saisons. Nous avons choisi un extrait entre bien d'autres; encore est-ce un extrait bien court; madame de Sévigné ne s'attarde guère sur un sujet; souvent dans une même lettre, elle passe, sans y songer « du grave au doux, du plaisant au sévère. »

II. Étude du fond. — Il n'y a guère de division à indiquer dans un extrait si court. Une phrase nous dit pourquoi madame de Sévigné est à Livry: c'est pour y achever les beaux jours et dire adieu aux feuilles.

LECTURE

Madame de Sévigné commence une brève description de ce qu'elle a *sous les yeux*, car si l'on se bornait à cet extrait pour juger la marquise, on pourrait croire que pour elle, un seul sens externe existe: la vue. C'est, d'ailleurs, un procédé de description qui lui est familier, à preuve cette page écrite des Rochers, le 19 avril 1690:

« Je reviens encore à vous, ma bonne, pour vous dire que si vous avez envie de savoir, en détail, ce que c'est qu'un printemps, il faut venir à moi. Je n'en connaissais moi-même que la superficie: j'en examine cette année jusqu'aux petits commencements. Que pensez-vous donc que ce soit que la couleur des arbres depuis huit jours? Répondez. Vous allez dire: « Du vert ». — Point du tout, c'est du rouge. Ce sont de petits

boutons, tout prêts à partir qui font un vrai rouge; et puis, ils poussent tous une petite feuille et comme c'est inégalement, cela fait un mélange trop joli de vert et de rouge. Nous couvons tout cela des yeux. . . »

« À supposer que madame de Sévigné ne sût décrire que ce qu'elle voit, il faudrait encore admirer, car elle sait vraiment voir et faire voir. Elle écrit le 3 novembre et dit que les feuilles « sont encore toutes aux arbres », cela nous avertit que l'automne est plus long à Livry qu'au Canada. Elle ajoute : « elles n'ont fait que changer de couleur : au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et de tant de sortes d'aurore que cela compose un brocart d'or riche et magnifique que nous voulons trouver plus beau que le vert. . . » Quelle aurait donc été son admiration si elle avait vu les mille couleurs que présentent en automne les arbres de nos forêts canadiennes, depuis le vert sombre de nos grands pins jusqu'aux ors et aux pourpres de nos chênes et de nos érables.

La comparaison de madame de Sévigné, il faut bien l'admettre, est celle d'une mondaine. Elle en avait déjà employé une du même genre dans une lettre à madame de Grignan (novembre 1671) : Vous voulez savoir si nous avons encore des feuilles vertes ; oui, beaucoup ; elles sont mêlées d'aurore et de feuille morte. Cela fait une *étoffe* admirable. »

Quant à la description dans son ensemble, elle ne révèle guère d'émotion ou de mélancolie chez l'auteur. Il y a pourtant une note émue dans cette phrase : « Je suis venue dire adieu aux feuilles » et l'on serait porté à croire que madame de Sévigné a le sentiment de la nature, mais cette impression est détruite par les deux petites complétives qui terminent l'extrait : « un brocart d'or que nous voulons trouver plus beau que le vert, quand ce ne serait que pour changer. . . ». L'auteur ne serait-il qu'un paysagiste ravi par les aspects multiples et également beaux de la nature ? D'autres passages des lettres nous montrent, heureusement, que la marquise ne se contentait pas de regarder, qu'elle sentait la nature et l'aimait. Citons par exemple cette lettre du 29 septembre 1675 : « J'ai trouvé ces bois d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires, tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands et droits et beaux en perfection ; ils sont élagués et

font une ombre agréable: ils ont quarante ou cinquante pieds de hauteur: *il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail*; songez que je les ai tous plantés, et que je les ai vus, comme disait M. de Montbazou de ses enfants, *pas plus grands que cela*. C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver. »

Rappelons encore cette lettre du 27 mars 1680, écrite après un voyage qu'elle fit au Buron: « Je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre. Il y avait là les plus vieux bois du monde; mon fils, dans son dernier voyage, lui a donné les derniers coups de cognée... J'en revins toute triste. »

Sans doute, ce n'est pas encore le sentiment de la nature tel que l'ont compris les romantiques, et il y a loin de l'automne décrit par madame de Sévigné et l'automne chanté par Lamartine:

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards. . .

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
À ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais. . .

Assurément, il y a beaucoup de poésie, et de la très belle poésie dans les huit strophes que le chanfre des Méditations consacre à l'automne, mais pratiquement, si l'on avait à choisir entre sa mélancolie malade et la saine gaité de la spirituelle marquise, peut-être nos préférences iraient-elles à la dernière.

III. Étude de la forme. — Le style de ce morceau est facile et élégant. Madame de Sévigné nous dit, quelque part, qu'elle « laisse courir sa plume la bride sur le cou ». Il est bien permis de croire cependant qu'elle la surveillait un peu, car elle savait que ses lettres passaient de main en main, qu'on les lisait dans les salons, et, sans être un écrivain au même titre que son amie, madame de La Fayette, elle tenait pourtant à sa réputation littéraire. Mais cette surveillance n'avait rien de raide ni d'ennuyeux, et son style reste simple et naturel. Quel-

ques expressions de cette lettre peuvent paraître un peu recherchées : *dire adieu aux feuilles* — *composer un brocart d'or* — mais la première rend bien, il nous semble l'impression de Mme de Sévigné devant ce paysage d'automne, et quant à la seconde, elle ne saurait nous étonner sous la plume d'une femme qui fréquentait la Cour de Versailles et voyait le luxe presque inouï qu'on y déployait.

Les trois phrases du commencement sont courtes et alertes, mais la dernière partie de l'extrait est plus négligée ; la phrase est longue et lourde avec ses trois complétives en cascade : « elles sont aurore et de tant de sortes d'aurore » :

1o *que* cela compose un brocart riche et magnifique,

2o *que* nous voulons trouver plus beau *que* du vert,

3o *quand* ce ne serait que pour changer.

IV. Étude de mots et grammaire. —

1. AURORE : de la couleur de l'aurore — invariable, parce qu'employé pour désigner la couleur.

BROCARD : de l'italien *broccato* : étoffe de soie brochée de fleurs, d'or, d'argent. Ne pas confondre avec son homonyme.

BROCARD : du latin *brocardus* : trait piquant.

COUVER : du latin *cubare* : Au figuré dans l'expression : couvrir des yeux — c'est-à-dire ne pas quitter des yeux une chose que l'on convoite.

OEIL : du latin *oculum* : organe de la vue ; — ce qui rappelle la forme d'un œil. Rappeler la règle pour la formation du pluriel et l'étudier dans les composés :

Oeil-de-bœuf : fenêtre ronde

Oeil-de-loup : pétrification

Oeil-de-chat : corindon nacré (pierre précieuse)

Oeil-de-chèvre : graminée.

Oeil-de-corneille : champignon

Oeil-de-vache : variété de camomille.

Oeil-de-soleil : matricaire (plante)

Oeil-de-perdrix : petit cor entre les doigts des pieds

2. Nature des propositions dans la dernière phrase du morceau.

V. Composition française. — « Une journée à la montagne. »

UN JOUR DE CONGÉ À LA MONTAGNE

Il est des bonheurs très doux, dont le souvenir semble porter en lui-même quelque chose de la vertu qui les a inspirés. C'est un de ces souvenirs pleins de charmes et de poésie que je veux rappeler, ce soir avant nos adieux. Ce congé, n'est-ce pas, petites soeurs, a été un événement ? Nous en parlions depuis huit jours. Nous l'entrevoyions dans une perspective heureuse où notre jeune imagination faisait briller toutes les promesses et toutes les joies.

« C'est demain ! disions-nous avec enthousiasme, au soir de la Pentecôte, c'est demain ! » . . . Quelques nuages flottaient bien au ciel, mais nous ne voulions pas croire qu'ils dussent nous apporter de la pluie, et nous les enveloppions du même regard caressant et doux, dont le soleil les avait empourprés avant de disparaître. Pourtant, quelques nuages flottaient bien aussi sur nos espérances.

Certaines ont avoué discrètement, le lendemain, qu'elles avaient vu en rêve tomber des hallebardes, d'autres, que le sommeil s'était envolé très tôt de leur paupière inquiète, et qu'elles s'étaient souvent glissées à la fenêtre pour voir ce que le ciel nous réservait.

Hélas ! il pleuvait à fendre l'âme ! Mais nous avions compté sans l'intervention d'une prière fervente . . . Il y a ici des âmes chères au bon Dieu, et à qui il a évidemment promis de ne rien refuser, de ne pas même remettre au lendemain, ce qu'elles lui demandent : car au moment du départ, le ciel s'était lavé et le soleil nous renvoyait les sourires étincelants de la veille.

À huit heures, nous partions. Il y a près de la montagne, sur la pente adoucie qui s'incline vers l'ouest, dans un encadrement de verdure, une maison de campagne. C'est là que nous allions.

Jouer sur le gazon, courir à travers les herbes déjà hautes, respirer les fortes senteurs qui montent de la terre, c'était pour nous un rêve d'un éclat sans rival, et c'était charmant, paraît-il, de voir nos mines éveillées, quand nous en touchâmes la réalité.

Nous parcourons la maison. Dans la vaste pièce du rez-de-chaussée, nous voyons se dresser, comme pour présider à nos jeux, la statue de la Vierge. Nous avons cueilli quelques fleurs sur la route, nous en faisons reverdir, pour un jour, à ses pieds, les tiges brisées, et nous lui chantons de plein cœur le cantique qui était tombé des lèvres de la jeune prophétesse d'Hébron quand l'ange vint lui faire la solennelle annonce. Dans l'appareil de ce petit triomphe, il y avait quelque chose de simple et de champêtre qui dut plaire à celle qui aime à nous apparaître sous le symbole de la fleur des champs et du lis des vallées.

Et à quoi pensez-vous que notre journée se soit passée ? Oh ! nous avons joué... et de tous les jeux. Les petites, qui sont sérieuses, ont choisi les jeux tranquilles. Les grandes, qui aiment le tapage et l'éclat, ont préféré un jeu où l'on court beaucoup et où l'on crie très fort et qu'elles appellent, le « Basket Ball ». Nous avons été les enfants gâtées du bon Dieu : car sur le soir, nous eûmes une distribution de prix de jeux. Nous la devions à une bienfaitrice qui est venue nous sourire sous ses voiles de deuil. Nous lui avons dit qu'en retour de la part si généreuse qu'elle prenait à nos jeux, nos cœurs d'enfants voulaient bien alléger sa peine.

Nous avons joué beaucoup, c'est vrai ! mais laissez-nous avouer pour n'y plus revenir, sur un ton bien modeste et comme à voix basse, que nous avons aussi beaucoup mangé !...

« Car que faire en pique-nique à moins que l'on n'y mange ! » Nous torturons un peu le vers du bon La Fontaine, mais il est aussi vrai que l'appétit s'aiguise dans ces courses joyeuses, qu'il est naturel au lièvre, de songer en son gîte. Et ceux dont l'ingénieuse délicatesse avait tout prévu ont avoué que nous avions un appétit formidable.

Tout le jour, d'ailleurs, c'était pour nous toutes des surprises continuelles, des exclamations joyeuses.

Laissez-moi vous dire surtout qu'au milieu de ces joies, nous avons trouvé le temps d'admirer la nature. C'est dans un coin réservé de notre âme, le sentiment poétique que l'on nous apprend à cultiver, et qui nous a fait trouver tant de jouissances dans cette promenade aux champs. Nous y étions aux approches de l'été. Près de nous, les lilas nous envoyaient les

derniers parfums de leurs grappes odorantes. La moisson grandissait déjà, et quand la brise la faisait onduler, nous pouvions entendre, comme un chant, le bruissement de ses pailles sonores. Le muguet s'y agitait dans le tintement discret de ses transparentes clochettes, et semblait nous dire dans son muet langage : « Nous sommes les petites étoiles de la terre et nous chuchotons ici-bas ce que nos grandes sœurs chantent dans l'immensité lumineuse. »

Dans cette mer de verdure, émergeaient comme des flots, les larges têtes des pommiers en fleurs : et devant cette neige éblouissante, d'où s'exhalait un parfum de vie intense, et où se devinait toute la sécurité d'une sève vigoureuse et rajeunie, j'évoquais au bout des sentiers difficiles que la vie nous réserve, cette autre neige, la neige des ans, où se voileraient pour nous les promesses d'un renouveau éternel, et où pourrait se cacher pour nous le parfum discret d'une vie d'honneur et de vertu.

Mettez, pour être complet, au coin de ce paysage, de grands arbres, de ces arbres que les anciens ne regardaient jamais sans émotion, parce qu'ils épiaient dans leurs rumeurs passagères les voix de l'éternité. N'est-ce pas dans une de ces brises chuchotantes « à ces sons doux et subtils » que le prophète Élie reconnut la présence de son Dieu?... Il y court parfois des brises légères, il y souffle aussi des orages qui tordent leurs branches noueuses sous l'effort. Quand je les ai vus, ils étaient calmes : le soleil glissait dans leur feuillage l'or de ses rayons. Ils étaient bons et accueillants, et près d'eux, je vous l'assure, les heures ont fui légères comme les hirondelles.

À la fin de cette journée, toutes, nous nous sommes demandé : quand reviendrons-nous ? — Nous nous apercevions que nous venions de laisser un peu de notre cœur le long des haies, des sentiers et des prairies, à l'ombre touffue des arbres où nous avons passé en écoutant chanter les oiseaux.

VI. Madame de Sévigné. — Marie de Rabutin-Chantal, née à Paris en 1626, morte au château de Grignan (Provence) en 1696. Elle est célèbre surtout par sa correspondance. Ses lettres valent par la sincérité et la spontanéité du style, la franchise du ton, et le grand nombre d'intéressants détails qu'elles nous fournissent sur les mœurs et l'histoire du XVII^e siècle.

Notre histoire

O notre histoire ! écrin de perles ignorées !

Je baise avec amour tes pages vénérées.

O registre immortel, poème éblouissant,

Que la France écrivit du plus pur de son sang !

Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,

De hauts faits surhumains récits chevaleresques,

Annales de géants, archives où l'on voit,

À chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,

Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique

Quelque nom de héros et d'héroïne antique !

Où l'on voit s'embrasser et se donner la main

Les vaillants de la veille et ceux du lendemain ;

Où le glaive et la croix, la charrue et le livre

— Tout ce qui fonde joint à tout ce qui délivre —

Brillent, vivant trophée où l'on croit voir s'unir

Aux gloires d'autrefois, celles de l'avenir.

Les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines

Et pures devant vous, vertus contemporaines !...

Salut d'abord à toi, Cartier, hardi marin

Qui le premier foulas de ton pas souverain

Les bords inexplorés de notre immense fleuve !

Salut à toi, Champlain ! à toi, de Maisonneuve !

Illustres fondateurs des deux fières cités

Qui mirent dans nos flots leurs rivales beautés !

Ce ne fut tout d'abord qu'un groupe, une poignée

De Bretons brandissant le sabre et la cognée,

Vieux loups de mer bronzés au vent de Saint-Malo.

Bercés depuis l'enfance entre le ciel et l'eau,

Hommes de fer, altiers de cœur et de stature,
Ils ont, sous l'œil de Dieu, fait voile à l'aventure,
Cherchant, dans les secrets de l'Océan brumeux,
Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
Mais un sol où planter, dans leur sainte vaillance,
À côté de la croix le drapeau de la France.

Sur leurs traces, bientôt de robustes colons,
Poitevins à l'œil noir, Normands aux cheveux blonds,
Austères travailleurs de la noble corvée,
Viennent offrir leurs bras à l'œuvre inachevée...
Le mot d'ordre est le même, et ces nouveaux venus
Affrontent à leur tour les dangers inconnus
Avec des dévouements qui tiennent du prodige.
Ils ne comptent jamais les obstacles; que dis-je ?
Ils semblent en chercher qu'ils ne rencontrent pas.
En vain d'affreux périls naissent-ils sous leurs pas,
Vainement autour d'eux chaque élément conspire:
Ces enfants du sillon vont fonder un empire !

Et puis, domptant les flots des grands lacs orageux,
Franchissant la savane et ses marais fangeux,
Pénétrant jusqu'au fond des forêts centenaires,
Voici nos découvreurs et nos missionnaires,
Apôtres de la France et pionniers de Dieu,
Après avoir aux bruits du monde dit adieu,
Jusqu'aux confins perdus de l'Occident immense,
Ils vont de l'avenir prodiguer la semence,
Et porter, messagers des éternels décrets,
Au bout de l'univers le flambeau du progrès!...

LOUIS FRÉCHETTE,

(*La Légende d'un peuple.*)

ANALYSE

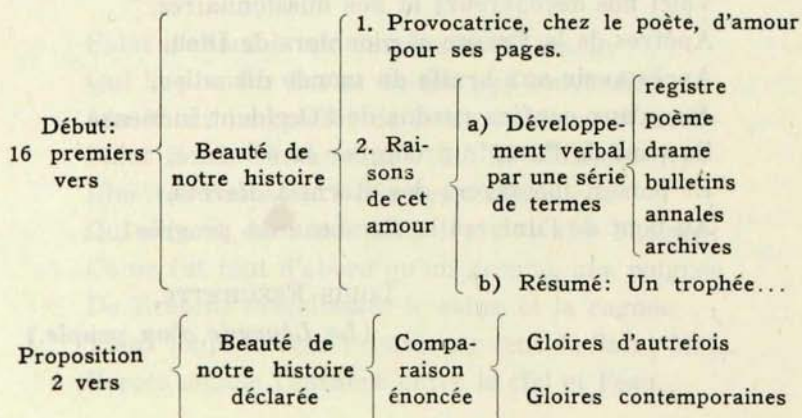
I. Source du morceau. — Nous avons ici un extrait du premier chapitre de la « Légende d'un peuple », ouvrage publié par Louis Fréchette, en 1887. Ce chapitre intitulé « Notre histoire », forme avec le chapitre suivant *Ante Lucem*, comme l'entrée en matière de l'œuvre complète.

Rappeler la « Légende d'un peuple », c'est évoquer presque naturellement la « Légende des siècles » de Victor Hugo; c'est dire que Louis Fréchette a été un admirateur et un imitateur du grand romantique.

II. Le fond. — « La beauté de notre histoire » constitue l'idée générale du morceau à analyser. Louis Fréchette dans le chapitre dont s'extrait cette page, nous offre « une bonne synthèse » de l'histoire du Canada français. Il y rappelle, en idées particulières les faits qui ont marqué les étapes principales de la vie de notre peuple au Canada. L'admiration, la colère, l'emportement sont tour à tour, dans ces strophes, l'écho de l'amour du poète pour « Notre histoire » cet « écrin de perles ignorées ».

Nous n'étudions ici que les cinquante-six premiers vers du chapitre. Pour plus de clarté dans la division, nous exposerons cependant le plan du morceau entier. Début, proposition, développement et conclusion, telles sont les quatre parties du texte.

PLAN



Développement: 130 vers	Beauté de notre histoire prouvée	Énumé- ration des gloires du passé	1. Les Conqué- rants.	1 Découvreurs et fondateurs	{ Cartier Champlain De Maison- neuve
				2. Marins : Bretons	
				3. Colons	{ Poitevins Normands
			2. Les adversai- res mili- taires.	4. Missionnai- naires et 2e découvreurs	{ Joliette Marquette La Salle
				1. Sauvages	{ Tribus diverses
				2. Nation d'Europe	{ Angleterre
				3. Bataillon des défenseurs	
				4. La défaite	{ Louis XV Pompadour Montcalm
				5. L'abandon	{ Drapeau fr. Drapeau ang
			3. Les adversai- res poli- tiques.	1. Les larmes (1760-1837).	
				2. La révolte (1837-1840).	
				3. L'oppression (1840-1867).	
				4. L'affranchissement (1867)	
Conclu- sion: 20 der- niers vers.	Beauté de notre histoire	Son épanouissement Le présent (1867-86)	Deux images	(a) La cor- vette	{ Ennemis d'hier. Frères d'aujour- d'hui
				(b) Deux vais- seaux	{ France et Angle- terre

Nous le voyons, l'auteur, plein d'admiration pour l'histoire de son pays, ému de l'obscurité où elle est reléguée, entre-

prend d'en chanter la beauté en en énumérant les gloires. Il nous donne en ce chapitre un résumé de « l'histoire du Canada » de 1635 à 1886, et nous avons ici le développement de l'expression: « les gloires d'autrefois ». L'auteur dans les 15e et 16e vers semble annoncer le développement de l'autre expression: « Les gloires de l'avenir », mais il omet cette seconde partie.

Plusieurs omissions pourraient être signalées dans l'énumération des faits ou des personnages au chapitre entier. Nous relèverons dans les lignes à étudier, l'omission du nom de La Violette à côté de celui de Cartier, de Champlain et de De Maisonneuve, comme de la ville de Trois-Rivières, à côté de Québec et de Montréal.

De même préférerait-on plus d'exactitude quand il est question des colons. Ils ont été fournis au Canada par d'autres provinces que le Poitou et la Normandie. De l'Anjou, du Maine, du Perche, de l'Aunis et Saintonge, de l'Ile-de-France. sont venues de nombreuses recrues.

D'autre part, il faut noter la vérité de la caractéristique accordée, 1o aux Bretons:

« Ils cherchent... dit le texte,
« Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
« Mais un sol où planter, dans leur sainte vaillance,
« À côté de la croix, le drapeau de la France. »

Ils s'opposent ici aux Puritains du Mayflower avides de s'enrichir.

2o Aux missionnaires: Quatre détails les désignent à l'admiration: a) Ils pénètrent jusqu'au fond des forêts centenaires; b) Ils ont dit adieu au monde; c) Ils prodiguent la semence de l'avenir; d) Ils portent le flambeau du progrès.

Remarquons les transitions:

Le 17e vers: « Les gloires d'autrefois... » unit heureusement la première partie du morceau à la deuxième et annonce de même la troisième.

« Sur leurs traces... » est le membre de phrase qui joint l'idée de la colonisation à celle des découvertes énoncée plus haut.

« Et puis... » qui commence la strophe suivante sert de transition entre les deux.

III. La forme. — 1. GENRE. — Cet extrait se rattache au genre épique dans l'inspiration de l'auteur; il s'y rattache aussi par les événements qu'il raconte.

En effet, Louis Fréchette avait rêvé écrire une « épopée nationale », et notre histoire pouvait en fournir un bien digne sujet... mais la « Légende d'un peuple », malgré son incontestable mérite n'est pas une épopée, et se classe de fait dans le genre lyrique. C'est comme le chant de l'âme du poète inspiré par l'amour de son pays et de l'histoire qui en garde les gloires.

2. FORME. — La pièce est écrite en vers... et se divise en strophes. Les vers sont des alexandrins, ils offrent presque tous des rimes riches: ignorées—vénérées; éblouissant—sang; pittoresques—chevaleresques; etc., et régulièrement disposées en rimes plates: deux féminines, suivies de deux masculines, et ainsi de suite.

3. COUPE DU VERS. — La coupe du vers est assez mobile:

« O notre histoire | écrien de perles ignorées |
Je baise avec amour tes pages vénérées. |
« Où le glaive et la croix | la charrue et le livre |
« Tout ce qui fonde | joint à tout ce qui délivre |
« Brillent | vivant trophée où l'on croit voir s'unir
« Aux gloires d'autrefois | celles de l'avenir. »

Tous les vers peuvent ainsi servir à démontrer la mobilité de la coupe. Les enjambements la démontrent aussi. Signalons:

17e et 18e vers « ... Comme elles sont sereines

« Et pures... »

25e et 26e vers « ... une poignée

« De Bretons... »

4. LE STYLE. — « Le style, c'est l'homme », a dit Buffon et l'homme ici c'est Louis Fréchette, le poète patriote désirant faire passer dans ses vers toute l'admiration enthousiaste de son âme pour le Canada et son histoire, et de plus s'étudiant à

copier Victor Hugo. De là, une œuvre pleine de chaleur dans son expression mais aussi souvent déparée par une exaltation dans les termes, trop recherchée pour être naturelle.

La chaleur dans l'expression est l'effet spontané de l'émotion et de la conviction. Nous la trouvons ici traduite :

1o Par les interjections :

« O notre histoire ».

« O registre immortel ! »

« Salut d'abord à toi, Cartier ! »

« Salut à toi Champlain ! »

2o Par les expressions affectives :

« Je baise avec amour tes pages vénérées. »

« Où l'on voit s'embrasser et se donner la main. »

3o Par les propositions exclamatives :

« Écrin de perles ignorées | »

O registre

« Que la France écrivit du plus pur de son sang ! »

Archives où l'on voit

« Quelque nom de héros ou d'héroïne antique ! »

« Ces enfants du sillon vont fonder un empire ! »

4o Par la tournure interrogative du 42e vers :

Que dis-je ?

5o Par l'énumération des faits glorieux de l'histoire ; énumération précédée de la proposition générale la résumant :

« Les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines

« Et pures devant vous, vertus contemporaines. »

Puis chacune de ces gloires comporte dans son expression une énumération de traits, d'actes ou de faits :

« Salut... Cartier, (hardi marin)

(Qui le premier) (foulas de ton pied souverain)

(Les bords inexplorés)...

Dans la strophe des « Bretons » l'énumération se fait plus fournie. Elle croît encore en longueur dans la strophe des

« Colons » où douze vers lui sont consacrés; enfin la strophe « des missionnaires » offre dix lignes seulement et moins de détails, mais des images plus fortes, des traits plus décisifs. La comparaison est facile et intéressante à établir avec le texte.

6o Par les figures: a) Les métaphores: Elles sont nombreuses; relevons les plus délicates:

« *Écrin de perles ignorées.* »
.. *les deux fières cités*
« *Qui mirent dans nos flots leurs rivales beautés.* »
« *Ces enfants du sillon* »
« *Apôtres de la France, et pionniers de Dieu.* »

b) Les allégories dont nous soulignons les termes:

1.poème éblouissant
« *Que la France écrivit du meilleur de son sang.* »
2. *Vieux loups de mer bronzés au vent de Saint-Malo,*
« *Ils ont sous l'oeil de Dieu, fait voile à l'aventure,*
« *Cherchant dans les secrets de l'océan brumeux,*
« *Non pas les bords dorés.* »
3. *Austères travailleurs de la noble corvée*
« *Viennent offrir leurs bras à l'oeuvre inachevée*

7o Par les termes pittoresques:

« *Où le glaive et la croix, la charrue et le livre,*
« *Tout ce qui fonde joint à tout ce qui délivre*
« *Non pas les bords dorés d'eldorados fameux*
« *Qui mirent dans nos flots leurs rivales beautés.*
« *Hommes de fer, altiers de coeur et de stature.* »
« *Mais un sol où planter,*
« *À côté de la croix, le drapeau de la France.* »
« *Poitevins à l'oeil noir, Normands aux cheveux blonds.*

À côté de ces richesses de style, nous avons signalé l'exaltation produite par une imitation trop constante de Victor Hugo par Fréchette. Notons:

1o La série des termes disparates du début du chapitre. L'histoire est un *écrin* — un *registre* — un *poème* — un *drame* — des *bulletins* — des *réçits* — des *annales* et des *archives*.

2o L'abus des qualificatifs: poème *éblouissant* — bulletin *pittoresque* — *hauts faits surhumains* — récits *chevaleresques* — *pas souverain* — *Illustres* fondateurs des deux *fières* cités, etc.

3o L'emploi des mots pour les mots sacrifiant même la clarté de l'idée: « Archives où l'on voit s'embrasser et se donner la main. » — « Le mot d'ordre est le même. » Allusion aux vers précédents mais expression trop vague. De même les dernières lignes:

« Jusqu'aux confins perdus de l'Occident immense,
« Ils vont de l'avenir prodiguer la semence,
« Et porter, messagers des éternels décrets,
« Au bout de l'univers le flambeau du progrès. »

manquent de précision et de clarté.

IV. Étude des mots. —

ÉCRIN: (du latin *serinium* devenu *escriu* puis *écriu*) : Coffret, étui à bijoux.

REGISTRE: (du bas latin *regesta*) : Livre, cahier où l'on note régulièrement les faits dont on veut garder le souvenir.

ARCHIVES: (du latin *archivum*) : L'ensemble des pièces, titres, documents relatifs à l'histoire d'un peuple, d'une ville, d'un établissement public ou privé.

TROPHÉE: (du bas latin, *tropheum*) (classique *tropaeum*) Antiquité — Réunion des dépouilles d'un ennemi vaincu qu'on suspendait à un tronc d'arbre, comme monument de la victoire qu'on avait remportée.

De nos jours: Groupe d'armes, de drapeaux enlevés à l'ennemi qu'on suspend comme souvenir de victoire.

SABRE: (de l'allemand *saebel*) : Arme blanche à pointe et à tranchant, offrant une courbure convexe du côté coupant de la lame.

COGNÉE: (du latin populaire *cuniata*, hache) : Sorte de hache qui va s'élargissant du tranchant au dos de la lame, avec laquelle on frappe à coups répétés sur un arbre, sur une pièce de bois qu'on veut couper ou fendre.

SAINT-MALO: Ville de Bretagne, France. Port de mer sur la Manche, patrie de Jacques-Cartier.

ELDORADOS: (de l'espagnol, *eldorados*): Pays imaginaire qu'on croyait situé dans l'Amérique méridionale, et qu'on croyait abonder en or et en pierres précieuses. Par analogie: Contrée imaginaire où la vie est heureuse.

PORTEVINS: Habitants du Poitou, province de France.

CORVÉE: (du latin mérovingien: *corrogata*): À l'origine: œuvre collective demandée aux vassaux. Ici désigne le travail gratuit accompli par les colons.

SILLON: Tranchée qu'ouvre dans la terre le soc de la charue.

PIONNIER: (dérivé de *pion*): désigne ici les défricheurs des terres incultes du Canada.

V. Grammaire. — Analyse grammaticale: « Les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines et pures devant vous, vertus contemporaines ! »

LES: article simple, fém. pluriel, détermine gloires.

GLOIRES: nom commun, fém. plur., sujet de sont.

D': mis pour *de* prép. unit l'adverbe qui suit au nom qui précède.

AUTREFOIS: adverbe de temps, comp. déter. de gloires.

COMME: adverbe de manière, modifie sereines et pures.

ELLES: pronom pers., 3e pers. du fém. pluriel, sujet répété par pléonasme de sont.

SONT: verbe substantif, ind. présent, 3e pers. du pluriel à cause du sujet gloires et elles.

SEREINES ET PURES: adjectifs qual., fém. pluriel, attribut de *elles*.

ET: conjonction, joint le pronom *vous* au verbe *sont*.

VOUS: pronom pers., 2e pers. du fém. pluriel, comp. ind. du verbe comparer sous-entendu.

VERTUS: nom commun, fém. pluriel, mot mis en apost.

CONTEMPORAINES: adj. qual., fém. plur., qual. vertus.

Analyse logique.

« Le mot d'ordre est le même, et ces nouveaux venus
« Affrontent à leur tour les dangers inconnus
« Avec des dévouements qui tiennent du prodige. »

Cette phrase renferme trois propositions:

Première proposition. — Principale: « Le mot d'ordre est le même. » — Sujet: mot d'ordre; Verbe: est; Attribut: le même.

Deuxième proposition. — Principale coordonnée: « Ces nouveaux venus affrontent à leur tour les dangers inconnus avec des dévouements. » — Sujet: nouveaux venus; Verbe: sont; Attribut: affrontant; Comp. direct: dangers; indirect: dévouements; circonstanciel: à leur tour.

Troisième proposition. — Complétive déterminative: « Qui tiennent du prodige. » — Sujet: qui; Verbe: sont; Attribut: tenant; comp. indirect: prodige.

Règles de syntaxe:

Quelque — *Tout* — *C'est* — *ce fut*.

Quelque est adjectif et s'accorde avec *nom* qu'il détermine parce qu'il précède immédiatement le substantif. Il signifie: certain.

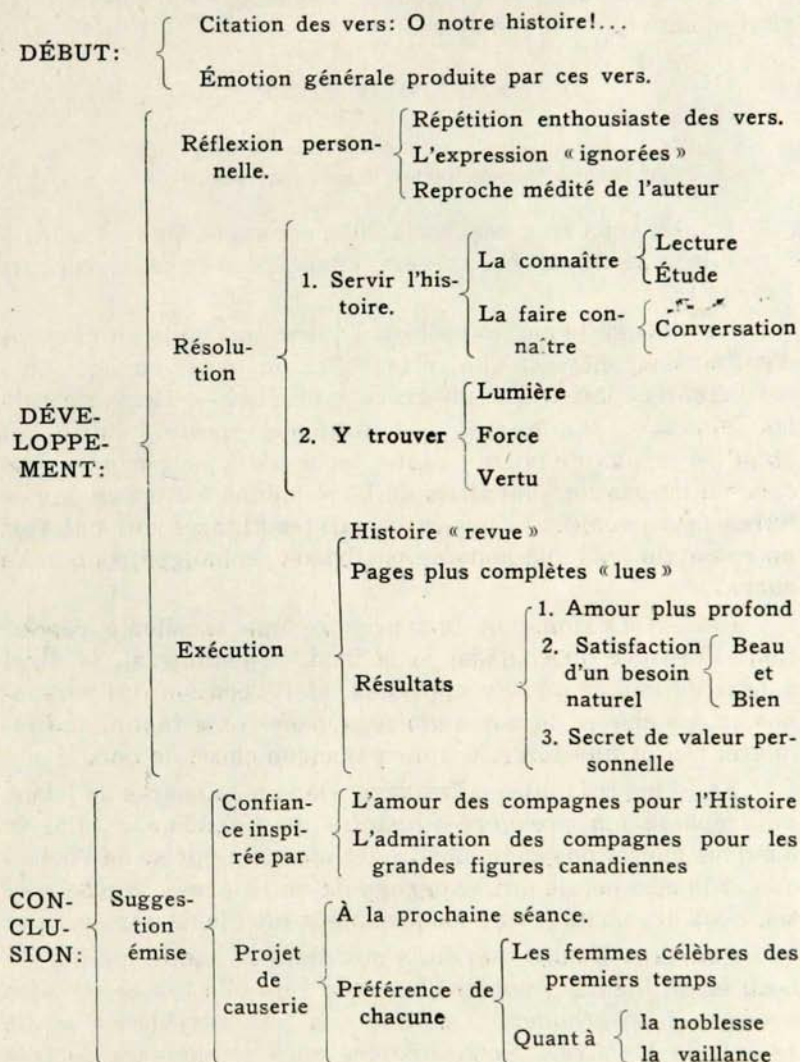
Tout est adjectif et détermine ici le pronom *ce*: il signifie la *totalité*.

Ce fut: Le verbe *être* précédé de *ce* reste ici invariable, parce que les deux attributs qui le suivent sont au singulier: « Ce ne fut qu'un groupe, une poignée. »

VI. Composition. — Vous êtes appelées à présenter au « cercle d'études » de votre classe une suggestion en faveur de l'étude de « l'histoire du Canada ». Rédigez, dans une composition, cette suggestion que vous appuierez sur la méditation des vers de Louis Fréchette:

« O notre histoire! écrin de perles ignorées !
« Je baise avec amour tes pages vénérées! »

PLAN



NOTES: 1. Comme votre travail est supposé se lire au *cercle* devant vos compagnes à qui vous faites la suggestion, c'est à *elles* que vous vous adressez dans ces lignes...

2. La suggestion reste facultative... chacune fera celle qui répond le mieux à son goût. La conclusion du devoir variera donc pour chaque élève.

DÉVELOPPEMENT

« O notre histoire! écrin de perles ignorées!

« Je baise avec amour tes pages vénérées! »

Qui de vous ne s'est sentie délicieusement émue à la première lecture de ces beaux vers, chantants et pieux de Louis Fréchette?

Tandis que je me les redisais l'autre jour dans un moment d'enthousiasme, voici que cette réflexion m'est venue: Mais ces vers, ils contiennent un grave reproche! — Écrin de perles *ignorées... ignorées...* Pourquoi le poète qualifie-t-il ainsi les joyaux de notre histoire, si ce n'est pour nous reprocher de ne pas les connaître, de laisser dans les pages de nos livres le souvenir des nobles et saintes figures qui ont fait notre patrie *telle* que nous ne voudrions l'échanger pour nulle autre?

Cette réflexion m'a fait prendre une excellente résolution: l'histoire du Canada, je la lirai, je l'étudierai, je dirai autour de moi ce que j'y apprend; et l'évocation des personnes et des choses de notre glorieux passé sera tantôt une lumière, tantôt une force, toujours quelque chose de bon.

Et je me suis mise à l'œuvre. Dans mes heures de loisir, j'ai repassé ma première « histoire du Canada »... j'ai lu d'autres pages plus complètes... et me voilà éprise de l'héroïque et pieuse poésie qui se dégage de notre passé. Cette poésie, c'est un héritage que nous sommes bien lents à recueillir!

Pourtant Dieu a mis dans nos âmes la sainte avidité du beau et du bien..., tendons-les donc vers elle toutes grandes ouvertes... « L'homme ne vaut que par ses idées » a dit Joseph de Maistre. Notre histoire nous en donnera de très saines, de très lumineuses, et notre humble valeur en sera augmentée.

Si je m'exprime devant vous, chères compagnes, avec une si sûre confiance d'être parfaitement comprise, c'est que je

sais vos sentiments. Vous aimez l'histoire de notre pays, bien des fois votre admiration s'est portée vers ses grandes figures. Aussi sans la moindre hésitation, je propose à nos travaux de cercle, l'étude des femmes célèbres de chez-nous; je suggère que chacune dise ses préférences et rédige pour notre prochaine réunion la réponse à cette question.:

« Quelle est *selon vous*, la plus noble, la plus vaillante femme des premiers jours de la colonie? »

VII. Biographie. (d'après l'abbé Camille Roy).

Louis Fréchette est né à Lévis en 1839 et est mort à Montréal en 1908. Il a été le premier disciple de Crémazie dont « il fréquentait le cénacle de la rue de la Fabrique », à Québec et dont il lut et admira les vers.

Ses principales oeuvres sont: Mes Loisirs — les Voix d'un Exilé — Pêle-Mêle — Fleurs boréales — Oiseaux de Neige — la Légende d'un peuple — Les Feuilles Volantes — Épaves poétiques—Originaux et Détraqués—Noël au Canada.

« La « Légende d'un peuple » a marqué chez nous pour le poète l'apogée de son succès ». Fréchette a perfectionné au Canada la forme du vers; il nous a laissé une poésie plus travaillée et plus artistique que celle de Crémazie. Aussi les Canadiens-Français de 1880 reconnaissaient-ils en lui et avec raison leur meilleur poète.

Le lièvre et la tortue

Rien ne sert de courir; il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt? êtes-vous sage?

Repartit l'animal léger.

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

— Sage ou non, je parie encore. »

Ainsi fut fait; et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire,

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes,

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur,

Elle part; elle s'évertue;

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit

Furent vains; la tortue arriva la première.

« Hé bien! lui cria-t-elle, avais-je pas raison?

De quoi vous sert votre vitesse?

Moi l'emporter! et que serait-ce,

Si vous portiez une maison? »

LA FONTAINE (Livre I, fable V).

ANALYSE

I. Origine et plan de la fable. — « Le lièvre et la tortue » est la dixième du sixième livre des fables de La Fontaine. Ésope, dans sa cent-vingt-huitième fable et Phèdre dans la douzième fable de son premier livre, avaient traité le même sujet.

Dès le premier vers, se présente l'idée principale dont la fable sera le développement :

« Rien ne sert de courir; il faut partir à point. »

La narration qui suit servira de témoignage à la maxime; le deuxième vers nous en avertit :

« Le lièvre et la tortue en sont le témoignage. »

Le plan de cette fable se détache aisément :

PLAN

ENTRÉE EN MATIÈRE DE LA FABLE.	{	1. La maxime à démontrer.	{	Le lièvre
		2. L'annonce de la narration: person- nages désignés.		et
				La tortue.
LA NAR- RATION EXPOSI- TION.	{	Le pari.	{	1. Son objet proposé par la tortue.
				Ironique.
				Présomp- tueuse.
				Désobli- geante.
				3. Course conclue: enjeux posés.
				4. Connaissances inutiles.
				Matière des enjeux.
				Juge.

NŒUD :	La course.	1. Supériorité évidente du lièvre sur la tortue.	A. Distance à parcourir. { Quatre pas B. Il a du temps de reste pour { Brouter. Dormir. Écouter. le vent. C. Consé-quence: { Il laisse avancer la tortue
		2. Attitude de la tortue qui	part s'évertue se hâte.
		3. Dispositions du lièvre.	Inté-rieures. { Mépris de la victoire. Dédain de la gageure. Vanité du retard. Exté-rieures. { Il broute. Il se repose. Il s'amuse. Il part enfin. Il s'élance vainement.
DÉNOUE- MENT.	Victoire de la tortue.	La tortue arrive la première.	
		Sa réflexion sur	La vitesse naturelle de son émule. Son agilité.

II. Le fond. — Pour développer l'idée maîtresse énoncée en première ligne, La Fontaine choisit heureusement ses personnages. Un lièvre s'oppose ici à une tortue: l'agilité à la torpeur... À celui-là, la victoire semble naturellement promise et pourtant... la tortue est au but avant le lièvre. La seule raison de ce renversement le voici: le lièvre habile à la course n'est pas parti à point. La démonstration de l'idée générale est donc parfaite dans les grandes lignes.

Examinons cette démonstration dans les idées particulières qui développent les grandes lignes ou idées secondaires de la fable: le *pari*, la *course*, la *victoire*. — Remarquons encore ici l'unité parfaite. Celle-ci est sauvegardée:

1. Par la vérité des attitudes. La surprise et l'ironie du coureur devant la proposition si inattendue de la tortue se conçoivent naturellement. À cause de son agileté, le lièvre nous apparaît léger de caractère... et l'on saisit facilement son peu de goût pour une course de quatre pas, son besoin de muser, de se reposer et de retarder son départ. Les élans de la dernière seconde signifient bien la présomption qui croit la défaite impossible. Le caractère du lièvre se soutient du commencement à la fin de la narration.

Ainsi en est-il du caractère de la tortue. *Calme* — sa lenteur naturelle la présente ainsi — elle l'est au début dans sa proposition:

« Gageons... que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but.

Elle reste *calme* dans sa réponse au lièvre désobligeant:

— « Sage ou non, je parie encore. »

Calme aussi, elle apparaît dans la régularité et la continuité de sa course:

« Elle se hâte avec lenteur. »

Sa victoire la montre *calme* encore:

« Hé bien! dit-elle *en philosophe*, n'avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse
Moi l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison? »

2. Par l'intention affirmée de l'auteur de concentrer l'attention sur les deux seuls personnages utiles à la démonstration:

« Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire
Ni de quel juge l'on convint. »

Ésope avait prêté au lièvre de sa fable les questions: « Qui fixera le but? Qui décernera le prix? » — Il avait fait choisir

pour juge un renard avisé et sage. La Fontaine laissera de côté ces détails comme étrangers à son sujet.

3. Par le dénouement même, où l'auteur se garde bien de faire éclater outre mesure le triomphe du chélonien. Tel n'était pas le but de la fable. Il prête plutôt à la tortue un discours devant faire ressortir le tort du lièvre si bien doué pour la course, de vitesse et d'agilité.

Notons de plus comme qualité de fond... la finesse des réparties.

Point n'était à craindre que le fabuliste n'omît de marquer le ridicule apparent de la proposition de la tortue. Ce ridicule, le lièvre, le juge une folie... et le remède spécifique en est ici par lui indiqué :

« Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore, »

La tortue « se hâte avec lenteur », tandis que le lièvre se fait les réflexions du fat sur le prix minime de la victoire à lui assurée, sur l'évidence de sa supériorité, sur la protection qu'il tient à honneur de donner à sa téméraire adversaire.

Et comme elle recèle de finesse la dernière attitude de la tortue :

« De quoi vous sert votre vitesse ? »

Ce semble le reproche opposé à la riposte du lièvre au début... et la réponse humiliante aux pensées les plus intimes de l'orgueilleux coureur. — Ne dirait-on pas que cette réflexion de la tortue a été méditée tout le temps de la course ?

III. La forme. —

La fable est écrite en vers libres. Des vers de 12 syllabes et des vers de huit se comptent ici. Les rimes sont mêlées. Croisées dans les quatre premières lignes, elles sont plates dans les six vers suivants. Puis quatre rimes croisées sont suivies de quatre rimes plates. Viennent ensuite des rimes embrassées dans les quatre lignes :

Elle se hâte avec lenteur,
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire
Croît qu'il y va de son honneur.

Deux rimes plates sont enfin suivies de quatre rimes croisées et des quatre derniers vers qui présentent des rimes embrasées.

Les rimes riches de la fable sont les suivantes : point et point — léger et purger — affaire et faire — calendes et landes — brouter et écouter — tortue et évertue — sénateur et lenteur — raison et maison.

Donc huit rimes sur dix-sept sont riches. Les autres sont suffisantes. Six enjambements ou rejets peuvent être ici signalés : du 3e au 4e vers — du 9e au 10e — du 18e au 19e — du 25e au 26e — du 28e au 29e — du 30e au 31e.

2. LE STYLE. — En étudiant le style nous dirons : 1o le pittoresque de l'expression ; 2o la vivacité du tour ; nous relèverons 3o la peinture rythmique de quelques vers ; 4o les figures de style.

1o *Le pittoresque de l'expression.* — Qui n'a souri à l'image du lièvre à la fois stupéfait et railleur répondant au *sitôt* de la tortue ? à cette image évoquée a) par l'expression :

Sitôt ? êtes-vous sage ?

puis b) par la prescription :

Ma commère, il vous faut *purger*
Avec *quatre grains d'ellébore*.

La prescription est au complet. Pour guérir de la folie, il vous faut purger, avec l'ellébore. Vous en prendrez *quatre grains*.

Tout est pris sur le vif : Voyons plus bas la peinture de la course du lièvre pourchassé :

Il s'éloigne des chiens, les *renvoie aux calendes*.
Et leur fait arpenter les landes.

« Renvoie aux calendes », expression familière pour dire renvoie à un temps qui ne viendra jamais, puisque les calendes grecques dont il est ici question, n'existent pas.

Notons encore la peinture :

Ayant, dis-je, du temps de reste, pour brouter,
Pour dormir et pour écouter
D'où vient le vent...

Là encore il faut voir le lièvre insouciant.

« Il partit comme un trait. »

Nous assistons à son départ... nous le suivons des yeux.

« Lui cria-t-elle »... Comme le lièvre est encore loin du but. La tortue lui doit *crier*. « Moi l'emporter! » c'est la réminiscence de la riposte de plus haut.

Et que serait-ce

Si vous portiez une maison ?

Si nous avions oublié que la tortue porte avec elle sa *maison*, ce qui explique sa lenteur, l'auteur nous le rappelle ici et nous montre la tortue sous son épaisse carapace. Ne vous semble-t-il pas qu'elle y disparaît aussitôt tout entière pour se reposer de la course?

2o *La vivacité du tour*. — Point de longueurs. Le premier vers énonce une maxime. Nous n'y trouvons pas un mot de trop:

« Rien ne sert de courir », c'est l'élément négatif; « il faut partir à point », élément positif, expliquant naturellement la première partie du vers.

Le lièvre et la tortue entrent en scène: tout de suite le dialogue; il constitue la vie dans la fable:

« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. »

Les caractères mêmes, s'estompent dans le dialogue: la présomption du lièvre, le calme et la fermeté de la tortue.

Ainsi fut fait. En peu de mots, la décision est déclarée au lecteur:

Il laisse la tortue,

Elle part; s'évertue,

Elle se hâte, avec lenteur...

Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit

Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait;

Tout est vif et simple. Hé bien! Avais-je pas raison?... l'ellipse de la négation sert encore la vivacité.

30 *La peinture rythmique.*

« Gageons... que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi... »

Le rejet marque ici la hâte de la course. Il faut lire rapidement, tant le rythme nous y entraîne, les deux vers qui dépeignent le lièvre poursuivi :

« Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes. »

Mais cette peinture, par le rythme, apparaît surtout dans la périphéte finale.

« Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains; »

Le rejet, le bond du premier vers sur le second marque bien l'inutilité du dernier élan du lièvre.

40 *Les figures de style.:*

- a) Répartit *l'animal léger*: *inversion du sujet*;
- b) *Animal léger*: constitue une périphrase désignant le lièvre;
- c) *Ma commère*: apostrophe.
- d) Et de tous deux, on mit près du but les enjeux: *Inversion du complément direct et du complément circonstanciel.*— On mit les enjeux de tous deux près du but.
- e) Les renvoie aux calendes: *Métaphore.*;
- f) Elle part, elle s'évertue, elle se hâte: *Répétition du pronom sujet.*;
- g) Elle se hâte avec *lenteur*: *Antithèse.*;
- h) Il partit *comme un trait*: *Comparaison.*;
- i) *Moi! l'emporter!*: *Ironie.*;
- j) Et que serait-ce si vous portiez une maison?: *Métaphore.*

IV. Les mots. —

GRAIN: Mesure de poids très petite, environ 0 gr. 05.
C'est le sens qu'il a dans la fable.

ELLÉBORE: Plante qui a passé pour guérir la folie.

ENJEU: En-jeu: ce qu'on joue.

S'ÉVERTUE: De *é* qui marque l'action, le mouvement et vertu qui signifie force: donc la tortue y va de toutes ses forces.

CARRIÈRE: De car: char, ce qu'on peut parcourir avec un char.

ARPENTER: De arpent; mesure; sens propre: mesurer un terrain; par extension, le parcourir en tous sens. (sens du texte).

IV. Grammaire. — Noter la différence entre près de et prêt à:

PRÊT DE: avait autrefois le sens aujourd'hui perdu de « qui est sur le point de ». Aujourd'hui, dans ce sens, nous dirions *près de*.

PRÊT À: signifie disposé à: il est prêt à pardonner, c'est-à-dire, disposé à pardonner.

TOUT devant AUTRE: Dans la fable étudiée, nous lisons: s'amusait à toute autre chose. — *Tout* est ici adjectif parce qu'il détermine le nom *chose*. Je puis dire il s'amusait à toute chose autre que la gageure. — Si je disais: la gageure... c'est tout autre chose, j'aurais alors *tout* adverbe modifiant autre; car je ne saurais changer l'expression pour écrire: la gageure, c'est toute chose autre. Il faudrait écrire: *entièrement autre*.

V. Analyse grammaticale. — Analyser les cinq premiers pronoms de la fable et la riposte: « Sitôt? êtes-vous sage? »

RIEN: pronom indéfini, 3e pers. du masculin singulier sujet de sert.

EN: Pronom pers., 3e pers. du masc. sing., compl. déterm. de témoignage.

CELLE-CI: Pronom dém., 3e pers. du fém. sing., sujet de dit.

VOUS: Pronom pers., 2e pers. du fém. sing., sujet de atteindrez.

SITÔT: Adverbe de temps. Modifie: atteindrai, verbe sous-entendu.

ÊTES: verbe substantif, 4e conj., ind. présent, 2e pers. du sing., à cause du sujet vous, mis pour tortue.

VOUS: pronom pers., 2e pers., fém. sing. (mis pour tortue), sujet de êtes.

SAGE: Adj. qual., fém. sing., attribut de vous.

VI. Analyse logique. — Sage ou non, je parie encore. — Ordre logique. — Ma qualité de sage ou de non sage n'y change rien; je parie encore.

La phrase renferme deux propositions principales juxtaposées.

Première proposition. — Ma qualité change.

SUJET: qualité, complément déterm.: sage et non sage.

VERBE: est.

ATTRIBUT: Changeant,— comp. dir.: rien. — comp. indirect: y.

Deuxième proposition. — Je parie encore:

SUJET: je. — VERBE: suis. — ATTRIBUT: pariant. — Compl. modificatif: encore.

Expressions ou proverbes où entre le mot lièvre: 1o Courir comme un lièvre. — 2o Sommeil de lièvre. — 3o Léser un lièvre. — 4o Être peureux comme un lièvre. — 5o Prendre le lièvre au gîte. — 6o Mener une vie de lièvre. — 7o Savoir où gît le lièvre. — 8o Courir le même lièvre. — 9o On ne court pas deux lièvres à la fois. — 10o Bailler à quelqu'un le lièvre par l'oreille.

V. Composition. — *Sujet d'imitation.* — Inventer et écrire une narration dont la conclusion naturelle sera le proverbe de la fable étudiée:

« Rien ne sert de courir; il faut partir à point. »

NOTE: 1o L'intérêt de la composition portera surtout sur les caractères, les portraits et la conversation des personnages.

2o Le devoir donné ci-après, n'est qu'un spécimen, le sujet proposé étant facultatif.

PLAN

EXPOSITION:	I. Circonstances	Temps Lieu Discussion
	II. Personnages	Denise Berthe.
	III. Portrait des personnages.	
NŒUD:	I. Conversation: le pari	Opinion de Berthe Jugement de Luce. Denise sur Elle-même.
	II. Réflexion de Denise.	
	III. Conduite de Denise à l'étude.	
	IV. Décembre	Travail de Luce Travail tardif de Denise.
DÉNOUEMENT.	1. Luce arrive avant Denise.	
	2. Vérité du proverbe constatée par Berthe.	

L'étude sonnera bientôt. Berthe et Denise tout en préparant livres et cahiers à transporter dans la grande salle, sont engagées dans une discussion qui semble à la fois amusante et sérieuse. Amusante, oui; un sourire d'indulgente raillerie, s'esquisse sur les lèvres de Berthe.

Berthe, c'est l'amie de toutes, à la classe. O mystère des liens créés entre les cœurs... et que semblent parfois concentrer quelques âmes d'élite! Rien dans l'extérieur de Berthe ne la désigne à l'attention. D'une taille moyenne: ses traits sont rien moins que réguliers; son teint pourtant clair se colore rarement. Ses yeux, d'un bleu trop pâle ne sont pas de beaux yeux; mais quels regards ils laissent échapper! Messages de l'âme ardente et douce, de l'âme ferme et droite! Et à cette heure où une légère moquerie nuance la douceur de son regard, Berthe cherche à persuader sa jeune amie.

L'attitude de cette dernière fait croire au côté sérieux de la discussion. Les yeux bruns de Denise lancent des flammes; un mouvement de la tête accentue chacune de ses paroles. Denise domine Berthe de toute la tête; mais elle ne s'impose pas à son amie qui lui répète: « Tu verras, tu verras! »...

— Mais enfin, Berthe, tu veux rire!

— Non, ma mie; comme tu connais mal ton insouciance.

— Oh certes! reprend Denise, — insouciance — négligente, — flâneuse, — paresseuse même, soit! je le suis; mais confesse, ma chère, que j'ai un peu plus de talents que Luce. As-tu compté hier les minutes employées par Mère à lui faire comprendre la formule pour les problèmes de la *somme* et de la *différence*?

— Oui, mais elle a enfin saisi... et surtout Luce est si travailleuse!

— Me voilà de ton avis. Montons à l'étude, nous en aurons une nouvelle preuve. Tiens, je vois à l'avance et j'en ris... Luce prend son catéchisme; sa figure « angélique » se contracte comme si un effort de son esprit lui causait le plus violent mal de dents... Elle marmotte... en guise de plaintes... et nous savons toutes nos leçons que notre compagne en est encore à se frapper l'occiput pour y faire pénétrer sa page de religion. Et tu veux faire de ce prodige... mon émule à moi? et tu soutiens qu'elle arrivera avant moi à l'examen du premier trimestre?...

Le signal de l'étude coupe court à la conversation.

— « En a-t-elle tout de même des idées à elle, cette Berthe, réfléchit Denise, les yeux distraitement posés sur son livre. Me comparer à Luce! Soutenir que cette dernière l'emportera sur moi aux prochains examens. Luce travaille mais n'a guère ma facilité, mon talent...; c'est reconnu. »

N'ayez cure cependant, Denise piquée n'est pas Denise convertie. Les heures d'étude, les jours de classe se succèdent et notre fillette légère a toujours quelques nouveaux portraits à crayonner, un livre récent à feuilleter, des phrases à griffonner ou un rêve à poursuivre. Au couvent de X..., la vie est calme, les jours en soi se ressemblent, pourquoi Denise s'efforcerait-elle à changer ses habitudes?

Décembre est venu ; les dates des examens s'annoncent dans la classe de Denise. Ce sera le dix, le onze et le douze du mois.

Luce déjà *partie* dans la voie de l'étude, *s'évertue* encore et se *hâte* toujours avec la *même* *lenteur*.

Le repos de Denise touche enfin à son terme. Forte de son talent, confiante, elle s'élance... sa mémoire est bonne et peut enregistrer sans peine maints détails de religion, d'histoire et de géographie. Les explications entendues sur l'arithmétique et le mesurage ont dû laisser quelque empreinte des secrets de ces sciences.

— « Donc quelques heures d'étude bien employées, et mes examens, se dit-elle, seront bons ; Berthe verra bien loin après moi, son prodige de Luce. »

Vite elle *s'élance*, mais en vain. La révision ne peut être ni assez complète ni assez profonde. À la séance de comptendu des points, Luce est proclamée avant Denise.

« Apprends, lui dit Berthe sympathique, mais amie ferme, apprends, ma Denise, que La Fontaine avait raison :

« Rien ne sert de courir ; il faut partir à point. »

L'évangile

La majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sublime et si sage, soit l'ouvrage des hommes! Se peut-il que celui dont il écrit l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! Quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir, et mourir, sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobe du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette vertu facile n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût

loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosopant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente, et qui pleure. Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

ANALYSE

I. Origine du morceau. — Cette pièce est tirée de l'Émile de Jean-Jacques Rousseau.

II. Le fond. (les idées). — Idée générale du morceau: « La divinité de Jésus-Christ prouvée par l'Évangile. »

PLAN

I ENTRÉE EN MATIÈRE:	{ Réflexion générale de Jean-J. Rousseau	1. La majesté des Écritures { l'étonne
		2. La sainteté de l'Évangile parle à son cœur

II IDÉES SECON- DAIRES

(A) L'Évangile si sublime et si sage est divin	1. Dans son Auteur	a) Les livres des philosophes sont petits auprès de l'Évangile. b) Le ton de l'Évangile n'est pas celui d'un en- thousiaste ou d'un sectaire.
	2. Dans son Objet qui est Jésus- Christ	a) Type de qualités et de vertus : I. Douceur II. Pureté de mœurs III. Grâce dans ses instructions IV. Élévations dans ses maximes V. Sagesse dans ses discours VI. Présence d'esprit VII. Finesse et justesse dans ses réponses VIII. Empire sur ses passions b) Modèle dans sa vie et dans sa mort I. Nul homme, nul sage ne sait agir souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation II. Jésus est le juste peint par Platon 1. Portrait trait pour trait 2. Tous les Pères ont senti la ressemblance
	1 La vie de Socrate et la vie de Jésus- Christ	a) Socrate I. N'offre pas dans sa vie le modèle indéniable de sa morale II. N'a pas inventé la morale 1. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce qu'était la jus- tice 2. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa pa- trie 3. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété 4. La Grèce abondait en hommes vertueux avant que Socrate eût loué la vertu
	(B) Préjugés et aveugle- ment d'une comparai- son entre Jésus- Christ et Socrate	b) Jésus- Christ seul a donné les leçons et l'exem- ple d'une morale élevée et pure 1. Au sein du fanatisme du peuple juif 2. À l'honneur de ce peuple, le plus vil de tous les peuples
	2. La mort de Socrate et la mort de Jésus- Christ	a) La mort de Socra- te est la plus douce I. Il meurt en philoso- phant II. Au milieu de ses amis b) La mort de Jésus est la plus horrible I. Il expire dans les tourments II. Injurié, raillé, mau- dit de tout un peuple c) Socrate bénit ce- lui qui lui présente la coupe Un ami qui pleure d) Jésus dans son supplice prie Pour ses bourreaux acharnés
	3. Conclu- sion	Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu.

III. Le style. —

1. *Du point de vue de la langue*, tous les mots sont dans le fil de la plus pure tradition française. Aucune ride, aucune de ces petites déviations de sens qui trahissent l'archaïsme ou les expressions vieilles. Mais d'autre part, il n'y a aucune trace de création, il n'y a pas un mot d'une frappe nouvelle ou qui soit en avance sur le mouvement général de la langue française. C'est un vocabulaire qui n'a pas de date.

2. Il ne faut pas non plus demander à Rousseau ce que font aujourd'hui les auteurs pour briser les accouplements de mots qui ont eu cours trop longtemps, qui constituent l'un des meilleurs moyens de rajeunir le style et d'obtenir des effets vifs et pittoresques. Chez Rousseau, le substantif va toujours se souder à l'épithète vers laquelle le pousse une vieille affinité. Ex. : grâce touchante — profonde sagesse — affreux supplice — livre sublime — morale élevée — furieux fanatisme — héroïques vertus. — Ce sont d'honnêtes expressions qu'un parnassien ne consentirait jamais à enchasser dans ses vers. Sans doute, autre chose est un discours éloquent et autre chose un sonnet laborieux. Mais au dernier siècle, un Flaubert, un Goncourt aimaient à secouer la bonne langue française afin d'amener un cliquetis de mots que ne connut jamais Rousseau. Rousseau a dit quelque part qu'il composait toujours dans sa tête, avant de rien mettre sur le papier. On peut l'en croire. Cette méthode comporte une certaine manière et ne permet pas le scrupuleux travail du joaillier qui choisit dans son écrin pour bien assortir et marier.

Mais la beauté de cette page sur l'Évangile est dans le MOUVEMENT. Le *mouvement*, ou, si l'on veut, la chaleur, la verve, est l'allure que donne à la parole le sentiment vrai, la passion ordonnée.¹

Or, on sent, à travers les lignes de cette page sur l'Évangile, une sorte de trépidation fiévreuse. Cette passion, cette rapidité dans l'argumentation, cet art d'interpeller un invisible adversaire, c'est le Rousseau le plus vif, le plus authentique qu'on puisse imaginer. Demander le sang-froid à Rous-

¹ Verest, s. j.

seau, ce serait lui enlever son éloquence, cette chaleur dont on subit la contagion, alors même qu'on est en garde contre ses idées.

Dans le premier alinéa, toutes les phrases se terminent par un point d'exclamation ou par un point d'interrogation ce qui revient au même; car, quand Rousseau met un point d'interrogation, ce n'est pas pour nous demander ce que nous pensons, mais pour nous provoquer.

Ce style est oratoire, c'est-à-dire qu'il exerce une sorte d'influence magnétique. Il l'est d'une autre façon que celui de Bossuet cependant. Le grand évêque aime à construire des périodes, d'un équilibre savant et d'une harmonie bien soutenue. Rousseau procède par petites phrases qui se suivent dru et qui entrent comme des flèches dans l'esprit. Il est par là plus proche de nous que l'homme des grandes oraisons funèbres. Nous aimons aujourd'hui une parole directe, nerveuse, qui produise son effet, sans trop solliciter l'attention.

IV. Les mots. —

ÉCRITURES: (du latin *scribere*: écrire): L'écriture est l'art de fixer la pensée, au moyen de signes qui la rendent intelligible à l'œil. Par antonomase, on donne à la Bible le nom d'Écriture ou Saintes Écritures.

ÉVANGILE (du latin: *evangelium* et du grec *enaggetion*: bonne nouvelle): Loi et doctrine de Jésus-Christ.

SECTAIRE: (du latin *sequi*: suivre): Partisan fougueux d'un système quelconque. Partisan fanatique d'une religion.

JUSTESSE (du latin *justus*: juste): Qualité de ce qui est exactement approprié.

SOCRATE: philosophe grec, né près d'Athènes, en 468 av. Jésus-Christ.

ARISTIDE: illustre Athénien que son équité et ses vertus publiques ont fait surnommer le Juste, au Ve siècle av. J.-C.

LÉONIDAS: roi de Sparte, tué aux Thermopyles, en 480 av. J.-C.

SPARTE: Ville de la Grèce ancienne, capitale de la Laconie. Au temps de sa plus grande prospérité comptait 30,000 habitants.

GRÈCE: État formant l'extrémité méridionale de la péninsule des Balkans.

FANATISME: (du latin *fanum*: temple): zèle outré pour le triomphe d'une doctrine religieuse.

PRÉCISION: (du latin *praecisus*: coupé): qualité de ce qui est précis, juste, qui écarte du sujet tout ce qui lui est étranger.

PLATON: philosophe grec, né à Égine, près d'Athènes, en 429 av. J.-C., ami et disciple de Socrate. Il donnait ses enseignements philosophiques dans les jardins d'Academus, d'où est venu le nom d'Académie.

LES PÈRES: (de *pater*: père). Les Pères de l'Église. Ce titre n'est pas conféré officiellement: c'est une dénomination fondée sur l'usage et donnée aux écrivains des premiers temps qui se sont illustrés par l'orthodoxie de leur doctrine et la sainteté de leur vie. Le témoignage des Pères est, en théologie, de la plus haute autorité.

MARIE (en araméen et en hébreu: *Miriam*): Mère de Jésus.

SOPHRONISQUE: sculpteur athénien, père de Socrate.

V. Composition. — Sujet proposé: « La page de Jean-Jacques Rousseau sur l'Évangile a-t-elle une valeur apologétique, parce qu'elle est le témoignage d'un impie ou parce que le raisonnement y est vigoureux. »

DÉVELOPPEMENT

Pour ces deux motifs réunis, cette page a une réelle valeur apologétique. Rousseau était un déiste, c'est-à-dire un homme qui croit à l'existence de Dieu, mais nie la Révélation, c'est-à-dire encore que Dieu ait parlé par Moïse, par les prophètes, par J.-C.. Eh bien, Rousseau, après avoir lu l'Évangile, ne peut admettre que ce livre soit l'œuvre des hommes et que celui qui en est l'auteur soit simplement un homme.

Rousseau est forcé en quelque sorte d'admettre la divinité de Jésus-Christ. Ce témoignage d'un impie a donc une

réelle valeur pour la défense de la religion. Mais cette page de Rousseau vaut aussi par la vigueur du raisonnement.

Rousseau, certes, n'était pas théologien, il avait lu l'Évangile sans le méditer; il fait donc preuve ici d'une grande pénétration.

La première ligne du morceau en résume d'avance toute la pensée: « La majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. »

La sainteté de l'Évangile, tout le monde l'a sentie. Mais le mot « majesté » n'a pas été écrit au hasard, et il est le fruit d'une rare justesse. La majesté ne va pas sans quelque chose de serein et de calme. Or, c'est une merveille, si on veut bien y réfléchir, que des hommes qui ont vécu avec le Sauveur dans une intimité ineffable, qui l'ont aimé jusqu'à vouloir mourir pour lui, aient pu raconter ainsi sa vie et ses douleurs, sans passion, sans éclat d'indignation, en un style pour ainsi dire impersonnel. Ils disent ce qui a été, brièvement, comme quelqu'un qui voit les choses de très loin et de très haut.

Rousseau parle un peu plus loin de la « finesse » de Notre-Seigneur. Ceci n'est pas non plus d'une observation banale. Nous sommes habitués à considérer Notre-Seigneur comme dominant ses adversaires de tout l'éclat de sa pensée divine. Mais, d'une part, le Maître venait pour substituer une loi à une autre; et, d'autre part, il n'entendait manifester sa divinité que graduellement. Cela devait le placer dans une situation assez délicate vis-à-vis des pharisiens. Rousseau a très bien vu ce qu'il y avait d'habileté dans les réponses du divin Maître.

La pensée essentielle du morceau, c'est que la sublimité de la doctrine évangélique est une preuve par elle-même de la divinité de Jésus-Christ. On a contesté l'originalité de la morale de l'Évangile. Certains philosophes ont prétendu retrouver chez les moralistes de l'antiquité la trace des enseignements de Notre-Seigneur: (la réponse de Rousseau est décisive) « Où, dit-il, Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? » En effet, on peut trouver ça et là, chez les Grecs et les Latins, des préceptes dont le ton rappelle celui de l'Évangile.

Mais comment un homme grandi dans une bourgade, aurait-il pu extraire de tout ce qu'ont pensé les philosophes une doctrine exquise et qui n'a pas été égalée? Un si merveilleux éclectisme, comme on dirait aujourd'hui, n'est pas d'un homme et surtout n'est pas d'un charpentier. Mais par-dessus tout, il y a la preuve d'efficacité: de la morale antique, rien n'est sortie; de la morale de Jésus, une miraculeuse floraison de vertus. C'est ainsi que Rousseau nous entraîne à sa belle conclusion: « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

En somme, il semble que cette page se recommande, non pas seulement comme l'aveu d'un incrédule célèbre, mais encore de valeur intrinsèque.

Pauvre Rousseau! malgré ses faiblesses, malgré le décousu de sa vie morale, malgré son application à grossir tout ce qui lui était personnel, on ne peut s'empêcher de lui donner quelque sympathie. Il était artiste profondément. Quelques jours avant sa mort, son protecteur, Girardin, lui fit donner un concert dans l'île des Puphins. Rousseau en éprouva une telle jouissance et en demeura si ému qu'il demanda par respect pour ce souvenir d'être enterré en cet endroit. Eh bien, je me dis que Rousseau était prédestiné pour goûter la céleste idylle qu'est l'Évangile, ce spectacle de Jésus voyageur au milieu de nous pour guérir nos douleurs et nous enseigner la doctrine du père universel. Quoi qu'il en soit, il sera beaucoup pardonné à Rousseau pour avoir écrit: « La majesté des Écritures m'étonne; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. »

VI. L'auteur. — Rousseau (Jean-Jacques), 1712-1778. Philosophe et écrivain français. « Il fut un de ces hommes séduisants et dangereux, dit Faguet, chez qui l'imagination et la sensibilité dominant et étouffent la raison, le sens commun, les facultés de réflexion, d'analyse et d'observation. » La plupart de ses ouvrages sont condamnés.

Le vieillard et les trois jeunes hommes

Un octogénaire plantait.

« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »

Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;

Assurément il radotait.

« Car, au nom des dieux, je vous prie,

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

À quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :

Quittez le long espoir et les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'à nous.

— Il ne convient pas à vous-mêmes,

Répartit le vieillard. Tout établissement

Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes

De vos jours et des miens se joue également.

Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Qui de nous des clartés de la voûte azurée,

Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment

Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :

J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux. »

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux

Se noya dès le port, allant à l'Amérique.

L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés.

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter;

Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre

Ce que je viens de raconter.

LA FONTAINE (livre XI, fable 8).

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. — Cette fable, l'une des plus belles et des plus morales de La Fontaine, est la huitième du livre onze. Le sujet semble en avoir été emprunté à Abstémios; mais une simple juxtaposition des deux apologues fait bien saisir la supériorité du fabuliste français sur son modèle: « Le vieillard et les arbres ». Un jeune homme riait, voyant un vieillard qui greffait des arbres dont il ne verrait pas les fruits. « Et toi, lui dit le vieillard, tu ne verras peut-être pas ceux des arbres que tu te prépares à greffer. » En effet, le jeune homme tomba de l'arbre où il était monté pour choisir des greffes, et se rompit le cou. La mort nous enlève à tout âge. (Abstémios).

Il est facile de se rendre compte que La Fontaine n'a trouvé dans Abstémios que l'idée de sa fable; le développement qui fait si bien ressortir les défauts des jeunes gens et la sage bonté du vieillard, lui seul l'a inventé, et il a fait de son apologue un petit chef-d'œuvre.

II. Étude du fond. — *Idées.* — On peut diviser cette fable en deux parties: 1o *une scène* dans laquelle nous entendons la conversation du vieillard et des deux jeunes gens; 2o *un récit* d'événements qui viennent donner aux paroles de l'octogénaire leur pleine signification. On peut aussi, puisqu'il s'agit d'une narration, y trouver selon notre habitude, une exposition (v. 1-4); un nœud (5-27); un dénouement (28-36).

PLAN

I
EXPOSITION:
Action du vieillard et blâme des
jeunes gens.

{ Un octogénaire plantait
Il eût mieux fait de bâtir
Assurément, il radotait.

{ Discours des
jeunes gens.

- { a) Quel fruit peut-il espérer de ce tra-
vail?
b) Pourquoi s'occuper d'un avenir
qu'il ne verra pas?
c) Il doit songer à ses erreurs pas-
sées.
d) L'espoir et les grandes pensées ne
conviennent qu'aux jeunes gens.

II
NŒUD:
(comprend
deux parties)

{ Discours du
vieillard.

- { a) L'espérance ne convient pas plus
aux jeunes gens qu'aux vieillards
b) Tout établissement vient tard et
dure peu.
c) La mort est incertaine — elle frap-
pe sans se soucier de l'âge.
d) D'ailleurs, si je ne jouis pas de
mon travail, d'autres en bénéfi-
cieront.
e) Ce bonheur de mes arrière-neveux
m'est déjà une jouissance.
f) Il est possible que j'en jouisse quel-
que temps.
g) Il est possible même que je vous
survive.

III
DÉNOUEMENT:
Mort des trois jeunes gens.

- { 1. L'un se noya en s'embarquant pour
l'Amérique
3. Un autre mourut à la guerre.
3. Le troisième tomba d'un arbre et
se tua.
4. Le vieillard les pleura et grava
leur histoire sur le marbre.

Moralité: Il faut respecter les vieillards et ne pas trop
compter sur l'avenir.

Un des grands talents de La Fontaine, c'est de donner à chacun de ses personnages le langage qui lui convient. Cette fable, qu'on pourrait aussi bien appeler un conte ou un apologue, puisque tous les acteurs sont des êtres doués de raison, est remarquable à ce point de vue. La jeunesse, en général, est *égoïste, hautaine et présomptueuse*. La vieillesse a ses défauts sans doute, mais elle a surtout des qualités : elle est *calme, expérimentée, prudente*, par dessus tout, elle est *indulgente et bonne*. Le fabuliste a su exprimer tout cela dans les trente-six vers de son récit. Et d'abord ces jeunes gens sont *égoïstes* :

« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir,
À quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Voilà bien l'égoïsme, travailler pour soi-même, c'est bon ; mais pourquoi se fatiguer si l'on ne doit pas jouir des fruits de son labeur ?

De plus, les jeunes gens sont *hautains*, ici, on peut même dire qu'ils sont d'une *impertinence insolente* :

Assurément il radotait.
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.

Enfin ils sont *présomptueux*, pleins de l'orgueil de vivre :

Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.

Le vieillard aurait bien le droit de les reprendre vertement. Il n'en fait rien, il reste digne et modéré, ne relève pas leurs railleries, mais donne quand même, à ces jouvenceaux légers et étourdis, la leçon dont ils ont si grand besoin. Il répond d'abord à leur dernière phrase : les longs espoirs et les vastes pensées,

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il a vécu, il sait que la mort fauche à droite, à gauche, les vieillards, les jeunes gens, les enfants même, il peut donc dire sans crainte de se tromper :

« Il ne convient pas à vous-mêmes ».

Il, c'est-à-dire *cela*, ces espoirs, ces vastes pensées. Et les raisons qu'il en donne sont pleines de sagesse et fondées sur des faits :

a) Tout établissement vient tard et dure peu.

b) La mort se joue également de vos jours et des miens, car « nos termes sont pareils par leur courte durée ». En effet, quelle différence y a-t-il, si l'on songe à l'éternité, entre une vie de vingt ans et une de quatre-vingts ?

c) Aucun moment ne peut nous assurer d'un second seulement.

Après avoir rappelé à ces jeunes présomptueux la fragilité de la vie humaine, il va s'efforcer de leur faire comprendre l'odieux de leur égoïsme :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage

Eh bien ! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.

Belle leçon bien placée dans la bouche d'un vieillard. Sans doute, il est sage, mais surtout il est bon et généreux, et c'est ce qui nous gagne.

Mais peut-être les jeunes gens ne l'ont-ils pas compris, peut-être a-t-il vu un sourire s'esquisser sur leurs lèvres moqueuses, et c'est pourquoi, le vieillard termine par une menace déguisée qui prend des allures de prophétie, tant à cause des termes employés si poétiques, que parce qu'elle est suivie de l'effet :

J'en puis jouir demain et quelques jours encore ;

Je puis enfin compter l'aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

On pourrait peut-être reprocher à La Fontaine de n'avoir mis en lumière que les qualités du vieillard et de n'avoir, au contraire, envisagé les jeunes gens que par leurs côtés désavantageux ? La Fontaine n'aimait pas les enfants : « Cet âge est sans pitié », écrivait-il ; ce sentiment s'étendait-il aussi aux jeunes gens ? peut-être. En tout cas, il nous peint bien ici quelques-uns des défauts ordinaires de la jeunesse, et il nous rend le vieillard très sympathique en nous le montrant à la fin de la fable, pleurant ceux qui l'avaient insulté.

III. Étude de la forme. — Style. — Comme toutes les fables de La Fontaine, celle-ci est pleine de *simplicité*, de *naturel*, de *pittoresque*; elle est *vivante* en un mot. C'est que l'auteur sait varier son style à son gré. Voyons la simplicité du début :

Un octogénaire plantait...

Déjà notre intérêt est éveillé, il n'est pas de bon cœur qui ne s'émeuve en voyant travailler un vieillard, il nous semble que toute fatigue devrait être épargnée à celui qui a porté quatre-vingts ans, le poids du jour et de la chaleur. Mais voici qu'avant même de nous présenter ces trois jouvenceaux, La Fontaine nous les fait entendre, et dans une petite phrase exclamative à laquelle les infinitifs donnent une extrême rapidité : Passe encor de *bâtir*; mais *planter* à cet âge !

Puis un tout petit vers, qui n'est pas du discours direct, mais qui traduit pourtant la pensée commune des jeunes impertinents :

Assurément il radotait.

La Fontaine rapporte alors l'entretien qui s'engage, et pour lui donner plus de vie et d'intérêt, il y fait dominer la forme interrogative.

Le vieillard répond aux questions de ses interlocuteurs, mais qui donc se chargera de donner une solution aux interrogations pourtant si importantes de l'octogénaire ? Ce sera l'avenir, et c'est pourquoi après nous avoir fait entendre la conversation qui s'est engagée entre ses personnages, La Fontaine reprend le récit proprement dit. L'exposition brève et rapide de la mort prématurée des jeunes gens est frappante de clarté, et les derniers vers sous leur apparente simplicité sont d'une grande richesse de sentiment. « Voyez, dit à ce sujet Chamfort, un des plus fervents admirateurs de notre fabuliste, voyez comme La Fontaine s'efface ! comme il s'oublie ! comme il a disparu ! Il n'est pour rien dans tout ceci : il n'est pas l'auteur de cette fable, l'honneur ne lui en est pas dû, il n'a fait que la copier d'après le marbre sur lequel le vieillard l'avait gravée. »

Rythme. — Le charme de cette fable vient encore de l'heureuse adaptation du rythme à l'idée ou aux sentiments.

Pour rendre les remontrances injustes des jeunes hommes, La Fontaine mêle les mètres — un vers de huit syllabes, deux vers de douze, un vers de huit, trois de douze et enfin un de huit. Le discours du vieillard, sérieux et grave, commence, il est vrai, par un vers de huit syllabes, mais il est suivi de huit solennels alexandrins. Un nouveau vers octosyllabique vient rompre la monotonie, puis trois nouveaux alexandrins et enfin deux vers de huit syllabes, comme si l'auteur voulait adoucir un peu ce qu'il y a de trop sévère dans la menace du vieillard :

Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Les figures qu'emploie La Fontaine contribuent aussi beaucoup à la beauté de cette fable — elles sont gracieuses et délicates.

La Fontaine multiplie *l'inversion* : Passe encor de bâtir — Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ? — Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir. — Qui de vous des clartés de la voûte azurée doit jouir le dernier ?

La *périphrase* lui est aussi familière et il en use admirablement pour adoucir ce qui pourrait paraître trop triste ou trop dur. Ainsi : la mort devient *la main des Parques blêmes*, — la lumière, *les clartés de la voûte azurée*, — vous survivre devient *compter l'aurore plus d'une fois sur vos tombeaux*, — la guerre est exprimée par *les emplois de Mars*.

Pour donner plus de brièveté au récit, il emploie volontiers *l'ellipse* :

Mais planter à cet âge, est mis pour est-il possible qu'on puisse planter à cet âge.

Assurément il radotait, c'est-à-dire, d'après eux, ou selon eux, assurément, il radotait.

Et pleurés du vieillard, il grava. Il y a ici à la fois une tournure elliptique et une inversion ; *ils furent pleurés du vieillard qui grava*, etc., ou, *le vieillard les pleura et grava*.

Ce manque de suite dans la construction de la phrase, constitue une sorte d'ellipse, qui a reçu le nom d'*anacoluthie*, figure dont il ne faut pas abuser.

On peut remarquer encore dans cette fable une *synecdoque* de la partie pour le tout : la main des Parques. Il faudrait

relever encore les adjectifs qui font image : les Parques *blêmes*, les *longs* espoirs et les *vastes pensées*. Nos termes sont pareils par leur *courte* durée.

En résumé, cette fable est une des meilleures de La Fontaine. On a souvent reproché au fabuliste de donner des leçons d'égoïsme. C'est qu'on ne l'a pas compris ; ici, en tout cas, il prêche une morale très saine ; la vie est courte et incertaine, nous dit-il, employons-là donc à travailler, non pas pour nous seuls, mais encore pour les autres.

IV. Étude de mots. —

OCTOGÉNAIRE (latin-octogénarius). Qui a quatre-vingts ans : un octogénaire encore très alerte.

JOUVENCEAU : Jeune homme encore dans l'adolescence ; tout petit jeune homme ; ce mot ne se dit plus aujourd'hui que par plaisanterie, même sous la plume de La Fontaine, il a un peu le sens de *tête folle*, jeune homme étourdi. Le mot vient de Jouvence, nymphe que Jupiter métamorphosa en fontaine aux eaux de laquelle il donna la vertu de rajeunir ceux qui viendraient s'y baigner.

IL RADOTAIT : le verbe *radoter* signifie ordinairement tenir des discours dénués de sens. Ici, il s'applique aux actes du vieillard.

LABEUR (du latin *labor*) : travail pénible.

PATRIARCHE : Nom donné aux premiers chefs de famille dans l'Ancien Testament ; il évoque l'idée d'une vie très longue passée au milieu d'une nombreuse famille.

SOINS : Application à faire une chose ; ici, il est mis pour peines, soucis.

ERREURS PASSÉES : c'est-à-dire aux dérèglements de votre vie passée. Cette injure est vraiment impardonnable dans la bouche des jouvenceaux.

LONG ESPOIR : espoir qui ne se réalisera que dans un temps très éloigné.

ÉTABLISSEMENT : ce que l'homme établit, rend stable ; il peut signifier *état*, *poste avantageux*, *condition avantageuse*.

TERMES: fin, borne, limite. Ici, limites entre lesquelles est renfermée la vie humaine.

PARQUES (ainsi appelées par antiphrase d'un mot latin, *parcere*, qui signifie *épargner*, parce qu'elles n'épargnaient personne). Suivant la Fable, les Parques étaient trois divinités des Enfers, maîtresses de la vie des hommes dont elles filaient la trame. Cloth, qui présidait à la naissance, tenait la quenouille; Lachésis tournait le fuseau, et Atropos coupait le fil.

BLÊME: très pâle; le mot ici fait image.

SE JOUER: s'amuser, folâtrer; ici, il signifie disposer de quelque chose arbitrairement et selon son caprice.

ARRIÈRE-NEVEU: le fils du neveu ou de la nièce par rapport à l'oncle et à la tante; dans le style soutenu, et employé au pluriel, il est synonyme de la postérité la plus reculée.

OMBRAGE: Réunion de branches, de feuilles d'arbres, qui donnent de l'ombre. Le vieillard dit: *cet ombrage*, bien qu'il n'existe pas encore, mais il le voit par l'imagination.

MARS: Fils de Jupiter et de Junon, dieu de la guerre.

RÉPUBLIQUE (de *res publica*), ici, il signifie l'Etat.

ENTER: greffer une ente, c'est-à-dire insérer une branche dans un autre arbre.

V. Grammaire. —

1. Que pensez-vous de l'emploi du pronom *il* dans: *Il ne convient pas*, etc.? — *Il* signifie *cela*, il est donc pronom neutre. Cette construction qui paraît contraire à la pureté du style était très fréquente au XVII^e siècle. « Croyez-vous qu'il en vaille mieux? »

2. Est-il correct de dire allant à l'Amérique? — Cette construction était correcte au XVII^e siècle, parce que la préposition était plus employée qu'aujourd'hui. Maintenant nous dirions « Aller en Amérique ». La préposition *A* ne se met plus devant le nom d'une contrée mais seulement devant celui d'une ville. Cette règle cependant n'est pas absolue et l'on se demande pourquoi l'on dit aller *en* Amérique et aller *au* Japon, *en* Angleterre et *au* Brésil.

3. Donner des mots de même famille que *labour*. — *Labour*, du latin *labor*: labour, labourer, labourage, labourable, laborieux, laborieusement, laboratoire, collaborer, collaboration, collaborateur, élaborer, élaboration.

4. Donner les homonymes de *puis* (je puis).

PUIS: préposition, ensuite.

PUITS: Trou profond creusé dans le sol et souvent maçonné pour y puiser de l'eau.

PUY: Montagne, éminence—ex.: le puy de Saucy.

5. Analyser grammaticalement les mots en italique et logiquement toute la phrase:

Et *pleurés* du *vieillard*, il grava sur leur marbre
Ce *que* je *viens* de raconter.

VI. Composition. — Dans la fable que vous venez d'étudier, de quelles qualités fait preuve le vieillard? Quelle est celle que vous appréciez le plus?

PLAN

I ENTRÉE EN MATÈRE:

La Fontaine met plusieurs fois des vieillards en scène. Toujours, il leur prête de bonnes qualités. — Cela est vrai surtout de la fable « Le vieillard et les trois jeunes hommes ».

II CORPS DU SUJET:

- | | | |
|------------------------------|---|--------------------|
| 1. Qualités intellectuelles. | { | a) Expérience. |
| | | b) Sagesse |
| c) Prudence | | |
| 2. Qualités morales. | { | a) Modération |
| | | b) Délicatesse |
| | | c) Générosité |
| | | d) Profonde bonté. |

III
CONCLUSION:

1. Ainsi devraient être tous les vieillards. Ainsi devrions-nous être nous-mêmes, si Dieu nous prête une longue vie.
2. Pour être vertueux, dans la vieillesse, il faut se vaincre quand on est jeune.

DÉVELOPPEMENT

Plusieurs fois dans son « ample comédie », La Fontaine met en scène des vieillards, et toujours il sait nous les rendre sympathiques. Lui qui était si sévère pour les enfants dont il disait : « Cet âge est sans pitié », semble au contraire fort bien disposé envers ceux qui ont affronté le combat de la vie. Dans « le vieillard et l'âne », il nous montre un maître très bon, peut-être même trop indulgent ; dans le « vieillard et ses enfants », il nous présente un père de famille sage, expérimenté, plein de sollicitude pour les siens ; ces mêmes qualités, il nous les fait encore admirer dans « le laboureur et ses enfants. » Mais c'est dans « le vieillard et les trois jeunes hommes » que le fabuliste nous fait apprécier davantage les qualités propres à la vieillesse.

Le vieillard de notre fable a des qualités intellectuelles d'abord.

Il a vécu et il a su observer, il a donc acquis de l'expérience. Il a vu la mort faucher à droite, à gauche, se jouer également des jours des adolescents et de ceux des très-âgés. Il l'a vue frapper à l'improviste et s'est rendu compte que le moment présent ne peut nous assurer d'un second seulement. Cette expérience qu'il a acquise, il veut en faire bénéficier les jeunes gens, et c'est pourquoi, sans paraître ému de leur impertinence, il leur parle comme un vrai sage, employant ces formules générales familières à ceux qui ont beaucoup observé et beaucoup réfléchi : Tout établissement vient tard et dure peu. Nos termes sont pareils par leur courte durée.

Il est prudent aussi notre vieillard, Quoiqu'il soit âgé, il ne croit pas inutile de travailler. Intelligence d'élite, il con-

çoit au-delà de la vie de l'individu, la vie de l'humanité. Il comprend qu'un lien de solidarité unit tous les hommes, et il pense avec raison que travailler pour les générations à venir, c'est faire une œuvre louable. Sa belle formule: « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage » pourrait, a-t-on dit, servir de devise à une morale de la solidarité.

Outre ces qualités intellectuelles, le vieillard de notre fable fait preuve de qualités morales. Sa modération d'abord est remarquable. L'insolence des jouvenceaux aurait dû provoquer une réponse amère et piquante. Il n'en est rien; l'octogénaire reste calme; dans son discours, il ne fait aucune allusion aux plaisanteries déplacées, aux injures même qu'on vient de lui servir si gratuitement. Bien plus, sa délicatesse lui fait éviter tout ce qui pourrait blesser ou humilier les jeunes gens. Il sait même adoucir les pensées trop tristes en les présentant d'une manière très gracieuse et très poétique. Il ne dit pas brutalement aux jeunes gens: « Vous pouvez mourir avant moi », mais:

Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Puis quelle générosité chez cet homme. Travailler pour autrui lui est un bonheur; c'est un *fruit* dont il jouit déjà.

Enfin, ce qui me touche surtout chez ce vieillard, c'est sa bonté. Quand la mort est venu lui donner raison en emportant les trois jeunes hommes, il les pleure, et il veut même graver leur histoire sur le marbre.

Toutes ces qualités, que nous admirons à bon droit, devraient être et sont souvent celles des vieillards. Elles devront être les nôtres aussi si le bon Dieu nous prête une longue vie. Mais la vertu ne s'improvise pas, et si nous voulons plus tard être expérimentés, sages, et prudents, il faut que nous travaillions dès maintenant à cultiver notre intelligence et à agir avec réflexion; si surtout nous désirons posséder dans notre vieillesse la modération, la délicatesse, la générosité et la bonté, il faut les pratiquer dès maintenant en nous appliquant à nous vaincre, à nous oublier pour les autres, en cherchant notre bonheur dans le bonheur d'autrui.

La chanson des épées

La France, dans ce siècle, a deux grandes épées,
Deux glaives, l'un royal, et l'autre féodal,
Dont les lames d'un flot divin furent trempées :
L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre, Durandal.

Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Toutes les deux dans les mêlées,
Entraient, jetant leur rude éclair,
Et les bannières étoilées,
Les suivaient en flottant dans l'air.
Quand elles faisaient leur ouvrage,
L'étranger frémissait de rage :
Sarrasins, Saxons et Danois,
Tourbe hurlante et carnassière,
Tombaient dans la rouge poussière
De ces formidables tournois !

Durandal a conquis l'Espagne,
Joyeuse a dompté le Lombard ;
Chacune à sa noble compagne
Pouvait dire : « Voici ma part ! »
Toutes les deux ont, par le monde,
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu !
Après mille et mille batailles,
Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu !

Hélas ! la même fin ne leur est pas donnée ;
Joyeuse est fière et libre après tant de combats ;
Et quand Roland périt dans la sombre journée,
Durandal, des païens fut captive là-bas.
Elle est captive encore, et la France la pleure.
Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
Et la France, attendant quelque chance meilleure,
Aime du même amour, Joyeuse et Durandal.

(*La Fille de Roland*, acte I, scène II.)

ANALYSE

I. Nature et source du morceau. — La Chanson des Épées est un morceau épique encadré dans le beau drame d'Henri de Bornier : « La fille de Roland ». Ce drame en vers fut représenté pour la première fois en 1875, quelques années à peine après les désastres de la guerre franco-prussienne. Cette circonstance suffirait, à elle seule, pour expliquer l'enthousiasme avec lequel fut applaudie cette pièce où les gloires de la France sont célébrées en de fort beaux vers.

La scène se passe vers la fin du règne de Charlemagne, vingt ans environ après le désastre de Roncevaux. Si la grande figure de « l'empereur à la barbe-fleurie » domine toute la pièce, il n'en est pas moins vrai que les personnages principaux sont Berthe, fille de Roland, et le vaillant chevalier Gérard, fils de Ganelon. L'auteur suppose que ce traître a échappé au supplice auquel Charlemagne l'avait condamné et qu'il vit à la cour de l'empereur sous le nom du comte Amaury.

Gérard, modèle de bravoure et de loyauté, a sauvé de la mort la fille de Roland, et il l'aime. Mais le comte Amaury lui révèle son vrai nom, et le fils innocent du traître voit son bonheur s'écrouler sous la honte. Il sent qu'il ne lui est plus permis d'épouser la fille de Roland et il s'exile.

La Chanson des Épées est un extrait du premier acte de ce drame. Gérard, ignorant encore que son père est le traître Ganelon, chante avec un enthousiasme juvénile les deux épées associées aux victoires de Charlemagne.

Les Français de 1875 virent dans les plaintes sur la captivité de Durandal une allusion patriotique aux deux provinces qui venaient d'être brutalement séparées de la France : l'Alsace et la Lorraine. On comprend combien la dernière strophe si fière et si noble dut les faire frémir d'espérance et de joie. L'espoir qu'on n'entrevoyait en 1875 que dans un avenir lointain s'est réalisé depuis. La « chance meilleure » qu'attendait le poète est venue et les deux provinces captives ont été délivrées et rendues à leur patrie.

II. Étude du fond. — La pièce comprend cinq strophes :

PLAN

IDÉES PRINCIPALES	IDÉES SECONDAIRES
1ère strophe :	L'une est royale, l'autre féodale Leurs lames furent trempées d'un flot divin L'une a pour nom Joyeuse et l'autre Durandal.
La France de Charlemagne a deux épées :	
2e strophe :	L'une aux mains de Charlemagne L'autre aux mains de Roland En elles, vivait l'âme mystérieuse du fer. Dieu voulut les associer à son oeuvre
Elles eurent une action commune (Soeurs jumelles de gloire.)	
3e strophe :	En entrant dans la mêlée, elles jetaient des éclairs Elles étaient suivies des bannières Elles faisaient frémir de rage les étrangers. Elles faisaient tomber Sarrasins, Saxons et Danois dans la poussière qu'ils rougissaient de leur sang.
Elles ont vaillamment travaillé	
4e strophe :	L'une a conquis l'Espagne, l'autre a dompté les Lombards Elles pouvaient se raconter leurs conquêtes l'une à l'autre. Elles ont vaincu les païens et chassé de partout le crime immonde Elles sont restées sans entailles
Elles ont fait des oeuvres immortelles	

5e strophe:

Différence de destinée des
épées,

Mais amour égal de la
France pour les deux.

Joyeuse est fière et libre
Durandal est captive des païens.
Leur honneur est égal
La France pleure Durandal
Mais elle attend l'occasion de la reprendre.

III. Étude de la forme. (style). — Les qualités qui dominent dans cette page très belle sont la précision, la sobriété et la vigueur. Il n'y a vraiment pas un mot à retrancher, toutes les expressions sont brèves, énergiques, pleines de sens: La France a deux *grandes* épées; toutes les autres, en effet, même celle d'Olivier, la vaillante Hauteclaire « qui trancha la tête du calife jusqu'aux dents » ne peuvent être mises en parallèle avec Joyeuse et Durandal.

De ces deux glaives, l'un est *royal* et l'autre *féodal*; c'est en deux mots, évoquer le régime de la France au moyen-âge depuis le neuvième siècle. Elles sont *sœurs jumelles* de gloire, ensemble, en effet, elles ont défendu la France depuis le jour où comme le chantait Roland, en faisant ses adieux à Durandal:

Charles était aux vallons de Maurienne
Quand Dieu du haut du ciel lui manda par son ange
De te donner à un vaillant capitaine;
C'est alors que le grand, le noble roi te ceignit à mon côté.

Et tandis que dans la chanson de Roland, le héros emploie onze vers pour énumérer les victoires de Durandal et de Joyeuse, Bornier les résume en deux lignes:

Durandal a conquis l'Espagne,
Joyeuse a dompté le Lombard.

Cette précision cependant n'empêche pas le style d'être très vivant. C'est que le poète personnifie les deux épées. Et d'abord, ce ne sont pas des glaives quelconques: ils ont des noms: Joyeuse, Durandal. Ce sont des *sœurs jumelles*, des *héroïnes d'acier*; elles ont une *âme mystérieuse*, Dieu se les est associées pour son œuvre dans les « Gesta Dei per Francos ». Et c'est pourquoi nous les voyons comme les preux « entrer dans les mêlées, faire frémir Sarrasins, Saxons et Danois, con-

quérir des provinces, se raconter l'une à l'autre leurs exploits, chasser le crime immonde, vaincre les païens, et subir des destinées. »

Rythme. — Tout cela est vibrant de fierté patriotique, et Bornier a su très heureusement adapter le rythme aux sentiments divers qu'il voulait faire naître en nous. Pour l'exposition du morceau, le portrait des deux épées, il a choisi l'alexandrin ample et solennel. Mais pour mieux peindre leur activité, il a adopté le vers de huit syllabes, rapide, alerte, ailé— Cependant il fallait exprimer en même temps que l'activité, la bravoure et l'ardeur sans défaillance des deux glaives, et c'est pourquoi il a groupé ses octosyllabiques en strophes de dix vers, rythme large et vif à la fois comme il convenait aux exploits racontés.

Après ces vers entraînants, le poète revient au vers grave, à l'alexandrin pour nous parler des destinées des deux épées. C'est qu'elles sont inactives toutes deux maintenant, c'est surtout que Durandal est captive. Et même si elle espère « une chance meilleure », la France pleure la brave épée de Roland.

Rime. — Les rimes elles-mêmes contribuent à mettre en lumière toute la pensée de l'auteur; elles sont parfois claires, sonores, comme le rayonnement des épées: *féodal, Durandal; clair, l'air; carnassière, poussière; Lombard, part.* Ou bien, elles s'assourdissent: pleure, meilleure, pour exprimer la tristesse de la France. Notons en passant que la plupart des rimes sont riches.

Figures. — Outre la personnification des deux glaives, qui amène des prosopopées nombreuses, l'auteur emploie encore plusieurs autres figures:

a) *Inversion:*

La France, dans ce siècle, a deux grandes épées,
D'un flot divin furent trempées,
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Toutes les deux dans les mêlées, entraient; etc.

b) *Ellipse:* L'une a pour nom Joyeuse et l'autre, Durandal; c'est-à-dire, a pour nom Durandal.

c) *Métaphores*:

Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier

d) *Métonymie*:

Chasser le *crime* immonde

e) *Synecdoque*:

Dompté le Lombard,
Mille et mille batailles.

f) *Exclamation*:

Sarrasins, Saxons et Danois,
Tourbe hurlante et carnassière,
Tombaient dans la rouge poussière,
De ces formidables tournois!

Chacune à sa noble compagne
Pouvait dire: « Voici ma part! »

Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu!

Mais la figure la plus heureuse peut-être qu'ait employée l'auteur, celle qui donne à toute la pièce son rythme entraînant, c'est la comparaison sans cesse reprise des deux épées entre elles:

Deux glaives, l'un royal, et l'autre féodal,
L'une a pour nom Joyeuse et l'autre Durandal,
Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse.
Durandal a conquis l'Espagne,
Joyeuse a vaincu le Lombard.
Joyeuse est fière et libre après tant de combats.
Durandal, des païens fut captive là-bas.

Notons encore la répétition du mot *Durandal*, au 1er vers de la 2e strophe, répétition qui réunit si bien les deux versets entre eux; et celle de *captive*, au 5e vers de la dernière strophe, qui dégage une impression de touchante mélancolie.

IV. *Étude des mots.* —

ROYAL: qui appartient au roi; ici le glaive royal, c'est celui de Charlemagne.

FÉODAL : qui concerne la féodalité ; ici le glaive féodal est celui de Roland. Par féodalité, on entend l'ensemble des lois et coutumes qui régirent l'ordre politique et social en France et dans une partie de l'Europe depuis le IX^e siècle jusqu'à la fin du moyen-âge. Le mot *féodalité* vient du latin *feodum* ou *fief* et le *fief* est une concession qu'un vassal noble tient d'un seigneur également noble à charge par lui de remplir certaines obligations.

MÊLÉE : Combat opiniâtre où les soldats de deux troupes ennemies s'attaquent corps-à-corps.

BANNIÈRES : Enseignes sous lesquelles se rangeaient les vassaux d'un seigneur pour aller à la guerre.

TOURBE : (du latin *turba*, foule) : multitude confuse, surtout en parlant du bas peuple.

HURLANT : qui hurle — se dit généralement des animaux. Chiens hurlants ; appliqué aux personnes il signifie : parlant d'un ton furibond ; hurlant des injures.

CARNASSIER : qui se repaît de chair crue et en est avide ; ici, il s'applique aux barbares qui sont avides de répandre le sang humain.

TOURNOI : Fête guerrière où l'on combattait à cheval et à armes émoussées pour les rendre inoffensives. Ici, les combats où luttèrent Durandal et Joyeuse étaient beaux, sans doute, mais c'étaient de vraies batailles où l'on s'entretenait avec de vraies armes, c'est pourquoi l'auteur les appelle des tournois *formidables*.

ENTAILLES : en général, large coupure dans le bois, la pierre, les chairs ; ici, il signifie plutôt *brèches*.

V. Grammaire. — 1. Donnez les règles relatives a) au mot *tout*, b) à *même*, c) à *quelque* ?

2. Analysez logiquement la première strophe, et grammaticalement, les mots *siècle*, *épées*, *l'un*, *dont*, contenus dans le même quatrain ?

VI. Composition française. — L'Université Laval de Québec possède une précieuse relique historique, le drapeau de Carillon. À Montréal, on montre au musée du Chateau Ramezay, un autre cher souvenir, la cloche de Louisbourg. Racontez brièvement les événements que rappellent ces deux objets et dites pourquoi nous les aimons d'un amour égal.

DÉVELOPPEMENT

DEUX SOUVENIRS

La province de Québec fidèle à sa fière devise: « Je me souviens », garde avec un soin jaloux tout ce qui lui rappelle les jours d'autrefois. À Québec, à Montréal, elle a ses musées historiques où les instituteurs soucieux de leurs devoirs, aiment à aller faire l'éducation patriotique de leurs élèves. C'est ainsi que, pendant mes années de pensionnat, j'ai pu, une fois, visiter la salle des souvenirs à l'Université de Québec et, plusieurs fois, le musée du Chateau Ramezay à Montréal. J'y ai vu bien des choses, mais deux reliques surtout m'ont paru précieuses: le vieux drapeau de Carillon, à Québec; la cloche de Louisbourg à Montréal.

Le premier nous rappelle la plus brillante victoire de Montcalm sur les Anglais; la seconde, hélas! nous remet en mémoire la chute de Louisbourg et la conduite atroce des vainqueurs envers les pauvres Acadiens.

Comment raconter cette bataille de Carillon quand l'honorable M. Thomas Chapais, l'a chantée en des pages si vibrantes de patriotisme? Rappelons les faits seulement. C'était le 8 juillet 1758. L'armée française comptait trois mille six cents hommes retranchés derrière un abattis préparé à la hâte. Les Anglais étaient plus de seize mille. La bataille s'engagea vers midi. Les Anglais divisés en quatre colonnes, s'avançaient au son des fifres et des cornemuses; ils se précipitèrent avec impétuosité sur les retranchements des Français. Ceux-ci soutinrent l'attaque sans broncher et n'ouvrirent le feu que lorsque l'ennemi fut à vingt pas. L'effet de la mousquetterie française fut terrible sur ces masses profondes qui tressaillirent, chancelèrent et reculèrent en désordre.

Sept fois le général anglais Abercromby reforma ses colonnes et revint à l'assaut, sept fois ses troupes se brisèrent contre l'héroïque résistance des soldats français. Enfin, désespérant de vaincre, les Anglais battirent en retraite.

La bataille avait duré de midi à sept heures du soir. Les Français n'avaient que 400 morts ou blessés; les pertes des Anglais s'élevaient à 5,000.

Faut-il s'étonner que le drapeau qui avait conduit nos pères à un tel triomphe soit une relique pour nous? Notre poète Crémazie l'a chanté en de fort beaux vers ce drapeau de Carillon, et quand, aujourd'hui encore on le voit enroulé sur sa hampe, car il est déchiré, déchiqueté, on sent s'aviver en soi la flamme du patriotisme et l'on est fier de descendre des héros français qui ont façonné notre nation.

C'est le même orgueil que nous éprouvons quand nous revoyons la cloche de Louisbourg. Elle nous parle de défaite, il est vrai, elle nous remémore les tristes jours de la déportation acadienne. Mais elle nous rappelle aussi l'héroïque défense du commandant Drucour et de sa femme, qui tous les jours donnait aux soldats l'exemple de la bravoure en tirant elle-même du canon; elle nous fait songer au dévouement admirable de la garnison qui soutint, deux mois durant, les attaques des assiégeants.

La cloche de Louisbourg, « française et catholique » comme l'a si bien chanté M. Nérée Beauchemin, dut, hélas! prendre le chemin de l'exil, comme la vaillante Durandal de Roland; elle fut transportée à Halifax et affectée, pendant plusieurs années au culte protestant, elle qui jadis avait sonné pour nos grandes solennités catholiques.

Mais un jour, cette humiliation eut son terme, la vieille relique fut rachetée, grâce à une inspiration patriotique, et donnée à la Société Archéologique de Montréal qui l'a installée dans son musée, au Château Ramezay: « Qu'elle est belle « cette vieille cloche d'église »,

Les boulets l'ont égratignée
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont pour jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estocs...

Elle est silencieuse maintenant, et pourtant :

O cloche, c'est l'écho sonore
Des sombres âges glorieux
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux.

Qui donc s'étonnera maintenant si j'affirme que nous aimons
d'amour égal la cloche de Louisbourg et le drapeau de Carillon !

VII. Auteur. — Henri de Bornier, poète dramatique français, né à Lunel, pendant la nuit de Noël 1825, et mort en 1901. Il a donné au théâtre français la *Fille de Roland*, les *Noces d'Attila*, *France d'abord*. Son théâtre est d'une rare élévation morale, mais l'expression poétique n'y est pas toujours à la hauteur des pensées et des sentiments.

28 AVRIL 1760

Seconde bataille des Plaines d'Abraham

(Sainte-Foye ou Sillery)

DÉBUT. — Disposition des troupes :

a) « Murray rangea ses troupes en bataille en avant des Buttes-à-Neveu ; sa droite appuyée au coteau Sainte-Geneviève et sa gauche, à la falaise qui borde le fleuve Saint-Laurent. Sa ligne entière avait environ un quart de lieue de développement. Quatre régiments et les montagnards écossais formaient la droite, placée à cheval sur le chemin Sainte-Foye ; quatre régiments formaient la gauche, à cheval sur le chemin Saint-Louis. Deux bataillons de réserve se tenaient en arrière ; en outre, le flanc droit de l'armée était couvert par un corps d'infanterie légère, et le flanc gauche, par la compagnie de *rangers* et cent volontaires. Le général Murray donna l'ordre de marcher en avant.

b) L'avant-garde française, composée de dix compagnies de grenadiers, s'était mise en bataille, partie à la droite, dans une redoute élevée par les Anglais l'année précédente, au levant de la côte du Foulon, partie à la gauche, dans le moulin de Dumont, la maison, la tannerie, et les autres bâtiments qui l'environnaient, sur le chemin Sainte-Foye. Le reste de l'armée avait précipité le pas, en se resserrant à mesure qu'il avançait ; les trois brigades de droite étaient à peine formées quand les Anglais commencèrent l'attaque. »

CORPS. — Les incidents de la mêlée.

I. *Offensive de Murray :*

a) Gauche (le moulin de Dumont) : « Le général Murray sentit l'importance de s'emparer du moulin de Dumont, qui couvrait le chemin par où débouchaient les troupes françaises, et il le fit attaquer par des forces supérieures. Il espérait qu'en écrasant les cinq compagnies de grenadiers qui le défendaient, il pourrait tomber ensuite au milieu des soldats en marche, les rejeter loin du champ de bataille et couper l'aile droite, sur le chemin Saint-Louis.

« Lévis, pour prévenir son dessein, fit retirer un moment sa droite à l'entrée du bois qui était derrière elle et abandonner le moulin de Dumont par les grenadiers. Ses dernières brigades étaient près d'arriver, et ce mouvement en arrière leur abrégéa la distance. Ce fut alors que Bourlamaque tomba grièvement blessé par un coup de canon, qui tua son cheval sous lui. Ses soldats restés sans recevoir d'ordre, voyant que les grenadiers étaient engagés dans un combat furieux et inégal, prirent d'eux-mêmes le parti d'aller les soutenir, et se mirent en ligne au moment où l'ennemi portait sur ce point une grande partie de ses forces et presque toute son artillerie; les canons et les obusiers, chargés à boulet et à mitraille, labouraient déjà l'espace qu'occupait cette aile. Les grenadiers, qui avaient en tête les montagnards écossais, s'élancèrent au pas de charge; le moulin fut emporté et repris plusieurs fois à l'arme blanche; enfin il leur resta. Ces braves soldats, commandés par le capitaine d'Aiguebelles, y périrent tous. »

b) Droite (la petite redoute) : « Pendant cette action, le général Lévis lançait une partie de la droite contre la petite redoute qu'elle avait abandonnée pour se replier. Les Canadiens, qui l'avaient d'abord occupée, la reprirent, ainsi que le bois sur le bord du cap. Alors ils chargèrent à leur tour, appuyés par M. de Saint-Luc et quelques sauvages. Le combat devint aussi violent dans cette partie de la ligne qu'à la gauche. Toutes les troupes étaient arrivées sur le champ de bataille, et le feu était des plus vifs. On voyait les miliciens se coucher par terre pour charger leurs armes, se relever après les décharges de l'artillerie, se précipiter en avant et fusiller les canonniers sur leurs pièces. Ceux de Montréal, placés au centre de la ligne, combattirent avec un courage admirable, surtout le bataillon commandé par le brave colonel Rhéaume, qui fut tué. Cette brigade avait à sa tête M. de Repentigny. Seule elle arrêta en rase campagne le centre de l'armée anglaise, qui s'avancait à grands pas et qui avait l'avantage du terrain; elle repoussa plusieurs charges, ralentit par la vivacité de son feu l'ardeur de l'ennemi, dans le temps qu'il pressait les grenadiers de la gauche, et facilita à ceux-ci, en les couvrant, le moyen de marcher de nouveau en avant. Enfin

ce fut la seule brigade qui maintint toujours sa position dans cette lutte acharnée. »

Transition: « L'attaque qui avait rendu les Anglais maîtres un moment des positions occupées par l'avant-garde des Français au commencement de la bataille avait été repoussée, et ces derniers avaient partout regagné leur terrain. Ainsi le mouvement offensif du général Murray sur le chemin Sainte-Foye avait échoué, et cet échec allait permettre aux Français de l'assaillir à leur tour.

Lévis, ayant observé que les Anglais avaient affaibli leur gauche pour porter de plus grandes forces sur leur droite, résolut d'en profiter. Il ordonna d'attaquer l'aile gauche des ennemis à la baïonnette, et de la rejeter du chemin Saint-Louis sur celui de Saint-Foye. Il comptait prendre ensuite toute l'armée anglaise en flanc, la culbuter du haut du coteau Sainte-Geneviève dans la vallée de la rivière Saint-Charles, et lui couper la retraite sur la ville. »

II. Offensive de Lévis:

a) Attaque: « Le colonel Poulariès avec une brigade fond sur les Anglais, les traverse de part en part et les met en fuite. Dans le même temps, leurs troupes légères lâchent pied. Les fuyards se jettent en avant et en arrière du centre de leur armée et interrompent son feu. Lévis profite de ce désordre pour faire charger sa gauche; elle enfonce la droite de l'ennemi et la pousse de front devant elle. La déroute des Anglais est complète. »

b) Poursuite: « Alors on se précipita partout au pas de course à leur poursuite; mais leur fuite rapide et le peu de distance jusqu'à la ville ne permirent point de les rejeter sur la rivière Saint-Charles. Le général Lévis aurait peut-être exécuté son dessein malgré cela, sans un ordre mal rendu par un officier qu'il chargea d'aller dire à une brigade de droite de soutenir la charge de Poulariès, et qui, au lieu de lui faire exécuter ce mouvement, la fit placer derrière l'aile gauche. »

CONCLUSION. — Résultats de la bataille:

a) Les vaincus: « Les ennemis laissèrent entre les mains des vainqueurs toute leur artillerie, leurs munitions, les outils qu'ils avaient apportés pour se retrancher, et une partie de leurs blessés. Leurs pertes étaient considérables: près du

quart de leurs soldats avait été tué ou mis hors de combat. Si les Français moins fatigués eussent pu attaquer la ville sur l'heure, elle serait probablement retombée sous la domination de ses anciens maîtres, dit Knox, car la confusion fut telle que les Anglais oublièrent de garnir les remparts; des sentinelles abandonnèrent leurs postes, les fuyards allèrent se réfugier jusque dans la basse ville, et les portes mêmes restèrent quelque temps ouvertes. »

b) Les vainqueurs: « Mais il était impossible d'exiger plus des vainqueurs. Ils n'avaient eu à opposer aux vingt-deux canons de Murray que trois petites pièces de campagne qu'ils avaient traînées à bras à travers les marais de la Suède. Ils avaient fait aussi de grandes pertes, ayant été obligés de se former et de rester longtemps immobiles sous le feu. Ils eurent sept cents hommes tués ou blessés, parmi lesquels on comptait un chef de brigade, six chefs de bataillon et quatre-vingt-dix-sept autres officiers. »

c) Les autres corps: « Les deux armées qui avaient combattu étaient à peu près d'égale force, car Lévis avait laissé plusieurs détachements pour la garde de l'artillerie, des bateaux et du pont de la rivière Jacques-Cartier afin d'assurer sa retraite en cas d'échec. La cavalerie n'avait pris aucune part à l'action.

« Les sauvages, qui s'étaient presque tous tenus dans le bois de Sillery durant le combat, se répandirent sur le champ de bataille lorsque les Français se furent éloignés à la poursuite des fuyards; ils assommèrent quantité de blessés anglais, dont l'on trouva ensuite les chevelures étendues sur les buissons voisins. Aussitôt que Lévis fut informé de ce massacre, il le fit cesser. »

TABLEAU FINAL. — « Deux mille cinq cents hommes environ avaient été atteints par les feux et le fer dans un espace relativement resserré. L'eau et la neige, qui couvraient le sol par endroits, étaient rougies de sang que la terre gelée ne pouvait boire, et ces malheureux nageaient dans des mares horribles où l'on s'enfonçait jusqu'à mi-jambes. »

GARNEAU,

(*Histoire du Canada*, 4e éd., vol. II, pp. 362-365.)

ANALYSE

I. Source du morceau. — Le texte de la seconde bataille des Plaines d'Abraham est tiré de l'Histoire du Canada de Garneau, 4e édition, tome II, pages 362 à 365.

Il faut distinguer cette bataille, de la bataille de Montmorency, 31 juillet 1759, victoire française et de la première bataille des Plaines, 13 septembre 1759, défaite française. La seconde bataille des Plaines, victoire française date du 28 avril 1760.

II. Le fond. — C'est le récit d'une bataille entre Français et Anglais. Lévis et Murray sont en présence. Cette bataille du 28 avril 1760 en même temps qu'elle démontre la persistance de l'héroïsme français jusqu'à l'agonie de la colonie, marque le dernier effort de la civilisation française en Amérique.

« La seconde bataille des Plaines d'Abraham » constitue donc ici l'idée générale.

PLAN

DÉBUT: Disposition des troupes.

a) de Murray	{	1. La droite: depuis le chemin Sainte-Foye jusqu'au coteau de Sainte-Geneviève	{	Soutenus par deux batteries de réserve
		2. La gauche: depuis le chemin Saint-Louis jusqu'à la falaise du fleuve.		
		3. Étendue occupée: un quart de lieue		
		4. Éléments constitutifs		
b) de Lévis	{	Éléments:	{ Dix compagnies de grenadiers Un reste non précisé }	
		Distribution et situation	{ La droite: 5 compagnies, depuis l'anse au Foulon, jusqu'à la petite redoute et le chemin Saint-Louis La gauche: 5 compagnies espacées, depuis le chemin St-Louis jusqu'au moulin de Dumont sur le chemin Sainte-Foye }	

CORPS: Les incidents de la mêlée.

I. *Première partie: Offensive de Murray.*

Deux phases	But	{ Première: Tenter de dégager la redoute Deuxième: Chercher à s'emparer du moulin Du-mont		
	Plan	{ Écraser la gauche: empêcher ainsi l'armée d'ar-river ou la repousser si elle accourt. Couper l'aile droite: Prévenir une attaque		
	Exécu-tion	Première phase	{ Habileté de Lévis: 3 inci-dents { Abandon du moulin: but. Grenadiers d'Aiguebelle Soldats de Bourlemaque	
		Trois scènes	Simultanée de la première	Reprise de la redoute par les Canadiens
			Charge des Cana-diens appuyés par	{ M. de St-Luc et quelques sauvages
Brigade de Montréal				{ M. de Repenti-gny Bataillon du co-lonel Rhéaume
Deuxième phase	Action de la brigade de Montréal	Courageuse	{ Arrête le centre anglais Repousse plu-sieurs charges. Ralentit l'ardeur anglaise Facilite la mar-che en avant des Français	
a 4 ré-sultats				
Transition	{ Résumé de ce qui a été dit: Échec du général Murray			
	Annonce de ce qui suit	{ Possibilité d'attaque pour Lévis Plan d'attaque de Lévis		

II. Deuxième partie: Offensive de Lévis.

Deux phases	1. Attaque de l'armée anglaise: 3 incidents	a) Poulariès traverse le gros de l'armée b) Le passage devant le centre, des troupes légères qui se sauvent, empêche les canons anglais de tirer c) Charge de la gauche française - Contre la droite anglaise - Résultat - Fuite - Désordre - Déroute	des Anglais
	2. Poursuite des fuyards: Trois causes d'insuccès	- Vitesse de la fuite - Proximité de la ville de refuge - Erreur d'un officier	

CONCLUSION: Résultats de la bataille.

I. Les armées	a) Les vaincus pertes lourdes	- Effets: artillerie, munitions, outils - Hommes, près du quart - Morts ou blessés 3e perte possible: celle de la ville
	b) Les vainqueurs	- Impossibilité d'attaquer la ville - Manque de canons 3 Fran. contre 22 Ang. - Perte d'hommes: 700 sur 5,607
	c) Autres corps:	- Égales forces des deux armées: 1. Lévis avait écarté la cavalerie et laissé plusieurs détachements sur la rivière Jacques-Cartier 2. Presque tous les sauvages s'étaient tenus cachés dans le bois de Sillery et n'étaient sortis que pour le massacre - Arrêté par Lévis
II. Tableau final:	- Environ 2,500 hommes atteints par les feux et le fer - L'eau et la neige rougies de sang - Les corps nagent dans des mares horribles - On enfonce jusqu'à mi-jambe	

III. La forme. — Cette *narration historique* constitue un véritable drame.

STYLE. — Remarquons dans le style: 1o une scrupuleuse exactitude; 2o une clarté lumineuse; 3o une allure vive et alerte; 4o un soutien de philosophie pour les incidents mêmes.

1. *Scrupuleuse exactitude*: Il ne s'y glisse pas un seul mot d'exagération, pas un mot de sentimentalisme. À peine Garneau indique-t-il l'impression de pitié que lui cause la disparition presque totale de la Compagnie d'Aiguebelles. « Ces braves soldats... y périrent presque tous. »

2. *Une clarté lumineuse* qui se projette sur les détails eux-mêmes; les incidents comme les phases sont distingués toujours les uns des autres... Elle est encore favorisée par l'opposition des termes: Murray-Lévis; la gauche, la droite, etc.

3. *Une allure vive et alerte*. — Signalons par exemple: 1o la précision avec laquelle se souligne d'un mot chacun des quatre résultats de l'action de la brigade de monsieur de Repentigny: Elle *arrêta* — *repoussa* — *valentit* — *facilita*. — 2o La vivacité dans l'exposé du plan de Lévis: « *Attaquer la gauche, la rejeter sur le chemin Sainte-Foye, prendre le gros de l'armée en flanc, la reculer jusque sur le coteau Sainte-Geneviève, la culbuter dans la vallée de la rivière Saint-Charles et par là lui couper la retraite sur la ville.* »

4. Soutien de philosophie: Les motifs apportés pour justifier les opérations peuvent être relevés dans le morceau entier.

Au total, ce récit de la seconde bataille des Plaines semble bien être un modèle de narration historique, tant l'ordonnance y facilite la reconstitution des incidents et même de la topographie.

D'après M. le Chanoine Émile Chartier,
de l'Université de Montréal.

LECTURE

BATAILLE DE CARILLON

C'était le 8 juillet, date à jamais mémorable dans l'histoire du Canada. Dès la pointe du jour, les roulements de la générale éclatent dans le camp français. Nos bataillons tra-

vaillent en hâte à perfectionner l'abatis. Vers dix heures, on aperçoit les troupes légères de l'ennemi. Enfin, à midi et demi, toute l'armée anglaise débouche sur Carillon. Le moment suprême est arrivé. Elle dresse les retranchements silencieux, au-dessus desquels on ne voit paraître que les drapeaux ondulants des bataillons français. À l'endroit où flotte l'enseigne d'ordonnance du Royal-Roussillon, rouge et bleue, se tient Montcalm, tête nue et habit bas. Lévis commande la droite et Bourlamaque, la gauche. Trois lignes de blancs uniformes bordent le retranchement; en arrière, chaque bataillon a sa compagnie de grenadiers et ses piquets en ordre de bataille, prêts à porter secours. Montcalm a défendu de tirer un seul coup de feu sans son ordre.

Les colonnes anglaises avancent toujours au son du fifre et de la cornemuse; elles sont engagées dans l'enchevêtrement de l'abatis; la consigne est d'enlever la position à la baïonnette, et elles marchent au pas de charge, avec une vivacité digne des meilleures troupes. Pas une balle n'a encore été échangée, et les Anglais touchent presque aux retranchements de gauche défendus par la Sarre et Languedoc.

Le moment est solennel. Soudain, une voix vibrante se fait entendre: « Feu! » La crête du mamelon se couronne de flammes, et trois mille fusils vomissent la mort dans les rangs ennemis. La bataille était commencée.

À sept heures, toute l'armée d'Abercromby est en pleine retraite vers la Chute. Près de deux mille Anglo-Américains gisent au pied des retranchements pourtant si fragiles. Sur la droite, le sol est jonché des cadavres du régiment écossais...

Ainsi donc une poignée de héros, luttant contre des forces six fois plus nombreuses, avait remporté le plus éclatant des triomphes...

Un siècle et demi s'est écoulé depuis le jour où la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre se sont rencontrées en champ clos sur les hauteurs historiques de Ticondéroga; mais le nom de ce fort, aujourd'hui démantelé, retentit toujours à nos oreilles comme une sonnerie de clairon. Lorsqu'on le prononce devant nous, dans notre imagination émue nous voyons passer soudain.

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Et jusqu'au fond de nos plus humbles hameaux, le souvenir de cette victoire franco-canadienne va remuer encore la fibre populaire.

THOMAS CHAPAIS.

IV. Biographie. — François-Xavier Garneau, notre « premier historien national » est né à Québec en 1809, d'une famille honorable mais pauvre. Muni seulement de la petite science puisée à l'école primaire, il débuta, à quatorze ans, par les humbles fonctions de clerc dans une étude de notaire. Admis au notariat en 1830, il n'exerça guère sa profession. Il séjourna deux ans à Londres, comme secrétaire de Denis-Benjamin Viger (1831 à 1833). Il devint secrétaire municipal de la ville de Québec, en 1844, poste qu'il occupa jusqu'en 1864; il mourut en 1866.

Garneau a écrit l'Histoire du Canada, depuis la fondation jusqu'en 1840. L'œuvre comprend trois volumes: les deux premiers consacrés à la domination française et le troisième, à la domination anglaise.

« Le style est à la hauteur de la pensée et révèle un écrivain d'élite. »

D'après *Précis d'Histoire des Littératures*,
des Sœurs de Sainte-Anne, Lachine.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGE
Préface	5
Le corbeau et le renard (<i>La Fontaine</i>)	7
La prière d'un martyr (<i>Corneille</i>)	18
Les obsèques de la lionne (<i>La Fontaine</i>)	29
Le drapeau de Carillon (<i>Octave Crémazie</i>)	40
Le loup et le chien (<i>La Fontaine</i>)	50
Discours de Mardochée (<i>Racine</i>)	63
Louis-Hypolite Lafontaine (<i>Alfred DeCelles</i>)	88
L'huître et les plaideurs (<i>La Fontaine</i>)	98
L'automne (<i>Madame de Sévigné</i>)	110
Notre histoire (<i>Louis Fréchette</i>)	118
Le lièvre et la tortue (<i>La Fontaine</i>)	132
L'évangile (<i>Jean-Jacques Rousseau</i>)	145
Le vieillard et les trois jeunes hommes (<i>La Fontaine</i>)	153
La chanson des épées (<i>Henri de Bornier</i>)	165
28 avril 1760 — Seconde bataille des Plaines d'Abraham (Sainte-Foye ou Sillery) (<i>Garneau</i>)	175



